

QUÉBEC

Rock

PER
Q-60
100

SYLVESTER STALLONE

**UN PRÉSIDENT
POUR
L'AN 2000**

MODE

**LES ROCKERS
VOUS REGARDENT**

MUSIQUE

**ZZ TOP • INXS
KATE BUSH
SIMPLE MINDS**

ACTUALITÉ

**MONTREAL, VILLE
FANTÔME DU ROCK?**

REPORTAGE

NOËL CHEZ LES PAPOUS

100
NUMÉRO

**CINÉMA
COMMANDO
AFTER HOURS**

NO 100 DÉCEMBRE 1985 CANADA 2,95\$ BELGIQUE 155FB FRANCE 20FF 4073 CND

UN SYSTÈME D'ENREGISTREMENT PROFESSIONNEL AUSSI UNIQUE QUE LA MUSIQUE QUE VOUS Y METTEZ

Le nouveau système Micro Studio Akai est conçu en fonction des besoins d'un musicien. Nous savons que la création d'une musique originale relève du perfectionnisme, et que la seule chose qui peut dépasser l'écriture en matière de difficulté est l'enregistrement.

Dorénavant, l'enregistrement professionnel est plus facile que jamais.

Le coeur du système est le MG-1212, une console à douze canaux combinée à une enregistreuse douze pistes (plus une piste de synchronisation et une piste de contrôle) au sein d'un même ensemble. Grâce à une cassette audio d'un demi-pouce à grande vitesse, le MG-1212 est entièrement informatisé, ce qui élimine virtuellement les rapiécages difficiles pour divers modes. Cela permet d'économiser du temps et de l'énergie sans compromettre la performance ou l'inspiration.

Plusieurs musiciens professionnels utilisent déjà le MG-1212 et obtiennent des résultats extraordinaires. En fait, il existe une famille entière d'instruments compatibles, tels un sélecteur numérique et un synthétiseur polyphonique à 8 voix, ce qui améliore d'autant le produit fini enregistré.

Akai est depuis longtemps un leader de la technologie audio. Maintenant nous avons créé un système d'enregistrement professionnel unique en son genre. Et tout ça parce que nous croyons que l'enregistrement devrait être la partie la plus facile de toutes.

AKAI



Rock

NO. 100
1985
DÉCEMBRE

GRAFFITI

Styles: Michel Vaudrin, la comète de l'extravagance. **Les Temps Modernes:** Alpine-Luxman et le mur du son. **Événements:** Made-moiselle Autobody, Martha Graham, Artistes pour la paix, Anna Prucnal, Air Froid, etc. **Pulsions:** Playlist et 12 pouces, palmarès vidéo, le rock en Français. **Interviews:** Midge Ure, The Cult, Jane Wiedlin, Dream Academy, The Lucy Show. **Franco-Rock:** Jano Bergeron, UZEB.

MUSIQUE

- 20 **ZZ Top.** Un système pileux et désopilant, un boogie torride et musclé.
27 **Marillion.** Genesis est moribond, mais son fantôme court toujours.
28 **Stevie Wonder.** Génial ou mièvre, pleurnichard ou révolutionnaire: la merveille est capable de tout.
33 **Kate Bush.** Qu'elle est jolie, la fée des étoiles!
60 **INXS.** Prononcer In Excess.
75 **Simple Minds.** Il court, il court, le succès.

ACTUALITÉ

- 22 **Montréal, destination exotique.** Les grands noms du rock bouddent le Québec. Pourquoi?



Sylvester Stallone

STALLONE

- 34 **Le symbole de l'Amérique profonde rivalise de popularité avec le Patron.** Découvrez les raisons de ce succès sans bornes apparentes.

MODE

- 50 **La mode en musique.** Les plus grands rockers vous regardent.

REPORTAGE

- 42 **Noël chez les Papous.** Aux antipodes du Noël Blanc: c'est pas de la dinde, c'est du cochon.

CINÉMA

- 82 **Commando, Making Choices, Dudley Moore, Guy Fournier, Point de vue.**

Simple Minds



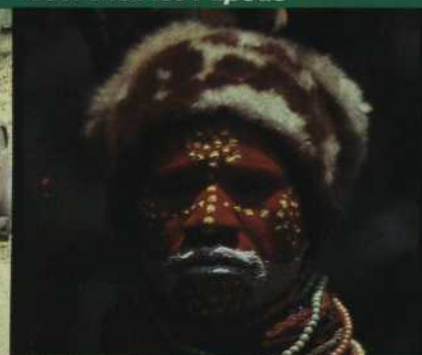
La mode en musique



ZZ Top



Noël chez les Papous



RUBRIQUES

- | | |
|---------------|------------------------------|
| 66 Livres | 80 Vidéo Films |
| 68 Disques | 89 Mythes: John Lennon |
| 77 Vidéo News | 90 Jet Set: les grands galas |

Éditeur: Guy Perron

Éditeur délégué et directrice de la publication: Marleen Beaulieu

Rédacteur en chef: Patrick Emiroglu. **Comité de rédaction:** Marleen Beaulieu, Patrick Emiroglu, Guy Perron, Pierre Tremblay. **Secrétaire de rédaction:** Frédéric Tomesco. **Directrice artistique:** Suzanne Fortin. **Adjoint à la Directrice artistique:** Pierre Durocher. **Recherche:** Philippe Bélanger, Christian Belleau, Michel Clément, Alain Denis, Sylvain-Claude Filion, Olivier Gravel, Francis Juneau, Roger Lemoyne, Pierre Leroux, Geneviève Proulx, Laurent Saulnier, Martin Smith. **Cinéma:** Marie-Christine Abel. **Disques:** Christian Belleau, Marie-Catherine Giguère, Francis Juneau, Gérard Lambert, Laurent Saulnier. **Photographie:** Alpha Diffusion, Harold Beaulieu, Marc Drolet, Roger Lemoyne, Keystone, Ponopresse. **Publicité, ventes:** Montréal, Médiavation, 1260 MacKay, (514) 935-8855; Toronto, David Hazan, (416) 598-3358. **Production:** typographie et montage: Photocomposition Tréma Inc.; Quadrichromie: Stanmont, Option Couleur. **Impression:** Litho-Prestige. **Pelliculage:** Option Couleur. **Service des abonnements:** B.P. 247, Dépôt «N», Montréal, Québec, H2X 9Z9. Tarif d'abonnement annuel: 28\$, États-Unis 34\$, Europe 40\$.

Groupe Québec Rock, siège social: 3510 St-Laurent, suite 404, Montréal, Québec H2X 2V2, (514) 844-8491.

Président et directeur général: Guy Perron

Directeur de la promotion: Pierre Tremblay. **Contrôleur:** Jacynthe Gadoury. **Secrétariat:** Anne-Marie Le Beau. **Bureau de Toronto:** C.P. 576, Station P, Toronto, Ontario M5S 2T1, (416) 598-2998. **Québec Rock** est publié 12 fois par année par Québec Rock Inc. Tous droits réservés. Le contenu du magazine ne peut être utilisé sans l'autorisation écrite de l'Éditeur. L'Éditeur ne se tient pas responsable de la perte des manuscrits, photos ou illustrations. **Dépôt légal:** Bibliothèque nationale du Québec. Bibliothèque nationale du Canada, ISSN 02267187. **Courrier 2e classe**, enregistrement no 5047. Port de retour garanti.



Un goût à ta mesure



Player's

Avis: Santé et Bien-être social Canada considère que le danger pour la santé croît avec l'usage — éviter d'inhaler.
Moyenne par cigarette — Player's Extra Légère: Format Rég.: "goudron" 9 mg, nicotine 0.8 mg; K.S.: "goudron" 11 mg, nicotine 1.0 mg.
Player's Légère: Format Rég.: "goudron" 14 mg, nicotine 1.0 mg; K.S.: "goudron" 15 mg, nicotine 1.1 mg. Player's Filtre: Format Rég.:
"goudron" 17 mg, nicotine 1.2 mg; K.S.: "goudron" 16 mg, nicotine 1.2 mg.

Par Philippe Bélanger, Christian Bel-
leau, Michel Clément, Sylvain-Claude
Filion, Marie-Catherine Giguère, Oli-
vier Gravel, Robert La Ferté, Geneviève
Proulx, Laurent Saulnier, Frédéric To-
mesco, Pierre Tremblay.



STYLES

MICHEL VAUDRIN, LA COMÈTE DE L'EXTRAVAGANCE

A 29 ans, il a déjà derrière lui une brillante trainée de réalisations remarquables. Ses vêtements-spectacles donnent à voir, portent à rêver, font pétiller l'imagination. Sa recherche perturbe les orthodoxes, étonne ceux qui croient avoir tout vu. Découvrir Michel Vaudrin, c'est s'engager dans le merveilleux que le futur nous réserve.

Comme les chercheurs d'or, les prospecteurs de l'avenir font cavalier seul. Les visions qu'ils rapportent de leur voyage intérieur, les créateurs nous les transmettent. L'atelier de Michel Vaudrin évoque d'ailleurs le chaos d'avant le commencement du monde.

Sous la 1 000 watts qui éclaire la vaste pièce, des montagnes de tissus, de rubans, de retailles. Le sol est jonché des matériaux les plus saugrenus, du grillage-moustiquaire jusqu'au «hoola-hoop». Tout peut servir. Magnétiques comme le grand monolithe dans le film 2001: Odyssée de l'espace, trois machines à coudre imposent, dans cet environnement confus, leur présence stable.

Au gala COIFF'MODE 85, à l'hôtel Méridien de Montréal, en août dernier, on lui a ménagé une place à part parmi les nouveaux grands de la mode. En plus de concevoir les maquillages, les bijoux, les accessoires, Michel Vaudrin choisit la musique, règle les éclairages. Tout porte sa touche. Place aux robes-spectacles!

Voici «Tourbillon», spirale rose et noire d'une seule venue, «Colimaçon», véritable pagode pour mannequin-déesse mouillée d'une rosée scintillante de 3 000 pierres et «Carnaval de Rio», «Sirène» et «La Joconde s'évadant du Louvre par Satellite».

À venir? Bientôt, un concept d'uniforme pour l'infirmière de l'an 2000, des robes conçues pour être présentées par des ballerines sur pointes, des nouveautés dans la collection de fourrures et les prouesses magiques d'une imagination à la fois débordante et solidement structurée.

Sa signature: VAUDRIN MONTRÉAL. Pourquoi? D'instinct, il associe son nom à l'éventuelle capitale internationale de la mode. Il rêve, il veut, il sait qu'il habillera la scène et la salle. Sa clientèle s'appellera New York, Paris, Tokyo.

M.C.

Designer: Michel Vaudrin. Photos: Carl Lessard et Daniel Gervais pour Karidan Photos. Maquillage: Giovanni. Marnesquins: Christiane, Marry.



CONCERT SUR ROUES

Il n'y a pas si longtemps, les audiophiles de la route devaient se contenter de modestes lecteurs de cassettes dont la performance variait avec l'état de la chaussée. Le bloc d'accord perdait la station à tous les coins de rue et les haut-parleurs n'étaient que des cônes en carton s'ondulant à la première goutte d'eau.

ALPINE a su contrecarrer ces problèmes d'une main de maître. Les haut-parleurs sont en polypropylène, matériau plastique résistant à presque toutes les conditions. Le bloc d'accord est numérique et 24 stations peuvent être mises en mémoire. Du côté du lecteur de cassettes, on retrouve l'auto-inversion, les réducteurs de bruit DOLBY B et C et bien d'autres fonctions pouvant faire pâlir d'envie votre magnétocassette domestique. Le compact disc a révolutionné le monde de la reproduction musicale. Il transforme votre salle d'écoute en salle de concert. Maintenant, votre voiture profitera elle aussi de cette transformation. En effet, un lecteur de disques compacts au laser a été encastré dans le tableau de bord de la Trans-Am. Les problèmes inhérents aux secousses faisant «sauter» le laser en lecture ont aussi été réglés. Une suspension soutient le bloc-laser pour l'isoler des chocs de la route.

Mais le compact disc a aussi ses obligations. Une telle gamme dynamique nécessite beaucoup de puissance. Environ 600 watts ont été prévus, non pas pour vous briser les tympans, mais bien pour rendre l'impression «concert» encore plus réelle. ALPINE prévoit offrir bientôt une forme améliorée d'un «juke-box», contenant des disques compacts. Le module sera placé dans le coffre, alors qu'un panneau de commande vous permettra de choisir vos pièces favorites sans quitter la route des yeux.



COURT-CIRCUIT

De nos jours, les voleurs sont assez habiles et décidés pour passer à travers de presque n'importe quel système d'alarme conventionnel. En voici un qui saura les décourager.

Le modèle 8120 d'ALPINE est muni d'une télécommande, entre autres caractéristiques hors du commun. Cette télécommande vous permet d'armer ou de désarmer le système de protection, à distance. Une deuxième fonction est disponible, comme par exemple pour déverrouiller les portes et le coffre lorsque vous avez les bras chargés de paquets, ou encore l'allumage des phares pour éclairer la voiture dans un stationnement sombre et vilain...

Un ordinateur intégré calcule la position de votre véhicule dès que vous en êtes sorti. Il détecte tout mouvement de la voiture. Mais un vent fort peut faire balancer une automobile, me direz-vous. Et vous aurez parfaitement raison! Aussi ALPINE a modifié le principe du déclenchement de l'alarme, en ajoutant une deuxième condition: le bruit. Si quelqu'un de mal intentionné frotte une clef sur la fin de votre chère voiture, il fera bouger le détecteur du système d'une façon perceptible pour ce dernier. Évidemment, ce mouvement sera accompagné du bruit de la clef sur le métal. Des microphones installés à l'intérieur détectent ce bruit et déclenchent l'alarme. Une sirène est activée, ainsi que le klaxon et les phares. Après un certain laps de temps, le système s'arrête et s'arme à nouveau.

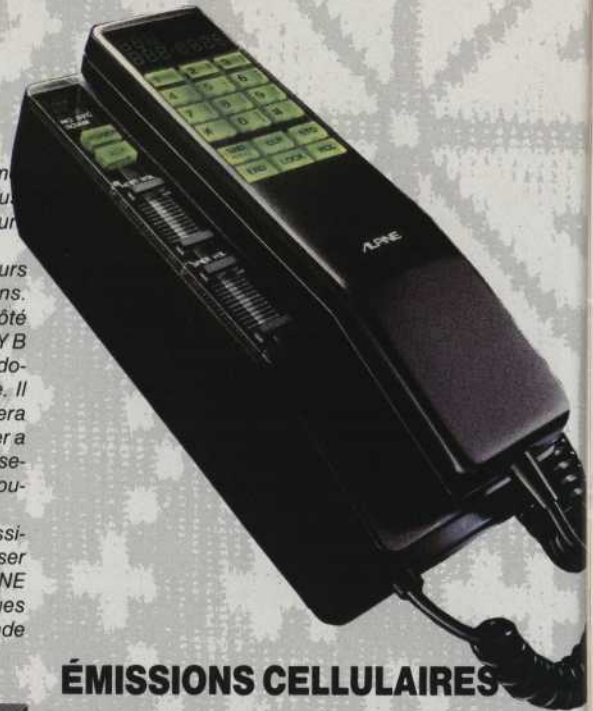
En cas de débranchement de la batterie du véhicule, l'alarme sera automatiquement déclenchée, alimentée par une pile interne rechargeable. Qu'un seul fil soit coupé, et l'alarme retentira aussitôt.

Pour désarmer le système, en entrant dans l'habitacle, vous composez simplement un code de cinq chiffres sur un clavier numérique, qui sert aussi de clavier de programmation. Et voilà!

Évidemment, lorsque le système d'alarme est en opération, il est absolument impossible de faire démarrer le moteur, l'allumage étant court-circuité.

Il est très peu probable qu'un cambrioleur vienne à bout d'un appareil comme celui-ci. Sensible et perfectionné, le système de sécurité ALPINE est un ajout sensé.

De plus en plus, les gens offrent des choses pratiques, ou encore forment un groupe pour offrir un plus gros cadeau à quelqu'un de spécial. Après la traditionnelle cravate et l'éternelle bouteille de liqueur fine, ce sont les produits relatifs à l'automobile qui se vendent le mieux. En Juin 1985, ALPINE fournissait à ses concessionnaires neuf Trans-Am d'essai, chacune d'elle contenant pour plus de 10 000\$ d'équipement électronique divers. Ne reculant devant rien, nous avons exposé nos yeux et oreilles à un de ces véhicules. Les résultats furent pour le moins impressionnants!



ÉMISSIONS CELLULAIRES

Déjà en utilisation intensive par les gens d'affaires, le téléphone cellulaire est un achat important. Il importe donc d'en avoir le plus possible pour votre argent.

Lors du développement de son appareil cellulaire, ALPINE n'a pas lésiné sur les caractéristiques qui furent intégrées. Vous pouvez mémoriser quarante numéros, prendre un numéro en note pendant une conversation qui elle, peut se faire à mains libres, et bien d'autres choses encore. Le système «mains-libres» d'ALPINE est simple: un microphone unidirectionnel est installé près du volant, à portée de voix. Un haut-parleur auxiliaire est fixé sous le tableau de bord, apparent ou non. La composition peut se faire sans décrocher l'appareil, et on vous demande confirmation du numéro composé avant de se mettre en ligne. Une excellente façon d'économiser sur les frais de numéros erronés. Les niveaux du haut-parleur et de l'écouteur sont tous deux réglables, pour compenser les bruits de la route.

Si vous sortez de votre voiture, sachez que vous pouvez relier votre avertisseur, vos phares ou tout autre moyen d'avertissement, à votre appareil. Le klaxon par exemple, retentira pendant les 20 premières secondes de sonnerie.

L'émetteur lui-même, peut s'installer où vous voulez, que ce soit sous le siège avant ou dans le coffre. La petite antenne si répandue maintenant est généralement posée sur le toit, pour permettre une meilleure réception.

En somme, le téléphone cellulaire est un outil de travail facile à utiliser et agréable en même temps. Il s'avère être le compagnon idéal de celui qui ne veut pas perdre de temps.

O.G. et R.L.



multitour[®]

**Pour ceux qui
préfèrent la formule
Club...**



multiclub[®]

Les Multiclubs... tout le raffinement
et tout le plaisir de la formule club...
à un prix que vous pouvez vous
offrir! Parlez-en... vous ferez un
malheur!...et bien des heureux!



VOYAGES



TOURS

**Pour de plus amples informa-
tions, communiquez avec:**

MONTREAL

5540
Côte des Neiges

733-5396

LAVAL

Centre d'Achat
St-Martin
949, Curé Labelle

681-4621

OUTREMONT

1627
Van Horne

271-9968

BEACONSFIELD

Centre d'Achat
Plaza du Boulevard
40 K, St-Charles

694-9174

**STE-MARTHE
DEUX-MONTAGNES**

Centre les Promenades
Boul. les Promenades

472-0590

12 POUCES ON A ÉCOUTÉ POUR VOUS

	P.B.	C.B.	M.C.G.	L.S.
THE BOX <i>L'affaire Dumoutier</i>	3	3	3	4
FALCO <i>Rock Me Amadeus</i>	1	2	5	2
BRYAN FERRY <i>Don't Stop the Dance</i>	3	4	4	4
FICTION FACTORY <i>Not the Only One</i>	0	1	3	2
ARETHA FRANKLIN <i>Who's Zoomin' Who</i>	2	4	3	2
JAN HAMMER <i>Miami Vice Theme</i>	3	1	2	1
HOODOO GURUS <i>Bittersweet</i>	5	4	4	3
PHILIP OAKEY & GIORGIO MORODER <i>Good-Bye Bad Times</i>	1	0	1	1
PREFAB SPROUT <i>When Love Breaks Down</i>	5	2	5	2
SCRITTI POLITTI <i>Perfect Way</i>	1	3	2	2
TROUBLE FUNK <i>Still Smokin'</i>	4	4	1	2
JANE WIEDLIN <i>Blue Kiss</i>	0	3	3	2

5: Super! 4: J'aime beaucoup. 3: C'est bon. 2: Passable. 1: Bof... 0: Je déteste.

VIDÉOS

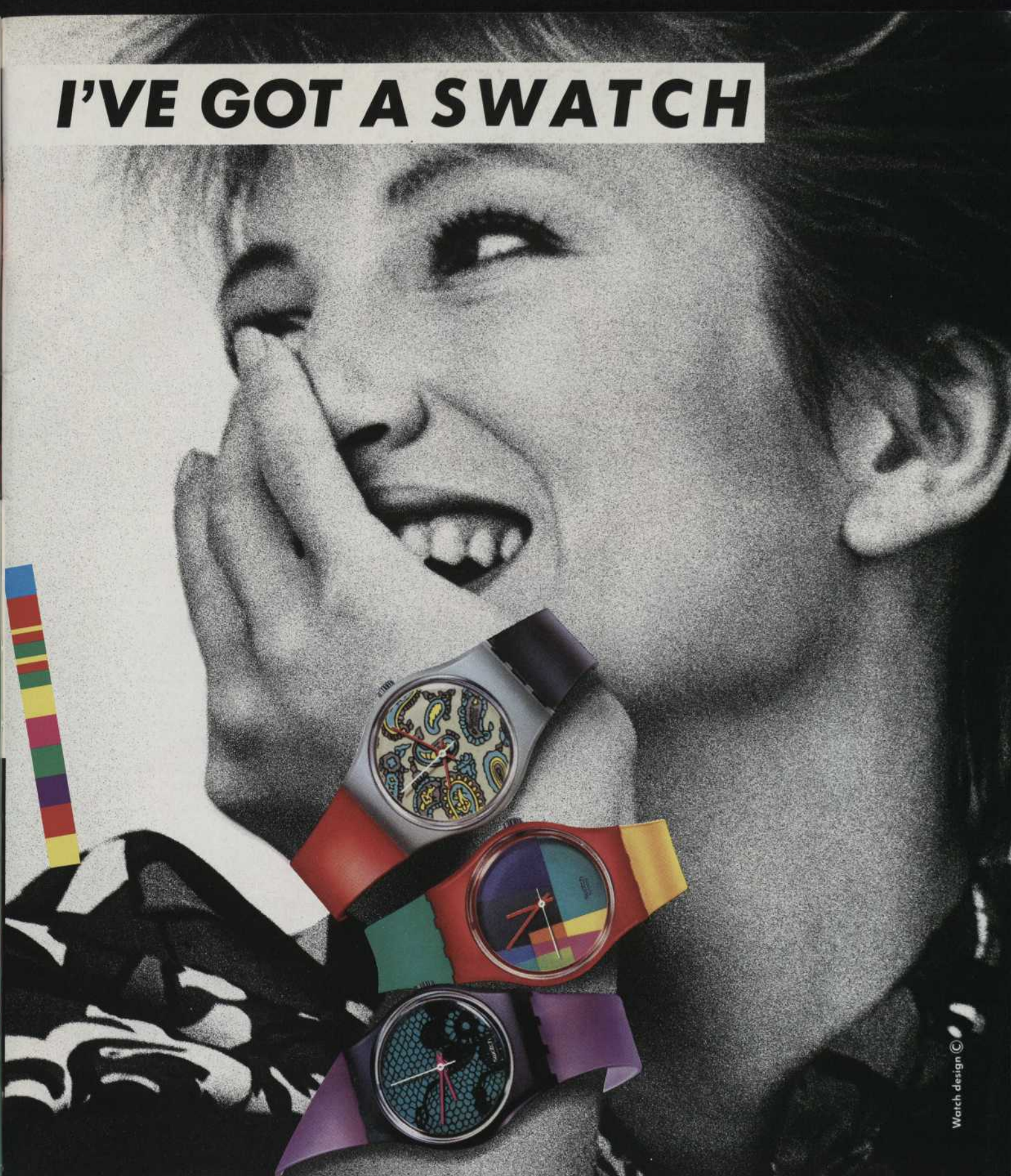
1. JOHN COUGAR MELLENCAMP
Lonely Ol' Night
 2. COREY HART
Boy in the Box
 3. PAUL YOUNG
I'm Gonna Tear Your Playhouse Down
 4. READY FOR THE WORLD
Oh Sheila
 5. WHITNEY HOUSTON
Saving All My Love for You
 6. THOMPSON TWINS
Lay Your Hands on Me
 7. STING
Fortress Around Your Heart
 8. LOVERBOY
Lovin' Every Minute of It
 9. DIRE STRAITS
Money for Nothing
 10. STARSHIP
We Built This City
- * Gracieuseté MuchMusic

le ROCK en français

Keyboards:	claviers
Laser disk:	disque au laser
Lens:	pavillon de diffusion
Lick:	motif ou attaque rythmique, mélodique
Line:	ligne
Lip sync:	synchronisation, synchro
Live:	en concert, diffusé en direct
Loading dock:	quai de chargement
L.P.:	microsillon, 33-tours
Loud:	fort, puissant
Low:	basses fréquences
Lyrics:	paroles
Mains:	alimentation électrique primaire
Mainspeaker:	haut-parleur de chant
Master:	bande originale, curseur principal



I'VE GOT A SWATCH

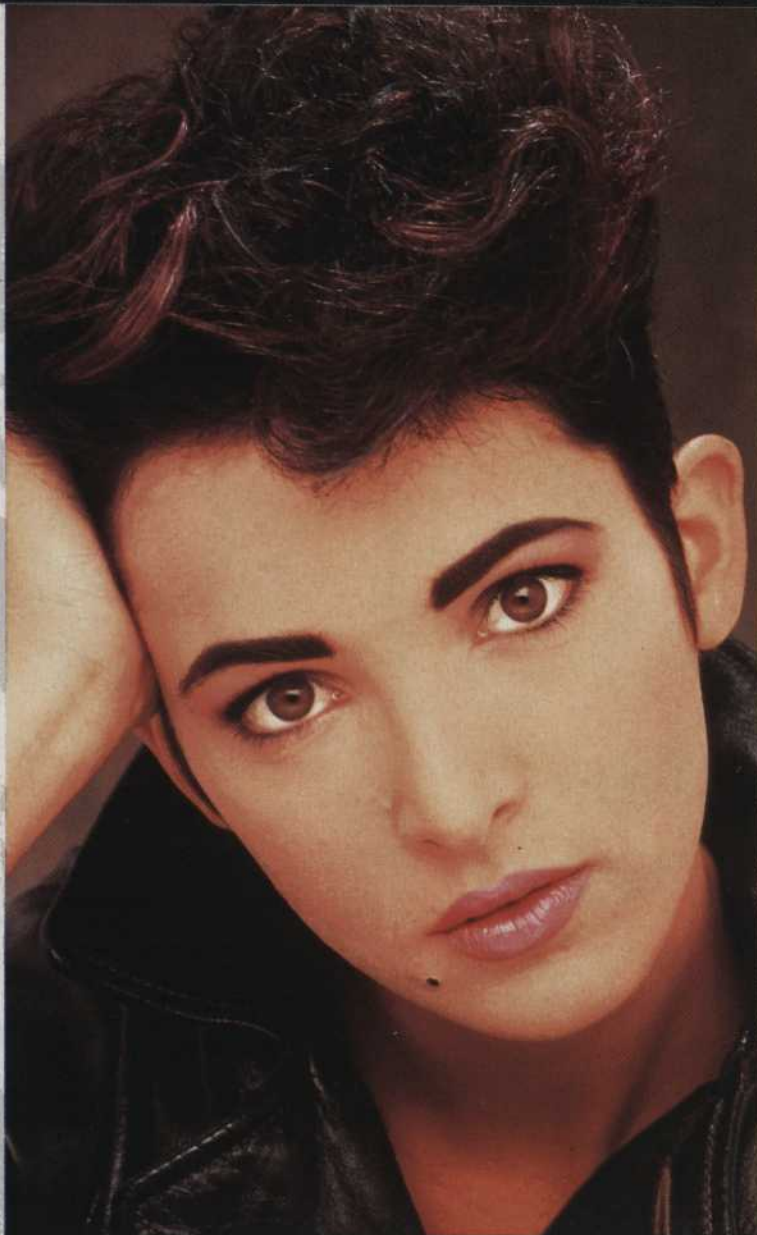


Watch design ©

Vous en rêviez depuis si longtemps. Et maintenant, la voilà à votre poignet. La nouvelle SWATCH. Avec ses couleurs étourdissantes. Son style plein d'audace. Et sa qualité hors pair. Car la SWATCH est antichoc, étanche, ultra-quartz. Choisissez votre SWATCH aujourd'hui même. Parmi 22 modèles différents, tous au prix de 45 \$. Chacun assez fou pour combler vos rêves. Distribuée au Canada par Cosmoda, la maison des accessoires, Toronto, Ontario.

swatch^{MD}

SWATCH. LA MONTRE SUISSE EN LIBERTÉ.



JANE WIEDLIN: APRÈS NOUS LE DÉLUGE

Voilà déjà près d'un an qu'elle fait carrière en solo et, pourtant, Jane Wiedlin, ex-guitariste des Go-Go's, ne peut s'empêcher de parler de son passé avec une évidente fierté: «Sans nous, soutient-elle crânement, il n'y aurait eu ni Madonna, ni Cyndi Lauper. Pour l'instant, notre impact est modeste, mais cela ne saurait durer. D'ici quelques années, les filles de 14 ans qui jouent de la guitare dans leur chambre à coucher vont émerger, et c'est alors qu'on pourra évaluer l'importance réelle des Go-Go's.»

Pour amorcer pareille bombe à retardement, Wiedlin reconnaît volontairement que la lutte fut acharnée. Sa voix fluette et nasillarde laisse même poindre une certaine amertume rien qu'à l'énoncé des difficiles premiers pas de son ancienne formation. «Nous avons dû surmonter beaucoup de résistance simplement pour qu'on nous prenne au sérieux. Heureusement, nos efforts ont été récompensés, mais je persiste à croire que celles qui nous ont suivies ont eu la vie beaucoup plus facile.»

La guitariste est toutefois la première à admettre que les succès répétés de Cyndi Lauper et de Madonna devraient à leur tour lui être bénéfiques. Désireuse de s'en convaincre, elle vient de lancer son premier album solo: «Je commence à zéro, mais, au moins, la voie est libre. Tout ce que j'espère, c'est que le public apprécie mes talents de compositrice avant tout. J'en ai assez d'être étiquetée «artiste féminine». Je joue de la musique, un point c'est tout.»

F.T.



THE LUCY SHOW: C'EST PARTI

The Lucy Show serait-il le prochain coup d'éclat canadien? Fort possible. Ce quatuor mi-canadien, mi-anglais, basé à Londres, a de quoi surprendre.

Fondé il y a environ trois ans et demi par Mark Bandola et Rob Van-Deven, de Calgary (Alberta), The Lucy Show vient tout juste de sortir son premier album, *Undone*.

«En 1978, je suis parti pour l'Angleterre,» raconte Bandola. «J'ai écrit plusieurs lettres à Rob qui est finalement venu me rejoindre un an plus tard. Au départ, nous n'avions pas l'intention de former un groupe. On jouait de la guitare ensemble, pour se détendre. Tout est arrivé tranquillement, de façon graduelle.»

Les influences sont diverses, affirme Bandola. Elles vont des Beatles à Pease, en passant par les 13th Floor Elevators. Chez les groupes plus récents, REM, Let's Active et The Fall sont à l'honneur.

Le nom du groupe, The Lucy Show, leur est venu à l'esprit lors d'une discussion autour d'une bière. «On s'est mis à parler des vieilles émissions de télé et «The Lucy Show» semblait une bonne idée. Avec un nom pareil, on ne risquait pas de se faire coller tout de suite une étiquette et ça, c'est une véritable bénédiction!»

Pour les collectionneurs, The Lucy Show possède un mini-album et deux 45-tours sur étiquette indépendante.

M.-C.G.

**Nouveau et amélioré!
Le ruban Pro II Chrome.**



BASF 90



BASF CR-E II 90



chromdioxid extra II

hifi stereo cassette · 2 x 45 min · 132 m

BASF Chrome. Le ruban le plus silencieux au monde.

Quand vous achetez la plupart des rubans audio, on vous en donne toujours un peu plus, que vous en vouliez ou non.

Ca ressemble un peu à sssssça.

Sauf si c'est un ruban BASF Chrome. Car, contrairement aux autres rubans d'oxyde ferrique, les cassettes BASF pur chrome sont faites de particules de dioxyde de chrome spécialement formulées, de façon à assurer la meilleure qualité sonore de tous les rubans disponibles sur le marché. Elles possèdent également une extraordinaire sensibilité dans la gamme critique des hautes fréquences. En fait, elles sont spécialement conçues pour la position «Type II» de votre magnétophone. Et elles sont garanties à vie.

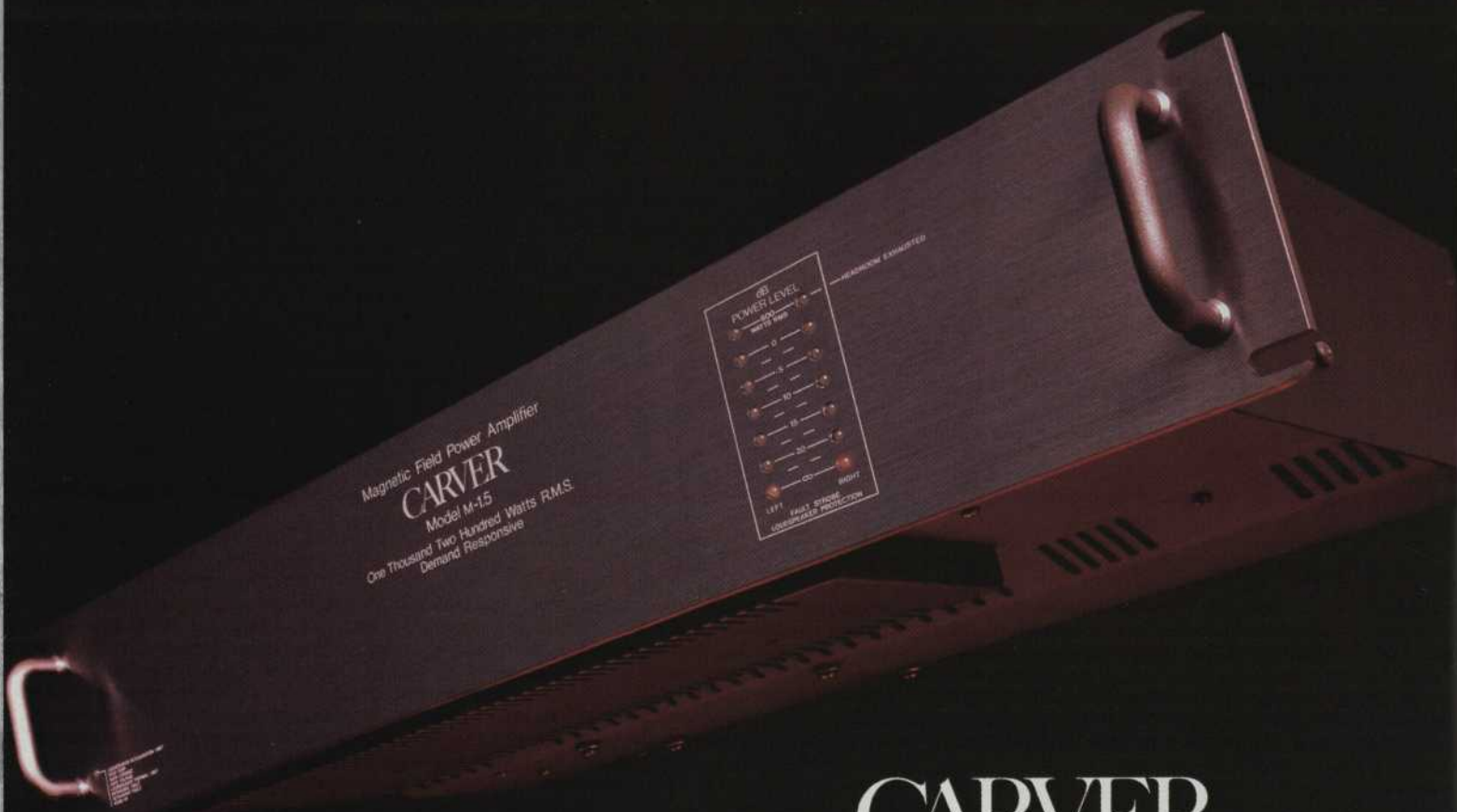
Donc, si la musique que vous enregistrez est la seule chose que vous voulez entendre, ce petit message devrait vous enchanter l'oreille. BASF Chrome: le ruban le plus silencieux au monde.



BASF

Rubans Audio et Vidéo

La qualité qui ne faiblit jamais.



Magnetic Field Power Amplifier
CARVER
Model M-15
One Thousand Two Hundred Watts R.M.S.
Demand Responsive



CARVER

Puissant
Mélodieux
Précis

Pour plus d'informations:



evolution technology inc.
1155 appleby line,
burlington, ont., L7L 5H9
(416) 335-4422

Disponible chez **audio centre**
5260 Sherbrooke ouest, Montréal, Qué. H4A 1T9 (514) 482-4420
1930 St-Martin ouest, Laval, Qué. H7S 1M9 (514) 687-3627





MIDGE URE: ÉTONNANT, CE SUCCÈS?

Lorsque If I Was, le dernier 45-tours solo de Midge Ure, atteignit la première place des charts anglais, personne n'en fut autant surpris que le compositeur lui-même: «Je n'en reviens pas encore,» avoue candidement le leader d'Ultravox, pourtant habitué aux premières places avec son groupe, véritable machine à succès dans son pays d'origine. «Comme c'est souvent le cas avec les simples d'Ultravox, je m'attendais à ce que If I Was parvienne à se classer dans le Top 20, pour ensuite disparaître assez rapidement. Mais, de là à imaginer ce qui s'est produit en réalité, c'est une autre histoire...»

Peut-être le sympathique Écossais considère-t-il que sa réputation en tant qu'artiste solo n'est pas encore établie. Et pourtant, il n'en est plus à sa première expérience dans le domaine, ayant déjà attiré l'attention grâce à sa reprise de la pièce des Walker Brothers, No Regrets, ainsi qu'à la collaboration avec l'ex-bassiste de Japan, Mick Karn (After a Fashion).

Mais c'est surtout pour son implication dans le projet Band-Aid qu'on se souvient de lui. À ce sujet, aurait-il aimé jouir de la même renommée que son ami Bob Geldof, avec lequel il a composé Do They Know It's Christmas? «Pas vraiment. Je préfère être passé plus ou moins inaperçu: je veux être connu pour mes talents de musicien, pas pour mes actes de charité.»

Quoi qu'en soit, Ure semble tout de même avoir trouvé le moyen d'allier charité et musique: son premier album solo s'intitule The Gift... P.B.

THE CULT: LES FLEURS DU MAL

Nous sommes au début 83. Sous le crachin du Yorkshire, Ian Astbury, cidevant chanteur du Southern Death Cult, complotte avec Billy Duffy, guitariste de son état, qui vient de quitter Theatre of Hate. Leur intention: mettre sur pied un groupe capable de créer immédiatement des remous, sinon aussi bien ne pas y penser.

Fort d'un simple exceptionnel (*Fatman*) sorti en 82, le Southern Death Cult n'a pas survécu à la notoriété underground. Abandonnant au passage un adjectif, Astbury et Duffy baptisent donc Death Cult leur nouvelle formation. Celle-ci atteint rapidement ses objectifs: les 45-tours *Brothers Grimm* et *God's Zoo* tombent comme de véritables pavés dans la mare quasi-asséchée du New Positive Punk, si bien que le Death Cult se retrouve propulsé à la tête d'un nouveau mouvement, le rock «gothique» (signes distinctifs: mélodies sombres et guitares stridentes).

Mais, faute d'adeptes, ce culte-là est lui aussi voué à l'échec: en émerge une version raccourcie, The Cult, qui sort son premier album, *Dreamtime*, à l'automne 84. Un an plus tard, au moment où le paysley se remet à fleurir sur les chemises, The Cult applique avec *Love*, un microsilicon dont les nombreux renvois aux années 60 et 70 font grincer des dents plus d'un critique.

Traité de «sale hippie» par la presse britannique, Astbury, qui a passé son adolescence au Canada, ne s'en fait pas outre mesure: «Les autres groupes, ceux qui se prétendent «différents», refusent d'utiliser la guitare de façon franche, uniquement parce que cela a déjà été fait pendant les sixties. Or, en adoptant cette attitude, ils risquent de se faire contrôler par leur musique. Dans notre cas, aucun danger: c'est nous qui avons le contrôle, et nous n'avons pas l'intention de le perdre.»

Si vous êtes allergiques aux fleurs, la pochette du disque, ornée d'hiéroglyphes extravagants et laids, et le look que cultive Astbury, volontairement débraillé avec son écharpe en satin et ses cheveux longs, n'ont pas de quoi vous mettre en confiance. Ce que confirme le principal intéressé: «Led Zeppelin, Deep Purple, Hendrix, les Stones... C'est la meilleure musique qui ait jamais été faite, man...» Vous sentez-vous prêts à endurer le mouvement néo-hippie? F.T.

DREAM ACADEMY: ENTRE HIER ET DEMAIN

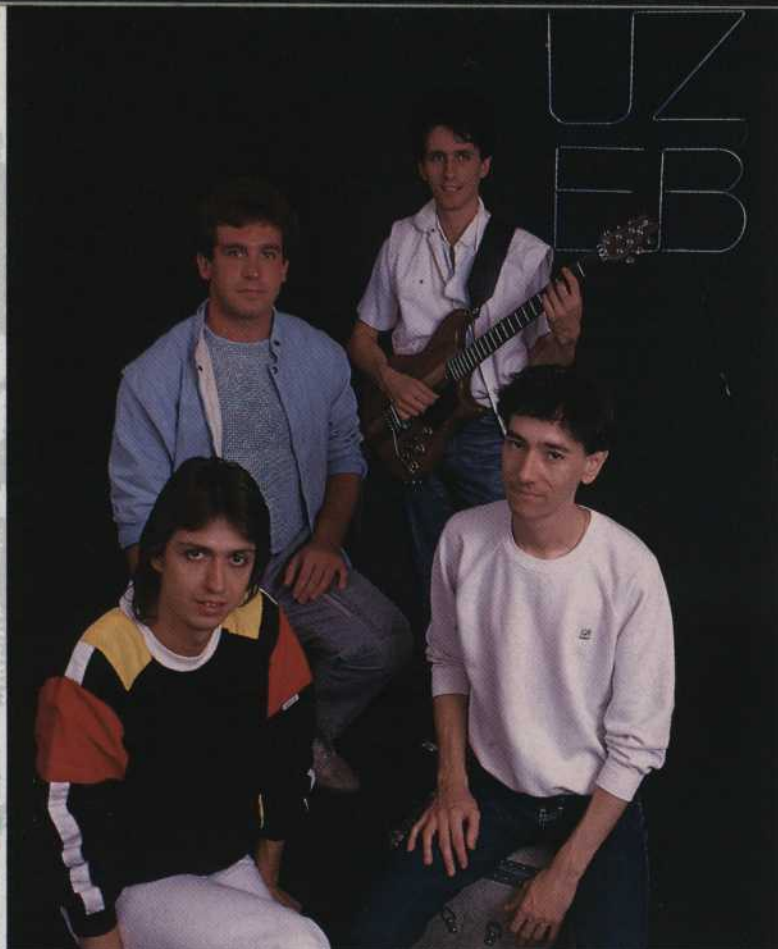
Plus on se rapproche de la fin de la décennie, plus on dirait que la génération actuelle de musiciens aurait souhaité naître vingt ans plus tôt. Dernier groupe en date à s'ajouter à la longue liste d'artistes «rétrogressifs», The Dream Academy se démarque cependant de ses semblables par sa démarche, comme l'explique fort logiquement le claviériste Gilbert Gabriel: «La nuance est simple, mais capitale. Nous n'essayons pas de recréer les années soixante; nous préférons les invoquer indirectement. Notre musique fait référence à des souvenirs et des paysages intérieurs disparus, mais en se plaçant dans la perspective des années 80. C'est un peu comme regarder en arrière au moyen d'un télescope...»

Les membres du Dream Academy seraient-ils nostalgiques? On pourrait le croire à l'écoute de leur premier album, qui dépeint une atmosphère comparable à celle du Pink Floyd des débuts ou même des Beatles. «C'est vrai, beaucoup de gens ont dit que notre musique leur rappelait celle des Beatles. En soi, nous sommes nostalgiques, ne serait-ce que parce que nous partageons le même idéalisme et que nous cherchons à exprimer sincèrement nos émotions, chose de plus en plus rare aujourd'hui.»

Musicalement, cet idéalisme se traduit par l'incorporation d'instruments aussi peu conventionnels — pour le rock — que le hautbois et le violoncelle. «C'est la seule façon de découvrir de nouvelles sonorités,» conclut Gabriel. «Le paradoxe dans tout ça, c'est que nous sommes un groupe revivaliste... qui va de l'avant!» F.T.

INTERVIEWS





JANO S'EN VIENT!

Tout n'a pas commencé au Spectrum où sa personnalité magique s'est imposée, ni avec son premier 33 tours, échantillon mesuré d'un potentiel démesuré, ni au dernier gala de l'A.D.I.S.Q. Dans un numéro difficile et réussi, elle y a marié des extraits du répertoire de Céline Dion, Paul Piché, Marie-Michèle DesRosiers, Robert Charlebois, Corey Hart dans un pot-pourri où l'âme de chacun a passé.

A 4 ans, dans son village natal de Chapais, Jano Bergeron grimpe sur une chaise et chante pour la parenté. Pendant qu'on s'étonne d'une qualité de voix et d'un charme magnétique qu'on ne lui connaissait pas, Jano découvre là, tout de suite, qu'elle est née pour chanter, jouer la comédie, vivre sur scène.

Micro, feux de la rampe, public ouvert seront son oxygène pour avancer, s'épanouir, s'imposer.

Jusqu'à 15 ans, guidée par son instinct sûr, elle profite de toutes les occasions pour se manifester. Ira-t-elle jusqu'à succomber aux attraits de cette cage aux fauves qu'est le milieu du spectacle? La famille s'inquiète.

Pour ne pas décevoir, Jano enfouit ses aspirations dans le secret de son cœur et fait semblant d'être ordinaire. Lourd mensonge à soi-même, inconfort profond qui dure cinq ans.

Tricher l'étouffe. Adieu Chapais, bonjour Montréal! Pour sa première nuit, la métropole lui offre un banc de parc. C'est suffisant.

Au P.J.'s, entre deux spectacles de travestis, Jano prend le plancher et chante un blues a capella. Ce regard franc, ce nez effronté, l'emprise de la jeune inconnue sur la clientèle ravie et surtout cette voix sensible, souple, confortable à tous les registres séduisent le gérant de la boîte. Il l'engage sur le champ. Quatre chansons par spectacle, trois soirs par semaine. Jano arrive en ville.

Elle ne brûle aucune étape. Rien de l'ABC du métier ne lui est épargné. Elle traverse avec un talent obstiné la rude école des cabarets, des piano-bars. Son message se raffine, sa personnalité s'affirme.

En nomination au titre de «révélation de l'année», au gala de l'A.D.I.S.Q., la consécration attendue ne s'est pas produite. Déception. Le lendemain à la télé, de noir vêtue, elle chante comme une gagnante et déclare à l'animateur qu'il ne faut pas lâcher. Courageuse, elle tire profit des circonstances.

Une année toute neuve commence pour elle. Elle aura cent fois l'occasion, d'ici le prochain gala, de se révéler avec une évidence qui déjà s'impose.

Bientôt on la verra à la télé, à Vedette en Direct puis à Tapis Rouge aux côtés de Charles Aznavour. À l'émission RSVP, à l'occasion d'un spécial hiver, elle va chanter du Offenbach à sa manière. Suivra un Samedi de Rire avec Yvon Deschamps.

Pas encore assez connue, Jano Bergeron? Savoir qu'elle s'en vient nous donne la chance de réserver, pour ses prochaines apparitions, le meilleur fauteuil dans la meilleure rangée!

M.C.

UZEB, ENTRE LES LIGNES

Pour le lancement du quatrième album d'Uzeb, *Between the Lines*, c'est Michel Cusson, le guitariste, qui s'est plié à la ronde interminable des interviews. Normal, c'est lui qui a composé presque tout l'album. Sauf qu'habituellement, c'est Alain Caron, le bassiste, qui faisait la corvée. Étrange... Caron n'a donné aucun commentaire sauf à Québec-Rock. Voici donc les deux têtes d'Uzeb nous présentant *Between the Lines*.

Michel Cusson: «Pour moi, c'est définitivement le meilleur disque d'Uzeb. On a passé 150 heures en studio seulement. On savait avant de commencer où on s'en allait. *Between the Lines* est beaucoup plus précis. Avec Jean (St-Jacques, le nouveau claviériste), on s'entend super bien, le feeling passe plus. On ne voulait rien prouver avec ce disque. Ce n'est pas un album de virtuose: on a joué la musique pour la musique, pour que chaque pièce soit la plus forte possible. C'est une approche beaucoup plus rock au niveau des rythmes, des sonorités, des textures. On est sorti du pattern du solo à tout casser, pour *blower* au maximum. Attends de voir ça en spectacle par exemple! Là, ça a sa place.»

Alain Caron: «C'est un disque qui est effectivement moins jazz. Plus rock, là, je ne sais pas. Les arrangements sont au premier plan pour avoir un son moderne, jeune, définitivement 1985. Je ne me suis pas impliqué au niveau de la production de cet album. C'est beaucoup plus l'album de Michel et de Jean. Moi, j'ai joué. Mais ça donne un résultat intéressant. Je suis très content du résultat. J'ai bien joué et l'investissement que je n'ai pas mis sur la production d'Uzeb, j'ai pu le mettre ailleurs. Je prépare actuellement quelque chose qui devrait être super.»

Deux opinions différentes sur le même album par deux membres du même groupe. *Between the Lines* sort au Canada, en Europe, au Japon et bientôt aux États-Unis. La tournée suivra et arrivera au Québec à la fin du printemps 86. D'ici là, Alain Caron aura peut-être décidé de parler de son projet.

L.S.



Ponopresse

QUEBEC

Rock

“EXTRAVAGANZA”

À l'occasion du centième numéro de *Rock* **QUEBEC**



Montréal



Magog

présentent

QUEBEC

Rock

“EXTRAVAGANZA”

Dimanche le 8 décembre

Un document choc de 120 minutes qui vous fera revivre, en entrevue et en musique, la grande épopée de

QUEBEC

Rock

Surveillez l'heure de diffusion dans votre région et soyez à l'écoute.

Vous pourriez vous mériter un des nombreux prix qui seront offerts durant l'émission.

AIR FROID

Une première au Canada. La troupe Tess Imaginaire, déjà remarquée pour ses Bédés théâtrales, présente AIR FROID, texte adapté à partir d'une nouvelle de Lovecraft, jusqu'à la mi-décembre à l'Eskabel (1235 Sanguinet). Langage gestuel impressionniste, éclairages et effets spéciaux, tout pour rendre l'univers fantastique et surréel de Lovecraft, que la critique américaine a désigné comme successeur d'Edgar Poe. Le thème: la dégradation de l'homme dans les grandes villes. Une réflexion passionnante.

MADemoiselle AUTOBODY

Il y a quelques années, un groupe de jeunes femmes de Québec City se faisait remarquer avec une satire tordante des carnivals de beauté intitulée «Enfin Duchesse!». Elles sont de retour au Théâtre d'aujourd'hui (1297 Papineau), jusqu'à la mi-décembre, avec une nouvelle création hilarante: MADEMOISELLE AUTOBODY! À ne pas manquer, surtout pour bien rire, cette nouvelle comédie subversive des Folles Alliées.

Philippe Eudeline



LES ARTISTES POUR LA PAIX

Depuis mars 1982, existe à Montréal un organisme nommé LES ARTISTES POUR LA PAIX. Il y a deux ans, ils organisaient au Spectrum de Montréal un spectacle-événement qui avait fait parler de lui. Près d'une trentaine d'artistes participeront à un nouveau happening au théâtre Arlequin, vendredi 6 décembre. Parmi les personnalités présentes: Pierre Verville, Sylvie Tremblay, Pauline Julien, Raoul Duguay, Wondeur Brass, Steve Faulkner, Michel Robert, Jean Leclerc, L'Écran Humain, Pierre Curai et Marie Tifo, Anne Dandurand et Johanne Fontaine, des artistes du Cirque du Soleil et quelques danseurs des Grand Ballets Canadiens... À l'occasion de l'année internationale de la jeunesse, les profits de ce spectacle-bénéfice seront versés à la Fondation Jeunesse 2000 - volet Désarmement, Paix et Liberté. Information: 288-4261.

DERNIÈRE CHANCE DE VOIR ANNA PRUCNAL

La blonde comète polonaise effectue une dernière tournée nord-américaine avant de poursuivre des engagements au théâtre et au cinéma qui la maintiendront en Europe jusqu'en 1989. Pour le feu de la passion, le 29 novembre à Québec, les 5, 6 et 7 décembre à la salle Wilfrid-Pelletier à Montréal, et à Ottawa, le 9 décembre.

RAPIDO

— Le groupe MADAME est toujours en tournée. Des spectacles à Jonquière le 4, Roberval le 5, Alma le 6, Chicoutimi le 7, Chibougamau le 8 et à Laval le 13. Bientôt à Montréal;
— COMME IL VOUS PLAIRA de Shakespeare, mise en scène par Lorraine Pintal et présenté par l'Option-Théâtre du Cégep Lionel-Groulx (514-430-3120) du 14 au 18 décembre;
— DING ET DONG, dernière prolongation à Montréal du 5 au 14 décembre, au théâtre St-Denis;
— L'ÉTOILE DES MAGES, le traditionnel spectacle scientifique du Planétarium Dow, jusqu'au 5 janvier;
— LE GARS DE QUÉBEC de Michel Tremblay, à l'affiche du théâtre Port-Royal jusqu'à la mi-décembre;
— BAUHAUS toujours: deux expositions à la Cinémathèque Québécoise: CINÉMA ET BEAUX-ARTS AU TEMPS DU BAUHAUS jusqu'au 15; et HANS RICHTER jusqu'au 22 décembre (335 de Maisonneuve est);
— LES PERSONNAGES D'ADOLESCENTS DANS LE THÉÂTRE QUÉBÉCOIS, dans le cadre des Lundis du CEAD, présenté par le théâtre de l'Atrium au CLSC Rosemont;
— MORT ACCIDENTELLE D'UN ANARCHISTE, de Dario Fo, est promené en pro-

vince par la compagnie Jean-Duceppe à Shawinigan le 1er décembre, en Abitibi du 4 au 8, et dans le Témiscamingue du 10 au 15;
— POMME SI EUCLIDE AVAIT CROQUÉ, la plus récente installation de Pierre Granche au Musée d'Art Contemporain jusqu'au 12 janvier 1986;
— VOISIN, VOISINE, un souper-théâtre de Christian Bédard au théâtre de la Dame de Coeur à Upton (514-549-4617);
— AVANT LA NUIT... OFFENBACH, un texte fantaisiste de Michel Garneau sur la musique festoyante du grand Jacques Offenbach, au Rideau-Vert jusqu'au 22 décembre;
— LA NOCE, en prolongation du 3 au 7 décembre à la salle Louis-IX à l'église St-Louis-de-France (coin Berri et Roy);
— CASSE-NOISETTE, un conte qui ne vieillit pas, présenté encore cette année par les Grands Ballets Canadiens à la salle Wilfrid-Pelletier du 19 au 29 décembre;
— THE ZEN OF AN INTELLIGENT MACHINE, à l'affiche du CENTAUR jusqu'au 22 décembre;
— LA CUISINE, comédie qui explore le monde des cuisines des grands restaurants, se poursuit au TNM jusqu'au milieu du mois;
— MANHATTAN TRANSFER revient séduire les tympanes avec un spectacle toujours parfait, au St-Denis, les 2 et 3 décembre.

MARTHA GRAHAM À MONTRÉAL

Pour la première fois, à l'âge de 92 ans, Martha Graham visite Montréal. La plus célèbre et la plus ancienne compagnie de danse américaine sera en spectacle à la Salle Wilfrid-Pelletier de la PdA du 13 au 15 décembre. Martha Graham charrie avec elle une oeuvre monumentale: 174 ballets dont certains sont des chefs-d'oeuvre. On l'a déjà comparée à Picasso et à Stravinski, et ses techniques de mouvements ont fait école. Pionnière, innovatrice, Martha Graham a réinventé la danse moderne pendant 50 années de travail passionné. Son incroyable imagerie dramatique est magistralement transcendée par la décomposition du mouvement et les lignes brisées.

Martha Swope



graffiti

Plus qu'un magazine. Un magazine télévisé.

Produit par le groupe Québec Rock Inc.

Sur les ondes de Videotron, Câble 26. Montréal et Québec.

Lundi 20:00 hrs.
Mardi 21:30 hrs.
Mercredi 22:30 hrs.
Vendredi 21:00 hrs.
Samedi 20:30 hrs.

Graffiti Magazine aux Junos, à Toronto



Le producteur exécutif de Graffiti Magazine, Guy Perron (centre), expose fièrement sa tenue de cowboy en compagnie des deux animateurs, Chantal Machabée et Marc Carpentier.



Alors que le guitariste John Albani tourne la tête, le coordonnateur de Graffiti Magazine, Pierre Tremblay, en profite pour inviter la chanteuse Lee Aaron chez lui.



Le réalisateur Pierre Marchand retient un sourire alors que Marc Carpentier et le producteur Donald K. Donald jouent à Miss Pepsodent.



Pour Guy Perron et Marc Carpentier, la soirée de travail se termine sur une note positive. De son côté, Dale Martindale d'Images In Vogue vérifie la finale sur l'écran moniteur.

Graffiti Magazine
est une production
du **Groupe Québec Rock**
en collaboration avec
les productions **Flash-Back**.

Commandité par
SONY

QUÉBEC ROCK



Robert Lee

Comme la tour de Pise, la tête de Bryan Adams penche de plus en plus au fur et à mesure que le temps passe, ce qui ne surprend guère lorsqu'on connaît la longueur de l'éreintante tournée qu'il vient tout juste de terminer. Avant de s'écrouler complètement pour cause de surmenage, notre rocker national a quand même eu le temps de poser en bonne compagnie dans les coulisses du Forum. Ici, on le voit aux côtés de Régis Fumat, propriétaire de la Boutique 8½ Top Western, de Marleen Beaulieu, éditeur délégué de Québec Rock, et de Guy Perron, éditeur. Vivement les vacances!

Trois mois après ses débuts, l'émission Graffiti, produite par le groupe Québec Rock, s'est déjà forgée une solide réputation au sein de la grille variée des programmes du câble. Axée sur des sujets «jeunes», l'émission est animée par Chantal Machabée et Marc Carpentier, et est diffusée cinq fois par semaine au câble 26: le lundi à 20 h, le mardi à 22h30, le mercredi à 23h30, le vendredi à 21h et, finalement, le samedi à 20h30.



Harold Beaulieu



Harold Beaulieu

Encore lui! Enfin, pas directement... Tout ça pour dire que Bryan Adams est une fois de plus à l'origine de cette photo: le mois dernier, les disques A&M du Canada, en la personne de Nicole Duchesne (à gauche), remettaient un exemplaire du disque Reckless de Bryan Adams, certifié platine, au magazine Québec Rock. Pour recevoir ce «trophée», qui récompense la contribution à la cause de l'autre Bryan, étaient présents: Marleen Beaulieu, éditeur délégué, et Patrick Emiroglu, rédacteur en chef du magazine. Rêveur, Patrick voit déjà se profiler à l'horizon une cérémonie semblable pour le nouveau Simple Minds. Pas avant quelques mois, bien entendu...

Ne reculant devant rien pour accomplir son devoir, notre valeureux directeur de la promotion, Pierre Tremblay, s'est aventuré jusqu'à pénétrer dans l'antre même de la bête, en l'occurrence la loge de Mötley Crüe. Son but: ramener de son héroïque mission cinq albums autographiés, qui ont depuis été attribués à de nouveaux abonnés particulièrement chanceux. Pierre ne s'en est pas encore remis...

Claude Martineau



QUÉBEC *Rock*

CASSETTE GRATUITE

ABONNEZ-VOUS MAINTENANT À QUÉBEC ROCK
et recevez gratuitement
la cassette Graffiti des succès
dance des années 80!

Comprenant les succès sur 12 pouces de:

Michael Jackson
Herbie Hancock

ABC
Billy Idol

Pat Benatar
Gino Vanelli

Paul Young
Cyndi Lauper

Thompson Twins
Platinum Blonde



EN PLUS

46%

DE RABAIS
SUR L'ABONNEMENT

Profitez d'un tarif exceptionnel

12 numéros: 19.95\$

24 numéros: 38.00\$

VOIR ENVELOPPE
À L'INTÉRIEUR

Oui, je m'abonne maintenant à Québec Rock et je reçois *gratuitement* la cassette Graffiti des succès dance des années 80.

ZZ



UN COYOTE SOUS LE CAPOT

TOP

LA TRILOGIE TEXANE

David Byrne aime ZZ Top. Andy Warhol aime ZZ Top. Laurie Anderson aussi. Tout le monde aime ZZ Top. Pourquoi? Posez un de leurs albums sur la platine... et lisez!

PAR ALAIN DENIS

Extra-fort ZZ Top! La meilleure sauce piquante du sud des États-Unis. Le groupe rock le plus confus du Texas, le plus déroutant. Billy Gibbons, Dusty Hill et Frank Beard... deux ex-pansus toujours velus, un barbu de nom qui ne l'est plus, tous de la génération des pileux désopilants. Quinze ans qu'ils roulent leur boogie-poussière, devenu techno-taco depuis *Eliminator* en 1983. Quinze ans à écumer les tavernes mexicaines de Houston et à découvrir les restos fingosiers les plus huppés du monde. Les nouveaux riches s'amusent. Aujourd'hui, difficile de leur échapper.

Appelez ça la vengeance des cactus ou l'insurrection des pare-soleil errants: ZZ Top est mégalo, caustique, toujours honnête et délibérément accrocheur. Les USA lui appartiennent depuis des années. Souvenez-vous des microsillons *Fandango!* en 1975 et *Tejas* en 1976. Des classiques! Le Canada, depuis deux ans, avec 700 000 exemplaires d'*Eliminator* et l'Europe, qui vient à peine de se remettre d'une tournée de concerts géants. Faites-le compte. Quinze millions d'albums consommés à l'échelle de la planète depuis 1969. ZZ Top cogne dur... «I'm Bad, I'm Nationwide».

Mais vous ne saisissez toujours pas. Que peuvent bien avoir ces trois bisons égarés? Une bonne gueule? Non mais, vous voulez rire! Un message énonciateur de grandes vérités? Pas plus. Leur musique? Vous brûlez. Leur sens des affaires? Là, vous chauffez définitivement, comme un enchilada avalé de travers. ZZ Top a compris une chose: le précepte de la musique télévisuelle. Soyez laids, soyez beaux, modernes ou bien rétros, mais, bon sang, profitez-en. Donnez-vous un look!

Papa Gainsbourg a dit: «La beauté c'est bien... mais un beau mec devient laid. Un mec affreux par ailleurs ne peut que s'embellir.» Génial! Alors ZZ Top cultive son esthétisme particulier. Le chic à l'envers. Du sale propre. L'élégance de mauvais goût. Le luxe texan. Les super nanas, une Ford 34 et les barbes... on connaît. Oh pardon! Derrière le pelage: l'art, les diamants, le business.

Champion toutes catégories, ZZ Top maîtrise mieux que quiconque les différents aspects du processus de mise en marché. Orchestrée par le respectable Bill Ham, l'homme de tête des trois Texans depuis bientôt dix-sept ans, cette habile mise en marché n'épargne rien ni personne. Leur catalogue-réclame est universel. Pour 12\$, une boucle de ceinture à l'effigie ZZ Top; pour 7\$, les fameuses cordes Lone Star Slims employées par Billy G.. «The string with that deep blue sound» nous promet-on; pour 6\$, un modèle réduit à l'échelle 1/24 de l'*Eliminator*; pour 10\$, le porte-clefs emblématique; pour 104\$, la collection complète des T-shirts ZZ Top; pour 175\$, une copie conforme de la mini-guitare Chiquita créée par le maître Gibbons. Et en prime, les dates de la tournée-automobile *Eliminator*, en chrome et en cuir à la Place Bonaventure de votre quartier!

Bonjour le fan club! Les purs montrent les dents. «ZZ Top au fourneau!». Peut-être bien, mais un fait demeure, difficile d'accuser quelqu'un de monnayer sa popularité. L'art c'est l'or! Un réflexe bancaire exorcisé pendant les années 70, institutionnalisé aujourd'hui. Les Stones le font, Duran Duran également. Demandez-le à n'importe quel propriétaire de Cadillac à Houston, il répondra sans hésiter: «Money is everything! Money is everywhere!». Merde à J.R.! Bienvenue au paradis ZZ Top.

Depuis la campagne présidentielle ironique parrainée par les cerveaux bien pensants de *Saturday Night Live* en 1984, qu'il remportait haut la main, ZZ Top se torture de belle façon à son club de santé privé à Houston, racheté à une vieille dame en mal de sa Floride natale. Faut bien garder la forme! Après les sessions de sueurs organisées, quoi de mieux que quelques bonnes froides au saloon du coin. Et hop les exercices. Le coude sur le comptoir... 1-2 allez!

A quelques rues de là, le pauvre Bill Ham manigance les trucs les plus marquants. Son coup d'éclat, *Eliminator* bien entendu, le succès, les clips, les charts, la critique... mais bien avant, la légendaire tournée *World Wild Texas Tour* pour appuyer le 33 *Tejas*. En 1976, il fait de ZZ Top la plus grande attraction scénique aux USA. Sur les planches, Gibbons, Hill, Beard, mais aussi un bison, une bête à cornes, des serpents et un rapace vivants. Une jolie faune animée déambulant sur une scène de 35 tonnes à la forme du Texas. Rococo la maxi sortie! A la Nouvelle-Orléans, ZZ Top matraque le record d'assistance de *Led Zeppelin*. Même Presley doit s'avouer vaincu à Nashville. En tout, plus d'un million de spectateurs! ZZ Top est pesant... La tournée rapporte 11,5 millions \$ de bénéfices bruts.

Septembre, la même année: le split non-officiel. Le début de la bonne vie. Deux ans à se prélasser à la façon internationale pour rigoler et pour tout remettre en question. Dusty Hill, l'expert blues, le collectionneur, tue le temps au Mexique et dans les îles du Pacifique. Frank Beard, ex-partenaire avec Hill au sein de *Lady Wild And The Warlocks*, aligne les matches de golf dans les Caraïbes. Billy G., lui, débarque à Paris pour collaborer avec quelques artistes néo-phosphores. Une confrontation qui marque. Il occupera plus tard une chaire au Musée d'Art Moderne de Houston, ira traquer le yéti au Tibet en 1981 et se fera voir avec ses nouveaux comparses Jack Nicholson et Antonioni. Voilà pour le côté visionnaire-braque-artiste qui plaît.

L'autre côté maintenant. Vous allez comprendre pourquoi les intellos-musiciens Byrne et Anderson, Warhol-laperruque et autres fanas du NME respectent le ZZ Top, la plus ancienne formation américaine de rock encore en activité dans sa composition originale. «En cette époque de rock homogénéisé, de musique synthétique, de multi-pistes et de prises innombrables, de re-recording, un disque honnête par des musiciens accomplis est un plaisir réconfortant... ZZ Top joue le blues-rock comme il doit l'être: loyal, honnête et spontané...» Et vlan! C'était en 1970. Quelques mots inscrits en épigraphe sur le premier album du groupe. D'une simplicité déconcertante, d'une vérité absolue, même après neuf albums.

En 1985, c'est tout ça ZZ Top. Personnages de bédé, boogie torride et musclé, intégrité. La trilogie texane! ■

Discographie: ZZ Top's *First Album*; *Rio Grande Mud*; *Tres Hombres*; *Fandango!*; *Tejas*; *Best Of*; *Degüello*; *El Loco*; *Eliminator*; *Afterburner*.



maxell®



VOUS OFFRE SES MEILLEURS VOEUX À L'OCCASION DES FÊTES ET VOUS RAPPELLE...

QUE LES ANNÉES PASSENT...

1985... C'est l'année de Live Aid, des Blue Jays et du programme sceaux primes de Maxell... pour ne citer que trois des événements les plus marquants.

Ainsi, le 31 décembre marque la fin de l'année tout comme celle du programme sceaux primes.

Nous tenons à remercier tous nos clients qui, en participant au programme sceaux primes, ont contribué à son succès retentissant. Mais hélas, toute bonne chose a une fin.

Pour être admissible, vous devez nous faire parvenir tous vos envois d'ici le 31 décembre 1985 et éviter ainsi les retards de livraison.

Comme certains articles sont plus en demande que d'autres, n'oubliez pas d'indiquer des solutions de remplacement.

ET NE SE RESSEMBLENT PAS!

1986... C'est la nouvelle année qui s'annonce pleine de promesses, spécialement chez Maxell avec une promotion sans précédent!

Le 1er janvier, Maxell lancera une nouvelle formule pour témoigner sa reconnaissance à ses loyaux clients. Profitez-en au maximum!

Lorsque vous exigez la qualité authentique Maxell, rien de moins, vous obtenez les meilleurs rubans accompagnés d'une garantie complète et... (désolés, impossible d'en dire plus avant 1986!)

Commencez l'année du bon pied en vous rendant chez un détaillant Maxell autorisé pour en savoir davantage.



Tri-Tel associates limited

105 Sparks Avenue, Willowdale, Ontario, Canada M2H 2S5



Marillion

LE FANTÔME DE GENESIS

PAR CHRISTIAN BELLEAU

Surprise! Une musique que l'on croyait morte et enterrée avec les obscures et ennuyeuses années 70, balayée par le mouvement punk, est en train de connaître une glorieuse résurrection en pleine vague de rock épique et pur. Il a bien fallu que tout le monde se rende à l'évidence: la musique progressive renaît de ses cendres.



Pour Marillion, progresser signifierait-il retourner dix ans en arrière?

Dans le rayon de la nouvelle musique, des groupes comme Propaganda et Frankie Goes to Hollywood arrivent à provoquer, grâce à des suites instrumentales et interminables, un engouement qui n'a rien à envier à quiconque. Mais si ces derniers emploient une recette éculée, qui fit le succès du dance-music (sequencer, rythme rapide et prononcé, effets spéciaux), un groupe comme Marillion, de son côté, se refuse à jeter de la poudre aux yeux en utilisant une quincaillerie d'artifices sans âme. Et même s'il évolue dans un genre inventé par Genesis, on ne retrouve chez lui aucun écho nostalgique. Groupe progressif résolument moderne, Marillion a su marier avec bonheur le style de Gabriel et Hackett à la nouvelle technologie, et à un jeune public habitué à des productions plus dures et

moins vaporeuses que par le passé. Marillion ne doit donc rien à l'industrie du disque. Son succès, il le doit à une cohorte de fans dévoués et intransigeants qui ne laisse à personne le droit de dicter son goût musical.

Marillion, dont le nom est inspiré d'une nouvelle de Tolkien, est né en 1978 et fut fondé par Derek Dick, surtout connu sous le pseudonyme de Fish. Groupe irlandais, et donc profondément marqué par le folklore celtique, Marillion est basé à Dublin, mais se compose de musiciens qui proviennent de tous les horizons britanniques. Mark Kelly, autodidacte dublois, est le plus jeune membre du groupe (24 ans), mais aussi le plus moderne: pianiste, il oeuvre sur un Emulator et de nombreux Yamaha. Pete Trewavas (26 ans), originaire du sud de l'Angleterre, est loin d'être un guitariste frustré: c'est

un bassiste heureux de l'être. Steve Rothery (25 ans) est un guitariste du nord de l'Angleterre et un perfectionniste qui fabrique, avec Fish, la musique du groupe; amateur des Beatles, il adore Carlos Santana et Al Di Meola. Ian Mosley, batteur de 31 ans, est le seul musicien «professionnel» du groupe; il étudia percussions classiques et théorie musicale, et est celui qui, par son expérience (il joua avec Daryl Way de Curved Air, Gordon Giltrap et Steve Hackett), rassure et stabilise Marillion. Cinquième membre, et non le moindre, Fish est sans conteste le noyau cérébral, le penseur et le poète-visionnaire du groupe. Écossais et impulsif de nature, Fish est le seul à boire, à fumer, à parler fort et à remuer constamment. Derek Dick n'est ni raisonnable, ni réaliste, et c'est tant mieux puisqu'il confère à Marillion une «substantifique moelle» riche et abondante. Tel une araignée, il tisse une trame symbolique complexe qui hante les chansons, les climats plutôt, avec un détail autobiographique frôlant la schizophrénie.

Le grand rêve de Marillion, la confection d'un album concept, s'est enfin réalisé avec la réalisation de *Misplaced Childhood*. Troisième volet d'une trilogie amorcée il y a trois ans, ce nouveau disque approfondit et résout des thèmes annoncés par les deux albums précédents (*Script for Jester's Tear* et *Fugazi*). Mais voulant, cette fois-ci, éviter l'erreur commise par de nombreux groupes de l'âge d'or du progressif (dont Yes avec *Tales from Topographic Oceans*), Marillion a décidé d'écrire une musique simple et belle, qui parle plus au cœur qu'à l'esprit. Enregistré à Berlin, loin du bruit et de la fureur de Londres ou de New-York, *Misplaced Childhood* a été conçu (avec Chris Kimsey, impeccable aux commandes) sans se soucier des refrains et des ponts, bref de tout l'attirail qui contribue à sonner «commercial»: c'est une suite ininterrompue de 42 minutes que le groupe veut tenter de reproduire telle quelle sur scène.

Aujourd'hui, Marillion passe à la radio même aux États-Unis. Les billets de concert se vendent mieux que jamais. Car, sans jamais tomber dans un intellectualisme cérébral excessif, la musique de Marillion est forte et chargée émotionnellement, et au fond, Fish est un rocker. Et également un poète. Ses symboles (le bouffon, le caméléon, la pie, l'araignée, l'enfant) sont recherchés et redondants, mais ils passent la rampe. Ils sont faciles à lire pour ceux qui en prendront la peine. Les dessins riches de Mark Wilkinson en donneront l'envie. Non, Marillion n'est pas un groupe qui vous fera danser le samedi soir. Par son propos, il éveillera votre curiosité. Par sa musique, il comblera les mélomanes et les nostalgiques de Genesis qui peuplent une terre sur laquelle, décidément, rien de nouveau ne veut pousser sous le soleil millénaire. ■

Stevie Wonder



**AVEC LES
YEUX DU COEUR**

Un excès d'oxygène administré lors de sa naissance, le 13 mai 1950, a privé Stephen Judkins Hardaway de la vue. Pendant les premières années de sa vie, il ignorait sa condition et croyait que le monde se goûtait, s'entendait, se sentait, tout simplement. En grandissant, il comprit qu'il était aveugle, mais sans éprouver de nostalgie pour les images, n'ayant pas de souvenirs visuels.

La question de la cécité a souvent été soulevée autour de Stevie Wonder, qui a maintes fois expliqué que sa pensée construit ses propres «images» en référence au monde visible à partir des données fournies par les autres sens. Il affiche d'ailleurs un sens de l'humour blindé à propos de sa cécité, allant même jusqu'à tourner un faux commercial d'appareil-photo pour l'émission newyorkaise Saturday Night Live, où on le voit jouer au tennis (!) puis photographe au hasard autour de lui en disant: «the So-&So camera, anyone can use it!» Même poussées jusqu'à l'absurde, ces farces font partie du besoin perpétuel de désamorcer la tension dramatique provoquée par son handicap. Jose Feliciano ou Ray Charles ont souvent félicité publiquement l'éclairagiste de leur spectacle en s'empressant d'ajouter: «Je n'ai pas eu froid de la soirée.» L'éclat de rire général détend l'atmosphère et la pitié ne déforme plus la relation entre l'artiste et son public.

Wonder foule le succès

Dans le cas de Stevie Wonder, cette relation avec le grand public s'est maintenue au beau fixe presque constant depuis son adoption comme phénomène de virtuosité précoce jusqu'à sa maturité philanthropique actuelle. Il réunit une foule de talents, et sous ses doigts les chansons se changent en hits. Avec une douzaine de disques dans les Top 40 et plus d'une vingtaine de chansons dans les Top 10 depuis ses débuts de jeunes prodige, Stevie constitue à lui seul une industrie de la pop music. Premier artiste américain à détenir simultanément un 45-tours et un album en première position (*Fingertips* et *The 12 Year Old Genius*), ou à faire figurer un disque en tête de palmarès dès sa sortie (*Songs In The Key of Life*), il a obtenu trois années

de suite le Grammy du meilleur album. (*Innervisions*, *Fullfillingness' First Finale*, et *Songs in the Key of Life*). Il a reçu un Oscar pour *I Just Called to Say I Love You*. Plusieurs de ses compositions sont devenues des «classiques» connus dans le monde entier, et son influence sur les auteurs-compositeurs traverse les styles et les époques. Connue avant le succès international des Beatles, il a non seulement survécu à cette vague de fond, mais accumulé les succès au long de la route.

C'est la route justement qui provoqua le seul arrêt dans sa production abondante, un accident de voiture en août 73 l'ayant gravement blessé et privé de l'odorat, perte tragique pour un aveugle.

Malgré un coma prolongé, dont son gérant Ira Tucker le tira, paraît-il, en lui fredonnant *Higher Ground* (qui figurait sur *Innervisions* sorti juste avant l'accident), et une période de doute sur la survie de ses capacités créatrices, Stevie se remet et compose bientôt les chansons de *Fullfillingness' First Finale*, qui lui vaudront cinq Grammys. Ceux-ci s'ajoutent à la demi-douzaine de l'année précédente et permettent à Wonder de renouveler son contrat avec Motown contre une garantie de treize millions de dollars en sept ans et 20% des royalties. C'est le plus gros contrat signé dans le domaine musical jusqu'alors, et il consacre Wonder comme le plus grand artiste-homme d'affaires noir de l'histoire. «Black» n'est plus seulement «beautiful», il est «successful» et même... «Wonder-ful».

Deux ans plus tard paraît l'album double *Songs in the Key of Life*, un chef-d'œuvre qui propulse son auteur vers de nouveaux sommets. Cette collection de bijoux réunit tant de qualités diverses et se mérite tant de distinctions qu'il serait trop long de les énumérer. En 79, il conçoit et enregistre la bande sonore d'un film, prouvant une fois de plus que son inspiration dépasse les limites rattachées à son infirmité. Le film *Journey Through the Secret Life of Plants* ne sort pas, mais le disque double, malgré un accueil plutôt tiède comparé au coup de foudre précédent, atteint quand même le niveau de vente certifié «platine» et n'est pas du tout «the double album no one bought» comme certains le croient encore aujourd'hui (Jon Pareles, *Rolling Stone* 459, 24 Octobre 85).

Hotter than July, l'année suivante, replace Wonder parmi les plus gros vendeurs et précise son implication politique.

Le philanthrope pop

En effet, Stevie ne se contente plus de prêcher par les paroles de ses chansons, il veut donner l'exemple et propose au grand public de se joindre à lui dans le mouvement visant à faire du 15 janvier, date de naissance du pasteur noir

assassiné Martin Luther King, une fête nationale. Le 15 janvier 81, 200 000 personnes manifestent pacifiquement avec lui à Washington. Et l'an dernier, grâce aux efforts constants du lobby animé par Wonder, le Congrès américain proclamait le troisième lundi de janvier jour férié en l'honneur de la mémoire du Révérend King.

Cette année, il a écrit *Don't Drive Drunk* dans le cadre de la campagne contre l'ivresse au volant, mais sa principale préoccupation tourne autour de l'obsédant apartheid sud-africain. Il a accepté l'Oscar pour *I Just Called...* au nom du leader sud-africain Nelson Mandela, et s'est fait arrêter à Washington lors d'une marche anti-apartheid. On lui reproche souvent l'aspect très léger de sa production récente, mais son implication dans de nombreux comités de bienfaisance et le soutien financier qu'il offre à plusieurs fondations d'aide aux étudiants méritent une considération spéciale. Stevie Wonder a montré qu'il peut mener à bien des tâches humanitaires plus obscures et sans bénéfice personnel.

Le poivre et le sucre

Son dernier disque, *In Square Circle*, est perçu comme très sucré. Il comprend trois chansons à implication sociale profonde, dont *It's Wrong*, anti-apartheid, mais l'ensemble des chansons d'amour pour adultes de classe moyenne domine nettement. L'équilibre entre les thèmes sérieux et la savoureuse guimauve des hits ne doit pas se trouver facilement, et Wonder ne veut pas risquer de perdre l'oreille du grand public par un contenu trop sévère. Il verse alors une montagne de sucre pour chaque pincée de poivre.

En insistant sur le charme mélodique, il s'éloigne de la force rythmique qui lui valait une bonne communication avec la jeunesse, base de son succès pendant de longues années. Une partie de son public a bien sûr vieilli avec lui mais elle ne représente pas la majorité de ses admirateurs. À propos de sa prédilection pour les chansons d'amour par rapport au contenu social, Wonder a déclaré récemment: «On ne peut pas restreindre ma musique à une seule catégorie. Je ne me soucie pas trop de la politique américaine... On peut changer les choses si on ne reste pas assis et quand on le veut vraiment. Je ne dirai pas que le racisme n'existe plus, malheureusement il existe. Mais il s'est transformé en un problème de classes sociales. Le drame n'est plus seulement d'être noir, mais aussi d'être pauvre.»

In Square Circle est le premier disque d'une trilogie. Il vaudrait mieux attendre la parution des deux autres pour juger de l'ensemble: seule la patience respecte le génie. «L'essentiel est invisible pour les yeux», dit le proverbe. Tel un Petit Prince devenu grand, Stevie Wonder a appris à voir avec les yeux du cœur. ■

Montréal

«DESTINATION ROCK EXOTIQUE»?

PAR MARTIN SMITH

En prenant temporairement pour acquis que la ville du maire Drapeau ne puisse plus revendiquer la fierté de présenter tous les meilleurs spectacles rock, doit-on en faire porter le blâme à des promoteurs trop conservateurs? Seroit-ce que les salles montréalaises ne répondent plus adéquatement aux besoins des groupes? Est-ce à cause des goûts musicaux particuliers des Montréalais? Est-ce à cause de nouvelles données techniques ou économiques dans l'organisation des tournées des groupes? La faiblesse du dollar canadien crée-t-elle à l'endroit de Montréal un obstacle psychologique, un préjugé négatif dans l'esprit des rockers comme dans celui des joueurs d'une équipe de baseball qu'il n'est point besoin de nommer?

Montréal est peut-être en train de devenir un marché secondaire pour les spectacles rock, mais elle l'est déjà au niveau du marché du disque dans cette catégorie de musique.

Les compagnies de disques estiment que le marché de Montréal et du reste du Québec ne représente qu'environ 15 pour cent de leurs ventes totales à travers le Canada. La centralisation des achats de certaines chaînes de magasins de disques (A&A, Sherman et Sam) et de magasins à rayons qui placent leurs commandes pour le Québec directement aux bureaux-chefs torontois des compagnies de disques crée une certaine distorsion dans les pourcentages, mais il n'en reste pas moins que la part du Québec dans l'ensemble du marché canadien du disque rock est loin d'être proportionnelle à celle que sa population occupe dans le Canada (27%).

Montréal se retrouve sur un pied d'égalité avec Vancouver dans le marché du disque, mais très loin derrière Toronto qui occupe entre 45 et 55 pour cent du marché selon les compagnies auxquelles on s'adresse. Calgary et les provinces de l'Ouest représentent entre 15 et 20 pour cent; les Maritimes, un peu plus de 5 pour cent.

Il y a évidemment des exceptions à ces chiffres mais en règle générale, ce sont ceux sur lesquels les compagnies se basent pour évaluer si un disque s'est vendu ou si un artiste est particulièrement populaire dans telle ou telle région.

Par exemple, des artistes comme Twisted Sister, Motley Crüe, Ronnie Ja-

Au cours des mois d'octobre et novembre, les amateurs montréalais ont été choyés par la quantité de spectacles rock qui leur ont été offerts. Mais s'ils jettent un coup d'oeil plus inquisiteur sur le bilan de l'année 1985, ces mêmes amateurs ont d'excellentes raisons de se demander si leur ville n'est pas en train de devenir (à moins qu'elle ne le soit déjà!) un marché secondaire, une «destination exotique» pour les groupes rock américains et britanniques.

mes Dio, Laura Branigan, Laurie Anderson, Accept et Murray Head vendent tous plus de 30 pour cent de leurs disques au Québec. Tout ce qui s'appelle jazz et «dance music» se vend aussi très bien au Québec.

Le «heavy metal» a toujours été un très bon vendeur. D'autres artistes comme Madonna, Phil Collins, David Lee Roth,

«Les véritables forces dominantes de l'industrie des spectacles, ce sont les grosses agences américaines qui représentent les artistes et mettent sur pied les tournées.»

Bryan Adams, Supertramp, Sade, Michael Jackson, Cyndi Lauper, Pink Floyd dépassent toujours, au Québec, la barre des vingt pour cent de leurs disques vendus sur le marché canadien.

En dépit de ces bons résultats, plusieurs de ces groupes n'iront qu'à Toronto comme en fait foi la liste des groupes qui se sont produits dans la Ville-Reine, depuis le début de 1985, sans faire un arrêt à Montréal.

Madonna, Prince, Julian Lennon, Huey Lewis and the News, Chicago, AC/DC, The Firm, The Kinks, Robert Plant, The Pointer Sisters, Power Station, Bruce Springsteen, Van Morrison, The Waterboys, Roger Waters, Wham!, X et Neil Young, pour ne citer que les noms les plus connus, font tous partie de cette liste.

En contrepartie, tous les groupes rock constituant des attractions majeures qui sont venus à Montréal sont aussi allés à Toronto. Tous, sans exception.

Pourquoi? Les promoteurs d'ici sont-ils plus enclins à se remplir les poches qu'à satisfaire les demandes d'un public avide de voir ces vedettes en spectacle?

«Si quelqu'un m'adressait un tel reproche, je lui répondrais qu'il est plein de m...», répond spontanément Ruben Fogel des Productions Fogel/Sabourin.

«Il y a beaucoup de groupes qu'on fait venir à perte parce que c'est dans notre intérêt, dans celui des «booking agents» et de tout le monde que des nouveaux groupes se fassent connaître. Il est donc irréaliste et impossible (les agents sont là pour nous le rappeler) de ne faire affaire qu'avec des groupes qui vont nous rapporter des profits», ajoute-t-il.

Donald Tarlton, alias Donald K. Donald, parle le même langage que Ruben Fogel, mais il utilise des termes qui dénotent la place prépondérante qu'il occupe dans le milieu montréalais de la production de spectacles rock.

«Une telle supposition est tout à fait erronée. Je suis intéressé à faire venir à Montréal les meilleurs spectacles même s'ils ne permettent pas toujours de faire des profits. Je n'ai pas les ressources économiques nécessaires pour subventionner l'industrie du spectacle rock à Montréal et je n'ai aucun désir de le faire.»

Les deux plus importants promoteurs montréalais soulignent que la production de spectacles rock est un champ d'activité économique comme un autre, plus risqué que la moyenne, et que les mêmes règles s'y appliquent: la philanthropie n'y a pas beaucoup de place.

«Les Montréalais se voient offrir tous les groupes que j'ai les moyens de faire venir en ne perdant jamais de vue le fait que je dois avoir les ressources financières, le lendemain d'un spectacle, pour pouvoir passer au prochain groupe sur



Les joyeux jumeaux de la promotion: Michel Sabourin et Ruben Fogel.



Photos Harold Beaulieu

Le pape du spectacle rock à Montréal, Donald Tarlton.

Pourquoi Toronto et pas Montréal?

Donald K. Donald donne les raisons pour lesquelles les Montréalais n'ont pu voir, cette année, les groupes suivants que les Torontois ont eu la «chance» de voir en spectacle. A vous de juger si ces raisons vous semblent valables.

SPRINGSTEEN: «Les Expos étaient au Stade à toutes les dates disponibles dans sa tournée. La réaction du public montréalais à l'endroit de Springsteen a toujours été plus lente et plus faible qu'ailleurs, où les billets pour ses spectacles se vendaient inmanquablement en quelques heures, le jour même de leur mise en vente, ce qui n'a jamais été le cas à Montréal. La confiance de ses organisateurs n'était donc pas très forte. Malgré cela, j'étais prêt à garantir qu'on pourrait emplir le Stade pendant deux soirs bien que j'aie été convaincu, et que je le sois encore, que Bruce Springsteen n'a pas, ici, le pouvoir d'attraction de Michael Jackson avait à son apogée» (Bruce Springsteen a vendu plus de 120 000 exemplaires de Born in the USA au Québec mais Jackson a vendu 600 000 exemplaires de Thriller).

MADONNA: «Au cours cours de sa première tournée, son gérant a décidé de ne présenter qu'un seul spectacle au Canada. Dans ce temps-là, c'est presque toujours Toronto. Mais vue sa montée de popularité incroyable entre janvier et mai, il fut entendu qu'elle viendrait au Forum en juin. Nous avons alors passé une entente avec Ronald Corey et Gerry Grundman, du Forum, pour que l'installation de la nouvelle horloge au centre de

la patinoire soit retardée. Malheureusement, la compagnie avec laquelle Madonna faisait affaire pour la sonorisation et l'éclairage de son spectacle était sous contrat avec un autre artiste à la date où Madonna devait jouer au Forum.»

PRINCE: «Tellement d'intermédiaires étaient impliqués dans la tournée de Prince que ses décisions étaient basées strictement sur des aspects monétaires. Il devait venir à Montréal dans la seconde phase de sa tournée, mais elle n'a jamais eu lieu car les organisateurs se sont retrouvés en cour aux Etats-Unis pour régler leurs différends financiers avec plusieurs promoteurs locaux.»

JULIAN LENNON: «Il demandait trop par rapport au genre de recettes qu'on pouvait faire dans une salle de la grosseur que justifiait sa popularité. Nous avons préféré attendre de le faire venir au Concert Bowl lors de sa prochaine tournée.»

WHAM!: «Ils ne faisaient qu'une mini-tournée de dix villes et ils voulaient jouer devant plus de 40 000 personnes à chaque endroit. Je ne pense pas que leur degré de popularité, ici, ait pu nous permettre de leur garantir ce genre d'auditoire» (Wham! a vendu plus de 170 000 exemplaires de Make it Big au Québec!).

mon agenda. Ce n'est pas une avidité insatiable pour les profits qui dirige mes choix mais bien plus une volonté de survie», affirme Donald Tarlton.

Michel Sabourin, la deuxième moitié du tandem Fogel/Sabourin, est aussi convaincant à ce sujet: «Tu ne peux pas être dans cette business-là uniquement pour faire de l'argent, parce qu'il existe des placements qui rapportent de bien meilleurs rendements... tu es là-dedans pour la musique presque au même titre que le musicien mais tu n'oublies jamais que c'est ton gagne-pain».

Les promoteurs locaux, il ne faut pas l'oublier, ne sont qu'un maillon de la chaîne de l'industrie nord-américaine des spectacles rock. Montréal n'est qu'un des 100 à 150 marchés nord-américains, et ce qui y sera présenté dépend donc entièrement de ce qui tournera en Amérique du Nord, à quelques exceptions près.

Donald K. Donald peut sembler être un requin dans ses eaux territoriales montréalaises, mais dans l'océan nord-américain, il nage au rythme dicté tout d'abord par les Neptune que sont les grandes agences, puis par les dizaines d'autres requins plus gros et plus forts que lui qui opèrent dans des marchés plus importants.

A l'occasion, les promoteurs locaux prendront l'initiative d'appeler un agent ou le gérant d'un artiste, lorsqu'ils ont l'impression que cet artiste est «chaud» à Montréal et que le marché est mûr pour l'accueillir. Mais c'est l'exception plutôt que la règle.

«Le promoteur joue le rôle d'un catalyseur: par sa présence et les rapports constants qu'il a avec les agents, il déclenche une réaction qui se traduit souvent par la venue d'un artiste dans sa ville. Traditionnellement, la majeure partie de nos opérations est amorcée par les agents», dit Donald Tarlton.

Donald K. Donald est dans le marché de la production de spectacles rock depuis 20 ans, Fogel/Sabourin depuis 12 ans. Les deux entreprises ont développé des relations privilégiées avec certains agents et leurs artistes, et ces relations deviennent de véritables chasses gardées que toutes les parties ont intérêt à maintenir.

«Au fil des ans, les groupes naissent et meurent au gré des goûts du public mais les agents, les promoteurs, leur personnel et leurs avocats demeurent», explique Donald Tarlton.

Pour mieux la comprendre, l'industrie des spectacles rock peut être comparée à une pyramide. À la base, on retrouve le public consommateur de disques et de spectacles. À l'étage suivant, les magasins de disques, les stations de radio, les média spécialisés, en bref, tous les intervenants qui sont en mesure de jauger les goûts du public ou, plus cyniquement, d'aider à les façonner. Au centre de la pyramide, on trouve les promoteurs qui

servent de lien entre le marché local et la portion internationale de l'industrie, celle qui décide ce qui se passe et quand ça se passe.

Les véritables forces dominantes de l'industrie des spectacles (à l'avant-dernier étage de la pyramide), ce sont les grosses agences américaines qui représentent les artistes et mettent sur pied les tournées. On pense à des géants comme International Creative Management (Boy George, Mellencamp), International Talent Group (Bowie, Collins, Duran Duran, Paul Young), Premier Talent (Springs-teen, Lauper, Benatar, U2) et d'autres. En compagnie des gérants des artistes, ce sont ces agences qui décident qui va où, quand.

Les artistes occupent le sommet de la pyramide. La structure demeure la même à travers les années même lorsque la faite de la pyramide change. Cette comparaison très sommaire laisse de côté bien des données mais elle reflète quand même assez fidèlement la structure de l'industrie: les décisions se prennent à New York ou Los Angeles, et ce qui se passe sur la scène rock montréalaise est entièrement dépendant de ce qui se produit en Amérique du Nord.

Donald Tarlton, Ruben Fogel et Michel Sabourin peuvent bien dire que Montréal se classe parmi les dix plus gros marchés en Amérique du Nord mais si Andy Waters, le responsable du Nord-Est américain chez ICM, la plus grosse agence au monde, croit que Montréal se situe plutôt dans les cinquante premiers marchés, il y a de fortes chances que ce soit cette classification qui prévaut quand vient le temps d'organiser une tournée.

Évidemment, cette classification n'est pas coulée dans le béton. Elle varie selon les groupes et leur popularité, qui change dans les diverses régions selon les goûts des gens. C'est là que le promoteur local revêt toute son importance, puisque l'évaluation du risque qu'il prend en décidant de faire venir tel ou tel groupe dépend en grande partie de sa connaissance, souvent intuitive et rarement scientifique, des particularités de son marché.

«Au Québec, la pénétration des media américains est moins forte qu'ailleurs à cause de la langue, en partie. Les Québécois sont donc moins assujettis au lavage de cerveau des véhicules promotionnels des produits américains et sont conséquemment plus ouverts aux produits britanniques. Notre mélange de culture européenne et américaine fait qu'on est plus sensible à une musique plus sophistiquée, plus avant-gardiste et qu'on n'est pas aussi obnubilé par le «good ol' rock' n'roll» américain», affirme Michel Sabourin.

Donald Tarlton est plus caustique lorsqu'il dit: «Notre culture nous pousse à être plus portés vers l'exploration: nous ne serons jamais une simple franchise fast-food de rock'n'roll... nous voulons

un menu beaucoup plus élaboré, un menu de gourmets».

Sans s'en douter, Andy Waters corrobore ces énoncés lorsqu'il affirme que «la réaction des Torontois à l'endroit des groupes américains est semblable à celle des gens de Cleveland ou de Détroit alors que celle des Montréalais est beaucoup plus fluctuante: avec certains groupes, ça marche comme dans le reste de l'Amérique du Nord, avec d'autres, ça ne marche pas du tout. Très souvent, des groupes ne démontrent pas envers Montréal la confiance qu'ils ressentent à l'endroit de Toronto».

Les Montréalais ne gobent pas automatiquement tout ce que leur offre l'appareil de marketing américain et les

«Les Montréalais ne gobent pas automatiquement tout ce que leur offre l'appareil de marketing américain.»

exemples pour le prouver sont multiples: Nina Hagen et OMD ont attiré 1 800 personnes, cet été, alors que R.E.M. n'en attirait que 1 000 et Katrina and the Waves (précédée du hit *Walking on Sunshine*) n'allait même pas en chercher 500. Dire Straits a attiré 9 200 personnes à Montréal, mais 16 000 à Ottawa et 28 000 à Calgary (des villes cinq fois moins peuplées).

À l'inverse, les 6 800 billets du spectacle de Sting se sont vendus en 32 minutes à Montréal alors qu'il a fallu plus d'un mois pour écouler 6 000 des 10 000 billets disponibles pour son spectacle à Ottawa. Les 6 800 billets pour le show de Simple Minds à Montréal se sont vendus en un peu plus de 40 minutes alors que le même groupe a joué devant à peine 3 000 personnes à New York.

L'absence de certains facteurs d'uniformisation des goûts (un «Much Music» en Français, par exemple) a certainement un rôle à jouer dans cette spécificité montréalaise, mais d'autres raisons expliquent aussi la place exotique que Montréal occupe dans l'esprit des gens oeuvrant dans le monde des spectacles rock en Amérique du Nord.

La faiblesse du dollar canadien et les problèmes de traversée d'une frontière jouent contre la venue de certains groupes à travers tout le Canada (il semble que ce soit le cas de ZZ Top, par exemple). Mais un bassin de population beaucoup plus important, la présence des sièges sociaux des compagnies de disques (à l'exception de Polygram) et des principaux media nationaux et un meilleur éventail de salles continueront d'être un pôle d'attraction formidable pour Toronto au détriment de Montréal.

Les groupes rock les plus populaires ont de plus en plus tendance à vouloir jouer dans des stades extérieurs devant

des auditoriums de 40 000 et 60 000 personnes ce qui jouera aussi contre Montréal, jusqu'à ce que les problèmes d'acoustique du Stade Olympique soient réglés — s'ils le sont — par la construction du toit.

Aussi étrange que cela puisse sembler, il y a aussi un facteur géographique qui joue contre Montréal. À l'intérieur d'un rayon de 200 milles de Toronto, il existe quatre autres marchés intéressants: Buffalo, Détroit, Cleveland et Pittsburgh. Les marchés les plus proches de Montréal sont tous à plus de 400 milles. Ces questions de distances comptent quand vient le temps de faire le «routing» d'une tournée.

Montréal ne peut pas être considérée comme la Sibérie des spectacles rock, loin de là, mais on ne peut plus dire que les groupes rock se pressent pour jouer à tout prix dans cette véritable morgue qu'est l'auditorium de Verdun ou dans ce trou sans fond (financier et sonore) qu'est le Stade Olympique. Heureusement le Spectrum constitue un pôle d'attraction puisque cette salle est une des trois ou quatre meilleures dans sa catégorie en Amérique du Nord.

Andy Waters n'hésite d'ailleurs pas un instant pour affirmer qu'il y a définitivement un manque de salles convenables («facilities») à Montréal. Les promoteurs locaux n'ont pas un rôle aussi important à jouer qu'on pourrait le croire à prime abord dans l'exotisme de Montréal en tant que destination rock. On peut quand même se demander si l'intérêt de Donald Tarlton pour les spectacles rock n'est pas en train d'être supplanté par d'autres entreprises comme les comédies musicales. Qui pourrait résister à l'attrait de

«Je n'ai pas les ressources économiques nécessaires pour subventionner l'industrie du spectacle rock à Montréal et je n'ai aucun désir de le faire.»

— Donald K. Donald

connaître la gloire à New York et d'y récolter à la pelle les fruits tangibles d'un succès: le «Tango Argentino» que Donald Tarlton co-produit sur Broadway a généré des recettes de 317 337\$ (américains) au cours de sa première semaine à l'affiche et les critiques dithyrambiques ont conduit à une renégociation du contrat d'engagement qui passe de cinq semaines à une période illimitée.

Il reste aux amateurs montréalais à espérer que le passé récent ne soit pas garant de l'avenir et que le fait que ZZ Top, par exemple, fasse un retour sur une scène montréalaise après onze ans d'absence puisse être un présage de temps meilleurs. ■



EXPORT "A"

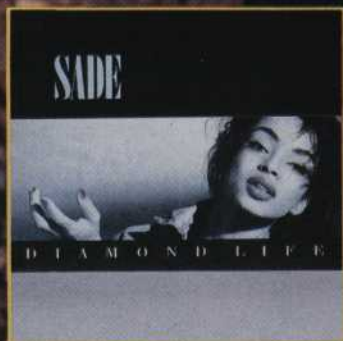


AVIS: Santé et Bien-être social Canada considère que le danger pour la santé croît avec l'usage—éviter d'inhaler. Moyenne par cigarette—
Export "A" Medium format régulier: "goudron" 13 mg., nicotine 1.0 mg. Format King Size: "goudron" 13 mg., nicotine 1.0 mg.

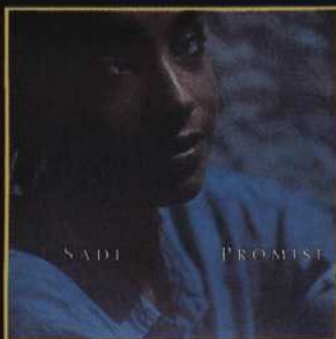
LA PROMESSE DE SADE

incluant le premier simple
THE SWEETEST TABOO
de la dame qui nous a offert
DIAMOND LIFE
gagnant du British Music Award
pour l'album de l'année, comprenant
SMOOTH OPERATOR
YOUR LOVE IS KING
HANG ON TO YOUR LOVE

DIAMOND
L I F E



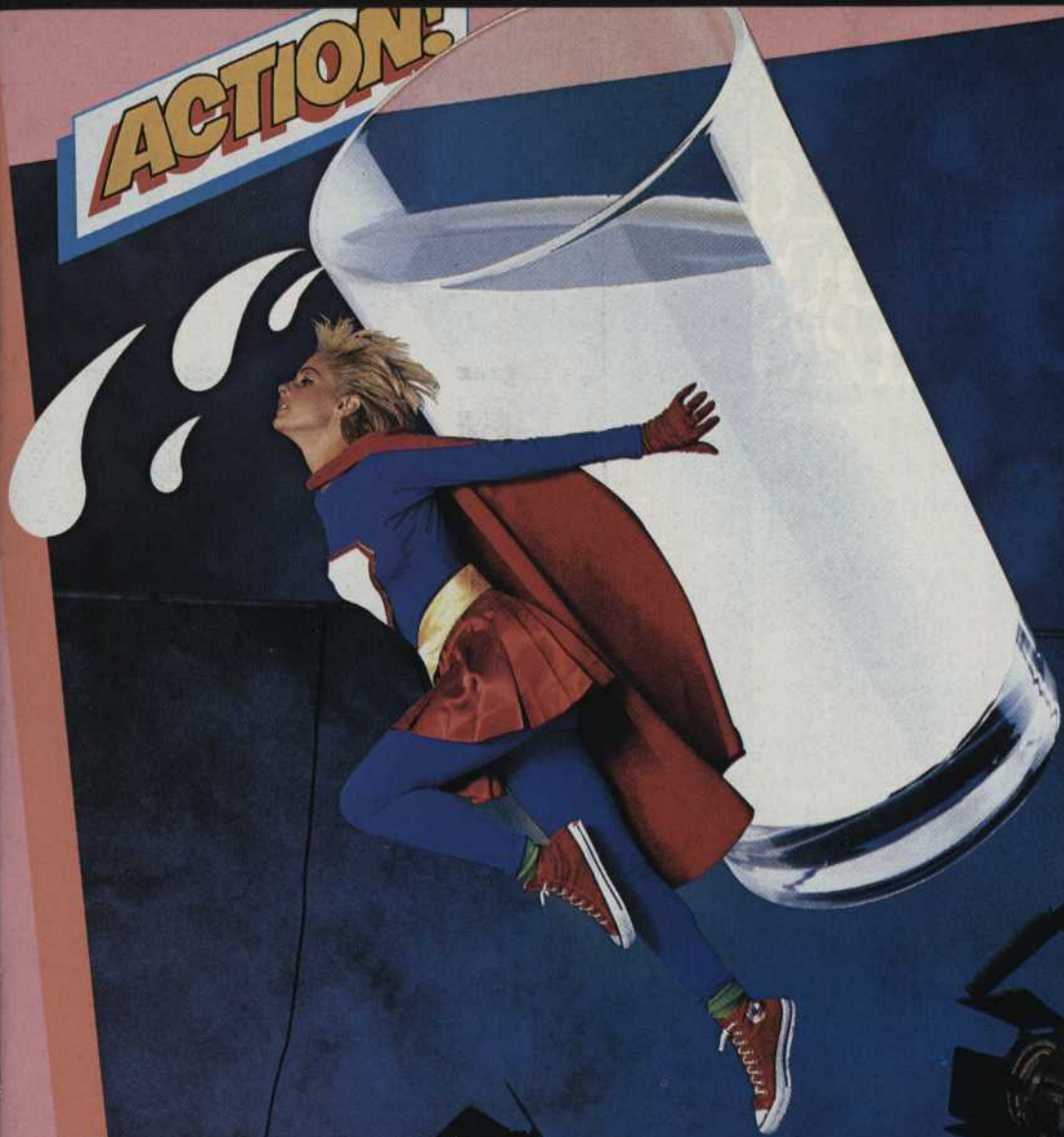
P R O M I S E



Ces deux albums sont maintenant disponibles
sur 33 tours et cassettes au chrome

CBS
THE MUSIC PROMISE

ACTION!



Le lait.
FRANCHEMENT
Meilleur!



Fédération des producteurs de lait du Québec

Kate Bush

La musique populaire aujourd'hui, c'est un peu un ramassis disparate. Il y a la guimauve FM, le Top 40 restitué, les marginaux à la mode, ceux qui ne le sont pas du tout... et loin devant, Kate Bush. Heureusement. Sans compromis, à sa façon, à 27 ans, elle modèle la musique plutôt que de se laisser moduler par la loi du profit.

COMME DANS UN CONTE DE FÉE



PAR ALAIN DENIS

En 1980, le temps s'arrête. Après les microsillons *The Kick Inside* et *Lionheart*, lancés sur le marché à sept mois d'intervalle en 1978, Kate Bush décide de freiner. De réorienter sa démarche créatrice. Stop! Tout le monde descend. Terminés, les jeux multi-média de la star gonflable, les sourires promotionnels pour les photographes de papa EMI. Kate Bush réfléchit. Elle agit.

«Le succès est un bouffe-temps incroyable. Vous n'en avez que pour les autres, les journalistes, la business. Pour créer, il faut être capable de dire non, de prendre du recul... et surtout se concentrer sur ce qu'on a à faire: la musique.»

Drôle de temps, tout de même, pour sauter du train. *Wuthering Heights*, *The Man With the Child in His Eyes*, *Hammer Horror* et *Wow* dominant. Kate Bush s'internationalise. L'Europe la pose sur ses genoux, le Bas-Canada l'embrasse. De fait, seuls les Américains la snobent. Pas mal dites-vous? Peu importe. Elle s'accommode difficilement des confettis. En octobre 1980, avec l'album *Never For Ever*, Kate Bush s'offre une musicalité plus personnelle et le pop douillet d'hier fait place à l'expérimentation aléatoire. Le public anglais est toujours aussi réceptif, mais...

Mais il y a Boy George, Duran Duran, Eurythmics et autres doux illuminés de la scène pop britannique qui s'apprêtent à tabasser les palmarès tous azimuts. Tris-

te réalité: Kate Bush, à contre-courant, s'évanouit. *The Dreaming*, son quatrième album, le premier qu'elle réalise elle-même, paraît en septembre 1982. Un grand disque certes, fouillé et révélateur... Un grand disque qui échoue, toutefois. Les années 80 gouvernent, l'heure est à l'instantané vidéo et non au délire féérique. A 24 ans, Kate Bush semble emportée par son propre tourbillon. Les faux connaisseurs prétendent qu'elle n'appartient plus à son époque.

«Vous voulez savoir? J'ai été associée à la vieille école en Angleterre pour deux raisons: mes réalisateurs et ma maison de disques. EMI est celle qui a signé puis rejeté les Sex Pistols durant les années 70. Alors, je n'y peux rien... Je suis satisfaite de mon travail seulement depuis que j'en suis entièrement responsable.»

Et depuis trois ans, au Kent, dans le sud-est de l'Angleterre, Kate Bush savoure son autonomie retrouvée. Son plus récent microsillon, *Hounds Of Love*, a été enregistré chez elle, dans son mégastudio 48 pistes. Son plus achevé selon la critique; il témoigne admirablement bien de la tendance musicale amorcée avec *Never For Ever* et *The Dreaming*. Un premier compromis? N'allez surtout pas lancer cette boutade à Kate Bush. *Hounds Of Love* arrive à point, tout simplement. Finalement. A croire que l'oreille s'éduque.

Numéro un dès sa parution en Angleterre, *Hounds Of Love* a envahi successivement l'Allemagne, les Pays-Bas, la France et l'Australie avant de secouer le Canada et même — attention — les trop conservateurs Etats-Unis, qui se sont eux aussi laissés tenter. Et encore une fois, on s'entendra pour dire que Kate Bush est belle. Qui suis-je pour vous dire le contraire? ■



IL N'Y A PAS DE MEILLEUR LECTEUR DE DISQUES COMPACTS AU MONDE.



COMPACT
disc
DIGITAL AUDIO

Le DA 501. C'est la vedette no 1 de Hitachi. Il sort tout ce qu'il y a à sortir d'un disque compact: rien n'est plus proche de la réalité. Gamme dynamique de 95 db. Distorsion harmonique pratiquement inexistante (0,003%). Mais surtout il porte le nom de Hitachi. Ce qui signifie qu'il a fait l'objet de recherches et de tests qui dépassent largement les normes de l'ordinaire. Ainsi, Hitachi utilise des circuits LSI plus perfectionnés que jamais auparavant. Grâce à ces perfectionnements, non seulement les lecteurs de disques compacts Hitachi fonctionnent mieux, mais ils sont plus fiables.

Il faut entendre le son du 501 pour y croire. Asseyez-vous confortablement, commande sans fil en main. Essayez la recherche de piste aléatoire à mémoire. Elle vous permet de repérer instantanément n'importe quel point du disque... et même

de programmer le 501 pour la lecture automatique de 15 plages dans n'importe quel ordre. Et "quand une fois ne suffit pas," vous aimerez utiliser la fonction répétition.

Nous pourrions continuer, mais passez donc plutôt chez votre concessionnaire Hitachi.



Demandez-lui de vous faire entendre les lecteurs de disques compacts Hitachi. Il y a des chances qu'ils vous ôteront l'envie d'aller voir ailleurs.

 **HITACHI**
LA SCIENCE AU SERVICE DES SENS

Sylvester Stallone

UN COEUR DE VELOURS DANS UN GANT DE BOXE

La nuit de Noël 1985. Moscou. Rocky Balboa s'en va affronter Yvan «The Siberian Express» Drago, le champion de boxe incontesté des deux côtés du Rideau de Fer dans la catégorie poids lourds. Cette fois, Rocky doit défendre l'honneur de son pays. Il va engager une bataille qui se situe au-delà du sport. Il est involontairement devenu le symbole de la conscience nationale américaine.

PAR MARIE-CHRISTINE ABEL

«**A**vec un prénom aussi inhabituel que Sylvester, tu débutes ta vie en étant sur la défensive». En fait, à sa naissance à New-York le 6 juillet 1946, la future star aurait normalement dû recevoir le prénom de Tyrone — en hommage à Tyrone Power qui était l'acteur favori de sa mère Jacqueline. Sauf que, pendant qu'elle était toujours sous anesthésie, Frank le père décida de gratifier son premier fils de deux prénoms courants dans lignée Stallone: Sylvester Gardenzio. Évidemment, Jacqueline ne fut pas contente d'apprendre la nouvelle, mais le certificat de naissance avait déjà été rempli.

Quand Sylvester devint lui-même père, il affubla son plus vieux du prénom de Sage Moonblood; et son plus jeune, de celui de Seth Sergheo. Indubitablement, Rocky est désormais convaincu que les prénoms inusités forgent des personnes inusitées sur le plan créateur.

Tenant davantage du vilain petit canard que de Sylvestre le chat (à l'école primaire, c'était son surnom), l'enfant se tenait à l'écart des autres. Et il rêvait. Au point que souvent, il avait du mal à définir la frontière entre son fantasme et la réalité. Une anecdote: à huit ans, le vilain petit canard voue une admiration sans bornes à Superboy — le superhéros de *comic-books* à dix cents qui combat pour la Vérité, la Justice et la tarte aux pom-



Dans Rocky IV, Stallone proclame à qui veut l'entendre qu'il est, lui aussi, «né aux U.S.A.».



Malgré le titre du film (*First Blood*), le sang qui dégouline le long de la tempe du héros n'est pas le premier à couler, loin de là.

mes de môman. Sous son costume d'école, Sylvester porte toujours une paire de collants noirs, une culotte courte rouge et un chandail où il a peint un S majuscule.

Un jour, il parle de ses fameux dessous à un confrère de classe qui, lui, va tout rapporter au professeur. Pas très doué en psychologie, ce dernier oblige l'enfant à se déshabiller devant la classe pour montrer son beau costume marqué d'un S. Stallone en a été gêné pendant des semaines, ignorant encore que, dans les années 80, une autre génération de petits garçons porteraient sous leurs vêtements d'école un costume de Rambo.

L'étalon italien

Pour lui éviter la maison de correction, sa mère divorcée de

Frank le coiffeur et remariée au propriétaire d'une chaîne de restaurants envoie l'adolescent dissipé dans une école privée en Suisse. Là-bas, il adopte le prénom plus commun de Mike; devient l'ami du prince Paul d'Ethiopie (le neveu d'Haile Selassie); et décroche le rôle de Biff dans une production scolaire de la célèbre pièce de théâtre d'Arthur Miller, *La Mort d'un Commis-voyageur*.

Suivent deux ans d'études théâtrales à l'Université de Miami, qu'il abandonne finalement pour débiter illico sa carrière d'acteur. New-York, New-York! C'est la ritournelle des auditions devant des metteurs en scène dont aucun ne retient sa candidature.

En attendant, il est placier au cinéma Baronet, ou nettoie la cage des lions au zoo de Central Park pour 1.12\$ de l'heure.

Ou encore, il tourne dans un film porno. «C'était en 70 et j'étais si pauvre que je dormais depuis quatre jours sur un banc du terminus d'autobus. Aussi quand on m'a offert 200\$ pour jouer le rôle de Studs dans *Party at Kitty and Studs*, j'ai accepté sans remords. C'est un groupe de riches avocats qui finançait le film. J'étais nu, c'est vrai, mais il y avait beaucoup d'embrassage et rien de *hard core*. Je me suis dit qu'il s'agissait peut-être d'un film d'art. En fin de compte, le film était tellement inintéressant qu'il n'a même pas été mis sur le marché.»

Toutefois quand, en 76, Rocky a connu le succès que l'on sait, les riches avocats ont reconnu le jeune acteur qu'ils avaient encouragé quand il était dans la dèche — et ils en ont voulu des remerciements.

Aux dires de Stallone, «ils ont demandé 100 000\$ en

échange de la pellicule originale et de leur silence. Mais je ne leur aurais jamais racheté le film même s'ils me l'avaient offert à 2\$. Je crois que mon public peut comprendre que lorsque quelqu'un a faim, il commet des actes qu'il ne ferait pas normalement. Dans mon cas, c'était le film porno ou c'était dévaliser un passant.» Il semble qu'aujourd'hui, le film soit disponible sur un mystérieux circuit porno. Et cela, sous le titre non-équivoque de *The Italian Stallion* — l'étalon italien.

En chômage mais bronzé

Pendant que personne ne lui offrait de rôle à sa mesure, Sylvester Stallone s'exerçait à s'écrire des rôles. Et il est d'accord pour dire que ses premiers scénarii méritent de moisir au fond d'un tiroir.

«J'ai écrit déjà un horrible texte racontant l'histoire d'un chanteur rock atteint d'une maladie cardiaque qui ne peut être guérie que par une mystérieuse substance qui se trouve dans les bananes. Le chanteur rock tombe amoureux d'une fille qui va éventuellement le plaquer. Le pauvre chanteur en est si troublé qu'il s'en va donner son spectacle sans manger son quota quotidien de bananes. Au beau milieu d'une chanson, il s'effondre. Repentante, la fille accourt avec un régime de bananes, mais il est trop tard. Le chanteur rock est mort: ta daaaa!» conclut le scénariste de *Rocky*.

Avant *Rocky*, il aura écrit une dizaine de scénarios. Entretemps, il déménage ses pénates de New-York à Hollywood. «En Californie, j'étais toujours en chômage; mais au moins, j'étais bronzé!» rappelle-t-il en riant.

Mais il a tort de s'en faire: son heure de gloire approche. Bientôt, le miracle de Rocky lui gonflera le coeur, et surtout, lui enflera la tête au point de lui faire déclarer publiquement qu'il se considère «supérieur à Gustave Flaubert, ce romancier français du XIXe siècle.» Car Flaubert a mis 18 ans à écrire *Madame Bovary* tandis que lui, Sylvester Gardenzio Stallone, a écrit *Rocky* en trois jours et demi! Enfin, l'Histoire jugera. D'ici là, il faut voir comment le destin s'y est pris pour faire de sa personne, une légende vivante.

La formule Rocky: L'optimisme

Le 15 mars 1975, Stallone n'a aucun mal à se procurer un billet pour assister au match Muhammad Ali-Chuck Wepner. En effet, le combat promet de ressembler à une farce puisque Wepner n'est même pas classé parmi les dix aspirants possibles au championnat poids lourds. On sait maintenant qu'à la stupéfaction générale, Wepner a tenu les 15 rounds. Fasciné, Stallone se reconnaît dans Wepner. Cette nuit-là, il va relire les scénarios qui lui ont pris tant de ses énergies et sa critique sera sans pitié: «de banales et déprimantes histoires de perdants!» L'histoire de Rocky sera écrite pour se terminer de façon autrement plus optimiste: «Il y a trop de films qui laissent échapper de mauvaises vibrations. Tous ces films qui traitent de politique, de psychologie ou de relations homme-femme mettent en scène des anti-héros qui attirent les critiques de cinéma mais éloignent la masse des gens. Moi, je respecte la loi du cinéma hollywoodien des années 30: des héros qui se hissent depuis les profondeurs du désespoir jusqu'à un but final. Et pendant que le héros se bat pour atteindre ce noble but, le spectateur pense en-dedans de lui-même: Mon dieu, voici le genre de personne que je veux être ou que j'aimerais que ma fille épouse, etc. Bref, donnez au monde des symboles positifs et vous remplirez vos salles de cinéma.»

Le 1er août 1975, Stallone se voit offrir 75 000\$ par United Artists pour son script de *Rocky I* avec la promesse qu'il vont engager une star pour incarner le premier rôle: James Caan, Robert Redford ou Al Pacino. Encore méconnu, Stallone n'a pas 100\$ dans son compte en banque mais il refuse parce qu'il veut lui-même jouer le rôle-titre. UA monte son prix à 100 000\$, puis à 150 000\$ — mais il s'obstine. Son impresario a beau le trouver dingue, il ne cédera son scénario qu'à la condition *sine qua non* qu'il sera Rocky. C'est clair? C'est clair. Finalement, c'est UA qui abandonne la partie après avoir monté les en-





Dans *Escape to Victory*, le Bruce Springsteen du cinéma démontre qu'il peut également taper dans un ballon rond.

chers jusqu'à 315 000 dollars: Stallone personnifiera Rocky, mais il n'aura pour son scénario que le minimum de la Writer's Guild, soit un petit 20 000 dollars. Plus un pourcentage des recettes, mais comme le film ne marchera pas...

Rambo et Rocky: le duel

Outre de multiples rôles de figuration tel celui-ci dans *Bananas* de Woody Allen, où on l'aperçoit à l'écran les quelques secondes qu'il lui faut pour étrangler une vieille dame, la filmographie de Sylvester Stallone se recoupe sous trois bannières: acteur, scénariste et réalisateur.

A titre d'acteur uniquement, il a joué dans *No Place To Hide* (1973), *The Lords Of Flatbush* (1974), *Capone* et *Death Race 200* de Roger Corman (1974-75), *F.I.S.T.* de Norman Jewison (1978), *Nighthawks* de Bruce Malmuth (1981), *Escape to Victory* de John Huston (1981) et *Rhinestone* de Bob Clark avec Dolly Parton (1984).

Il va sans dire qu'il est le scénariste unique de *Rocky I* (76), *II* (79), *III* (82) et *IV*, dont il est le seul héros en même temps que le réalisateur à partir du numéro II. Dans *Paradise Alley* (1978) également, il cumule les trois fonctions. En revanche, il y a une fois où il reste terré derrière la caméra pour laisser toute la place à John Travolta et c'est dans *Staying Alive* (1983), qu'il réalise d'après un scénario qu'il a écrit en collaboration.

Tous les films auxquels il participe sans enfile les gants de boxe de Rocky rapportent des recettes médiocres au guichet. Tous les films jusqu'à... *Rambo I* (1982) dont le titre véritable est *First Blood*. 1985 a donc vu arriver *Rambo II* et son succès qui a battu des records historiques. Il nous a promis un *Rambo III* et ainsi de suite. Bref, Sylvester Stallone n'est désormais en compétition qu'avec Sylvester Stallone puisque dans le ring de la ferveur populaire, c'est Rambo contre Rocky!

Un président pour l'an 2000

Toujours est-il que *Rocky IV* se passe en Union Soviétique, mais qu'il a été tourné à Vancouver, Canada, durant le printemps dernier. Un reporter, du magazine *Saturday Night* a d'ailleurs raconté à ses lecteurs comment se déroulait une journée de tournage avec 3 000 Colombiens-britanniques

ayant répondu à l'annonce du journal qui demandait des figurants pour jouer le rôle du public moscovite. D'abord, ils doivent se rappeler de diriger leurs encouragements vers Yvan «The Siberian Express» Drago et leurs ondes négatives vers Rocky «The Italian Stallion» Balboa. Pas l'inverse!

Ensuite, on informe les 3 000 figurants que ce n'est pas dans les moeurs des Moscovites de huer en criant «chou-ou-ou!» ou encore «booo!». Non. Les Moscovites expriment leur mécontentement en sifflant et en tapant des mains au-dessus de leur tête: voilà ce qu'ils doivent faire quand Rocky apparaît dans le ring. Par contre, quand c'est leur pseudo-compatriote Drago qui monte dans l'arène, ils doivent signaler leurs enthousiasme en lançant dans les airs leurs poings énergiques. Changement de pays, changement de codes culturels.

Ah, mais c'est la nuit de Noël. Et Rocky, on le sait, possède un coeur de velours à attendrir un gant de boxe. Hors d'haleine, à la fin du combat, il fait un petit discours à l'intention du public communiste: à son arrivée à Moscou, il les haïssait et eux, le haïssaient. Mais maintenant qu'il a gagné, ils font tous ensemble partie de la grande fraternité universelle. D'ailleurs, est-ce que ça ne serait pas merveilleux si tous les pays du monde pouvaient régler leurs différents, comme ça, dans un ring?

Toujours étendu sur le tapis, Yvan Drago approuve de la tête et la foule communiste fait la fête à Rocky.

On se souviendra que le président Reagan s'est déclaré publiquement un fan de Rambo — dont il aurait aimé requérir les services lorsque des Américains ont été détenus en otages par des terroristes arabes. Sera-t-il d'accord avec les méthodes diplomatiques de Rocky? A ceux qui doutent que Reagan retrouve jamais ses manches pour affronter Gorbatchev «dans le ring», Stallone aurait affirmé qu'il songe de plus en plus à une carrière politique. Cette vision de l'an 2 000, apocalyptique ou idyllique selon les points de vue, n'a peut-être rien d'impossible si l'on se rappelle que Ronald Reagan fut lui aussi un acteur. Sylvester Stallone, contrairement à l'actuel président USA, a l'habitude d'écrire ses propres scénarii. Mais, comme il préfère les dialogues monosyllabiques, on risque dans le futur d'avoir droit à beaucoup d'action. Et peu d'explications. ■

ROAD WARRIORS



Vous ne pouvez qu'imaginer toute la gamme de sons que votre guitare et vous pourrez créer avec le FX 65 STEREO CHORUS et le FX 75 STEREO FLANGER. Et le son sera aussi bon en tournée qu'il l'est aujourd'hui, chez vous. Simplement

parce qu'ils sont construits pour être résistants, spectacle après spectacle.

Jetez un coup d'oeil sur la série FX de DOD.



La plus grande gamme de traitement de signal au monde.

Distributeur canadien: Heint Electronics Inc., 16 Mary Street, Aurora, Ont. L4G 3W8 (416) 727-1951

NAD**B&W**DIGITAL
MONITORS

la technique
ANGLAISE



À la recherche de la perfection, à la mesure de l'art! L'ensemble **NAD-B&W** s'adresse aux réels amateurs de la musique. Ceux qui savent savourer le dynamisme, la présence, la chaleur, la puissance même... Ceux qui veulent vivre leur musique. Réuni pour vous, cet ensemble comprend: le récepteur AM/FM stéréo **NAD 7125** d'une puissance de **50 watts RMS**, la table tournante **NAD 5125** et les enceintes **B&W DM-100**.

à seulement

799\$

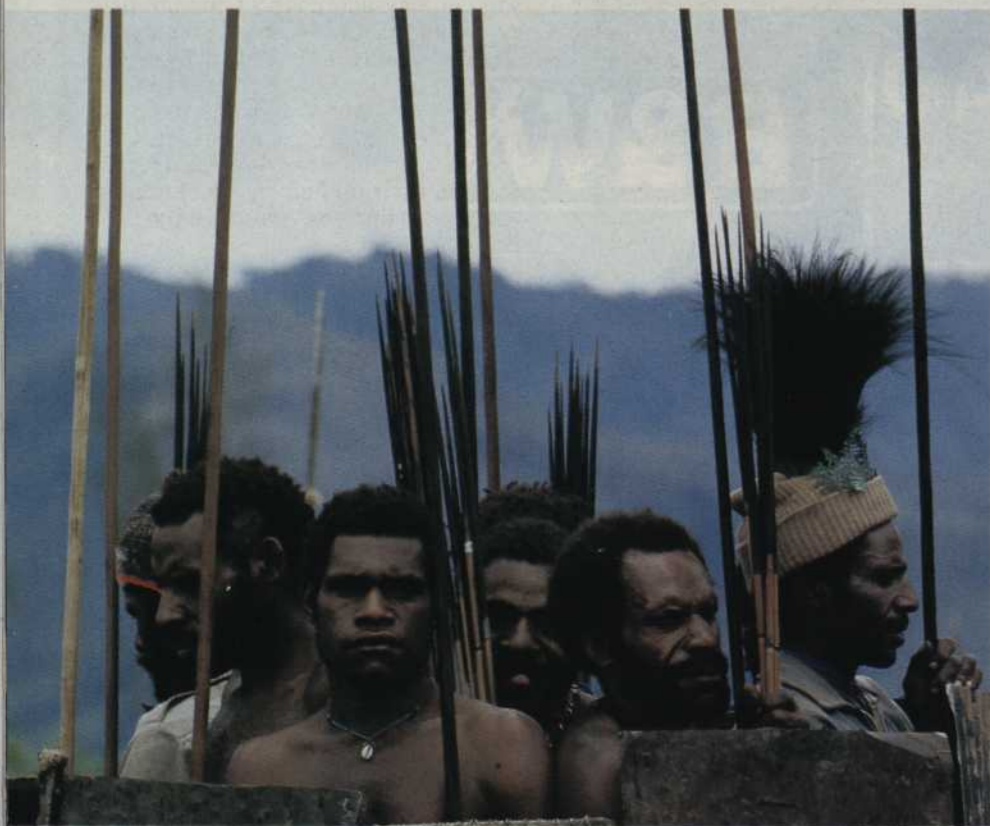
Magnétocassette en option

sélectronic

6200, boul. Louis-Hyppolyte-Lafontaine, coin Beaubien sortie Yves Prévost, Anjou, 352-6200

575, boul. Saint-Martin, à l'ouest du boul. des Laurentides, Laval, 668-9880

600, Belvédère, Québec, 683-2525



Photos Roger Lemoigne

Sur le sentier de la guerre.

Noël

CHEZ LES PAPOUS

PAR ROGER LEMOYNE

Quiconque prétend que seul l'espace reste inconquis n'a jamais tenté la traversée de la Papouasie, en Nouvelle-Guinée. On a marché sur la lune, mais la route de Kandep se noie dans une mare de boue à 110 kilomètres de Mendi, la capitale des Southern Highlands. Mon conducteur porte des lunettes bicolores composées de deux paires différentes rattachées au-dessus du nez par un bout de fil de fer, ça lui donne un air ambigu, capable d'exprimer deux émotions à la fois. Pointant du doigt l'endroit où la route devient une sorte de rivière brune impraticable, même pour notre quatre par quatre, il prononce en pidgin le mot «maske», équivalant au traditionnel «manana» mexicain.

À l'époque des Fêtes, quelques jours avant mon deuxième Noël dans les Highlands de Nouvelles Guinée, je me retrouve au milieu de nulle part. Pas de party ou de cadeaux cette année...



Tout le village est au rendez-vous pour la danse rituelle.

Noël

L'AN DERNIER

L'année dernière, j'étais avec un groupe de volontaires anglais et de membres du personnel médical de diverses missions. Réfugiés au sommet d'une montagne dans le «pub», reconstitué dans ses moindres détails, d'un vieil hippie excentrique, nous pouvions contempler la vallée de Wabag, un endroit magnifique. Le «pub» offrait un bar bien garni et une salle équipée d'un jeu de dards. Des Papous à barbe longue et jupe de paille traditionnelle assuraient le service avec une nuance de rude timidité attribuable, sans doute au mystère que représente pour eux les préférences occidentales pour la disposition des ustensiles ou l'ordre des mets.

Nous passions un Noël agréable finalement, au milieu des tournois de dards, des discussions sur qui paierait quoi, et des déclarations pince-sans-rire au sujet

de ce qui n'allait pas avec «ces gens-là», c'est-à-dire les Niugininas, le peuple de la région. Au matin, soudainement, le personnel papou avait disparu. Il ne restait qu'un vieux jardinier qui, une longue lance à la main, nous indiqua la vallée voisine en criant: «Fight!»

Le reste du temps des Fêtes, je l'ai donc passé dans la jungle avec la tribu Naté, qui voulait attaquer par surprise la tribu Mae, dont un membre avait tué un Naté lors d'une bataille au couteau, entraînant soit la guerre, soit le paiement d'une dette de plusieurs centaines de cochons.

Un conte de Noël

À L'ENVERS

Dans un conte de Noël normal, le monde en bataille s'arrête miraculeusement la nuit de Noël, donnant un sens poignant aux souhaits de bonne volonté habituels.

Ici au contraire, c'était le calme plat quelques jours avant Noël à Mendi, quand une rumeur se mit à circuler à propos d'une guerre tribale sur le point d'éclater près de Kandep à cause du meurtre à coups de hache de trois jeunes femmes. Cette explosion de violence contrastant avec le style local d'affrontement entre voisins, qui se rapproche plutôt de la guerre d'opérette, j'ai sauté dans le premier véhicule partant dans cette direction, espérant prendre des photos d'un type de pratique guerrière que le gouvernement actuel s'efforce de supprimer.

Les guerres tribales ont habituellement un caractère sportif, des règlements flous, et un nombre de victimes modeste. Les armes se limitent aux arcs, lances et flèches auxquels s'ajoutent quelques haches, surtout pour impressionner l'adversaire. On usait d'une stratégie minime, et des échanges verbaux interviennent fréquemment, concours de jurons inclus. On brûle quelques mai-

sons, on massacre des cochons, on ravage des jardins. On s'inflige des blessures mineures, surtout à cause des flèches-maison, on massacre des cochons, on ravage des jardins. On s'inflige des blessures mineures, surtout à cause des flèches puisqu'il n'y a pas de corps à corps, et si on perd un homme de temps en temps, les femmes et les enfants ne sont jamais impliqués.

Cette fois encore, ma présence sur le champ de bataille surprend quelque peu les Papous. Les uns se fâchent, d'autres se contentent de me décocher des regards soupçonneux. Si on m'a déjà autorisé à rester neutre auparavant, aujourd'hui je dois choisir un camp et suivre sa tactique: avancer avec précaution, puis courir comme un perdu quand les flèches adverses commencent à tomber trop près.

Sans faire exprès, je me retrouve au pied des arbres où se dissimule «l'ennemi», et une volée d'injures en Anglais jaille aussitôt. Il a fallu que je tombe sur un groupe comprenant un Papou lettré... Je m'explique tant bien que mal, démontrant surtout que mon matériel photo n'a rien d'une arme secrète que je pourrais utiliser contre eux.

Ils finissent par m'inviter à les suivre jusque dans leur village, et c'est là que j'apprends la préparation d'une grande fête «de l'autre côté des montagnes»...

Je n'aurai sans doute pas de cadeaux de Noël, mais au moins j'ai trouvé un party.

L'influence des

MISSIONNAIRES

La fête qu'on s'appête à célébrer pourrait se dérouler à n'importe quel moment de l'année, les Papous ayant une notion du temps assez vague pour ignorer leur âge. Mais puisque ça semblait faire plaisir aux missionnaires, qui furent les premiers à construire des écoles et des hôpitaux en même temps que des églises, ils ont peu à peu greffé leurs festivités autour de quelques points saillants du calendrier liturgique, en gardant toutefois leur libre arbitre.

La «parole de Dieu» les a impressionnés assez vivement pour que recule un peu leur religion animiste, et différentes sectes chrétiennes se partagent les Highlands. Les conteurs d'histoires bibliques comme les Seventh Day Adventists obtiennent un grand succès grâce à la simplicité style livre d'images de leur doctrine. Le choc des cultures donne parfois de curieux mélanges. Ainsi sur la côte, à Port Moresby, la principale ville du pays, un grand magasin a retenu les services d'un Père Noël papou, vêtu de rouge et affublé de la barbe blanche officielle. Par ailleurs, la visite du pape à Mount Hagen, capitale provinciale des Highlands centraux, a suscité beaucoup d'en-

thousiasme, manifesté par une grande démonstration de costumes et de maquillages traditionnels, tout en laissant un souvenir durable. Maintenant on peut demander à un jeune écolier néo-guinéen: que veux-tu devenir plus tard, pape ou papou?

La fête AU VILLAGE

La fête doit avoir lieu dans un village de la tribu Foy, près de Pimaga dans la région du lac Kutubu, où se trouvent les seules embarcations de fabrication indigène de toute l'île.

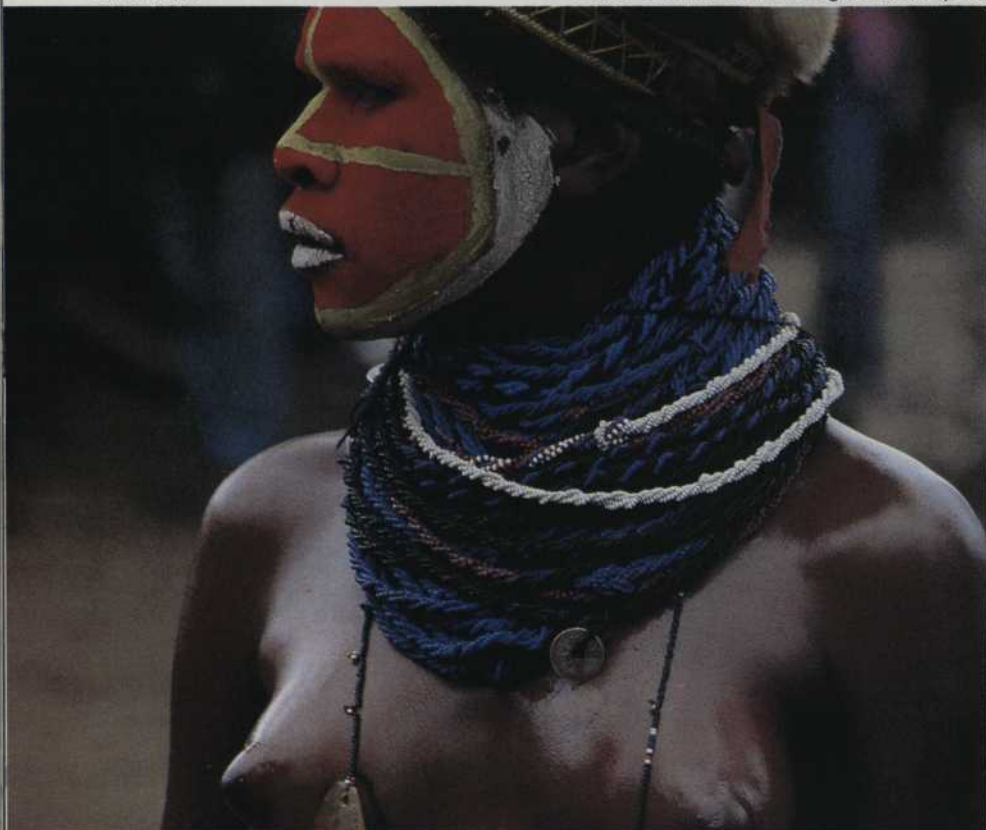
vitale sous le climat. Les préparatifs de la fête s'étalent sur plusieurs jours. Chaque soir, les hommes pratiquent leurs chants et leurs danses à la lueur des lampes de la maison longue. Les chansons répétitives, donc un peu hypnotiques, évoquent paraît-il les ancêtres. Jim les enregistre consciencieusement, tandis que les cochons qui grognent tout autour émettent une trame de fond quelque peu ironique. Comme c'est souvent le cas, on élève depuis plusieurs années les porcs qu'on tuera à la fête. Il y en a plusieurs centaines, la vie du village suit plus ou moins leurs sautes d'humeur. L'odeur ambiante n'éprouve pas trop le nez, mais, comme dirait le digne anthropolo-

lage pour leur participation à la fête.

La danse commence à la tombée de la nuit dans la maison longue, où les femmes sont admises pour l'occasion. Elles ne peuvent y pénétrer en temps normal, tandis que les hommes vont où bon leur semble n'importe quand. Un tel arrangement implique bien sûr la polygamie. Un enfant désigne volontiers plusieurs aînés comme son «père»; on peut en déduire une certaine souplesse matrimoniale.

La soirée s'ouvre avec les hommes du village qui dansent puis chantent en jouant un peu de percussions, après quoi les visiteurs donnent leur spectacle, se relayant pour eux aussi danser, chanter, et jouer de certains instruments percussifs toute la nuit. Les enfants s'endorment ici et là, et en attendant le festin du lendemain, on mange du sago, farine de cœur de palmier qui peut être cuite dans des tubes de bambou, et de la canne à sucre.

L'abattage des porcs est l'équivalent papou du feu d'artifice. En un rien de temps le village se décore de ruisseaux écarlates, dans un harmonieux concert de cris porcins et d'exclamations triomphales. On patauge dans la graisse, on s'enivre d'odeurs violentes en se pouléchant les babines à l'idée de l'imminent festin.



Parfois, pour être belle, seul un masque suffit.

La bourgade se compose essentiellement de la longue maison centrale où les hommes vivent tous ensemble, et des petites maisons des femmes tout autour. Le peuple Foy pratique la ségrégation des sexes même après le mariage. L'influence du monde extérieur se réduit à la présence de lampes à l'huile, d'un baril d'aluminium pour l'eau de pluie, de quelques seaux de plastique, et d'un jeune anthropologue australien établi ici depuis plus d'un an avec un magnétophone à cassettes. Il parle le dialecte local, un tour de force car il y a plus de sept-cent idiomes tribaux à peu près aussi faciles d'accès que le chinois classique, mais fixe constamment un point indéterminé de l'horizon même en conversant avec un vis-à-vis, comme s'il était sans cesse préoccupé par quelque chose d'important.

Sans doute une suite de la malaria iné-

vue, elle pique les yeux...

De larges fossés ont été creusés en prévision de la cuisson simultanée de tous les porcs, qui, précédée de la boucherie et suivie de la grande bouffe elle-même, doit être terminée à midi du jour suivant la nuit de la fête, car c'est à cette heure-là qu'il pleut, systématiquement. Comme la boucherie ne commence qu'à l'aube, il faut accomplir une tâche énorme en quelques heures pour manger avant midi. C'est justement autour de midi le jour précédent que les villageois commencent à se peindre et à se costumer pour la danse rituelle. Environ trente danseurs d'une tribu voisine passent l'après-midi dans les buissons environnants à préparer leurs maquillages et leurs parures, puis paradedent en entrant dans le village. Ils ont droit à une acclamation générale en tant qu'invités spéciaux, rétribués en cochons et en coquil-

Recette de Noël

Brûler d'abord le poil des cochons, ensuite étripier.

(Les femmes papous nettoient les tripes et les bourent de fougères comestibles). Disposer les pierres brûlantes au creux des fossés préalablement creusés. Déposer les morceaux de porc restés accrochés jusque là un peu partout dans les fossés avec des herbes et des feuilles aromatiques ainsi que des fougères (ou des épinards).

Recouvrir de feuilles et de terre, puis allumer des grands feux au-dessus. Laisser cuire trois bonnes heures.

Déterrer et manger à même le fossé en compagnie de vos invités. Bon appétit, et Joyeux Noël!

La hache maniée d'une main sûre vient à bout des crânes les plus récalcitrants, fait jaillir en geysers rutilants le sang des cochons qui, à l'instant tragique, ont l'expression d'agonie étonnée d'un pasteur de village apprenant que sa fille n'est plus vierge. Les enfants expérimentent des textures organiques variées en s'adonnant aux jeux les plus coquins, tels le ballon-de-graisse-chasseur ou la bataille de tripes volantes.

Bref, tout le monde s'amuse bien, même si l'apothéose du party papou ressemble au cauchemar d'un végétarien... Après tout, l'essentiel reste d'avoir l'esprit des Fêtes. ■

UNIVERSAL
PICTURES

*sont fiers
de vous présenter**

LE 20 DÉCEMBRE

D'APRÈS UNE HISTOIRE VRAIE

Robert Meryl
REDFORD STREEP
UN FILM DE
SYDNEY POLLACK

OUT OF AFRICA

JANVIER

Une production King's Road

The BEST of TIMES

mettant en vedette
Robin Williams, Kurt Russell
Holly Palance

FÉVRIER

Le MOTEL BATES ouvre
à nouveau ses portes

PSYCHO III

avec
Anthony Perkins
Diana Scarwid, Jeff Fahey

Produit par Hilton Green
Dirigé par Anthony Perkins

À VENIR

BRAZIL

*Première parution en Anglais seulement

DE LA SATISFACTION,

**en
veux-tu...
en v'là!**





Québec Rock CENTENAIRE, DÉJÀ

Il était une fois une feuille de chou que l'on distribuait gratuitement, au gré des spectacles et des concerts qui fleurissaient un peu partout au printemps de cette année-là. C'était le temps où Diane Dufresne, Harmonium et les autres faisaient vibrer un Québec...Rock.

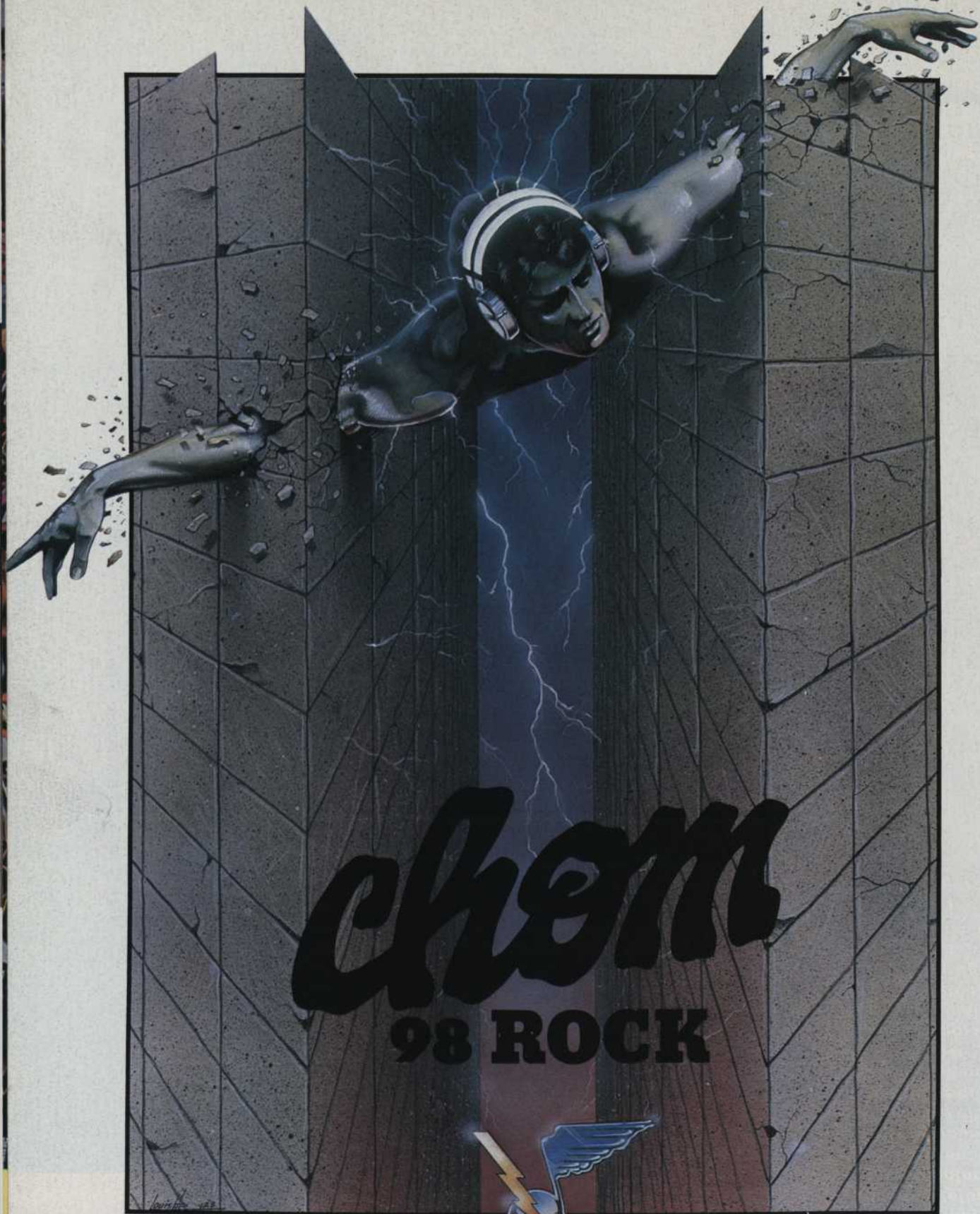
La feuille de chou en question possédait 24 pages noires et blanches quand elle fit son apparition la première fois, en avril 1977. Elle s'appelait tout naturellement Québec Rock. Au début, on la feuilletait distraitement, par curiosité... mais petit à petit, les lecteurs devinrent plus nombreux, plus curieux, plus exigeants, et Québec Rock se métamorphosa: la chrysalide devint papillon.

Par le rythme, le contenu, la couleur, c'était la naissance d'un véritable magazine qui saurait prendre sa place dans le cœur de toute une génération, un point de référence sur tout ce qui se fait et se crée aujourd'hui. Au Québec et ailleurs.

Et déjà, Québec Rock est centenaire. Pour une revue, c'est la fin de l'âge ingrat, le moment précis où l'adolescence prend des allures de maturité. Le moment où les projets futurs n'ont plus les allures de fantasmes impossibles et deviennent des promesses d'avenir.

Des promesses que toute l'équipe, qui vous souhaite en passant un Noël comme vous le voulez et une année comme vous la souhaitez, saura tenir.

Rendez-vous au millième anniversaire.

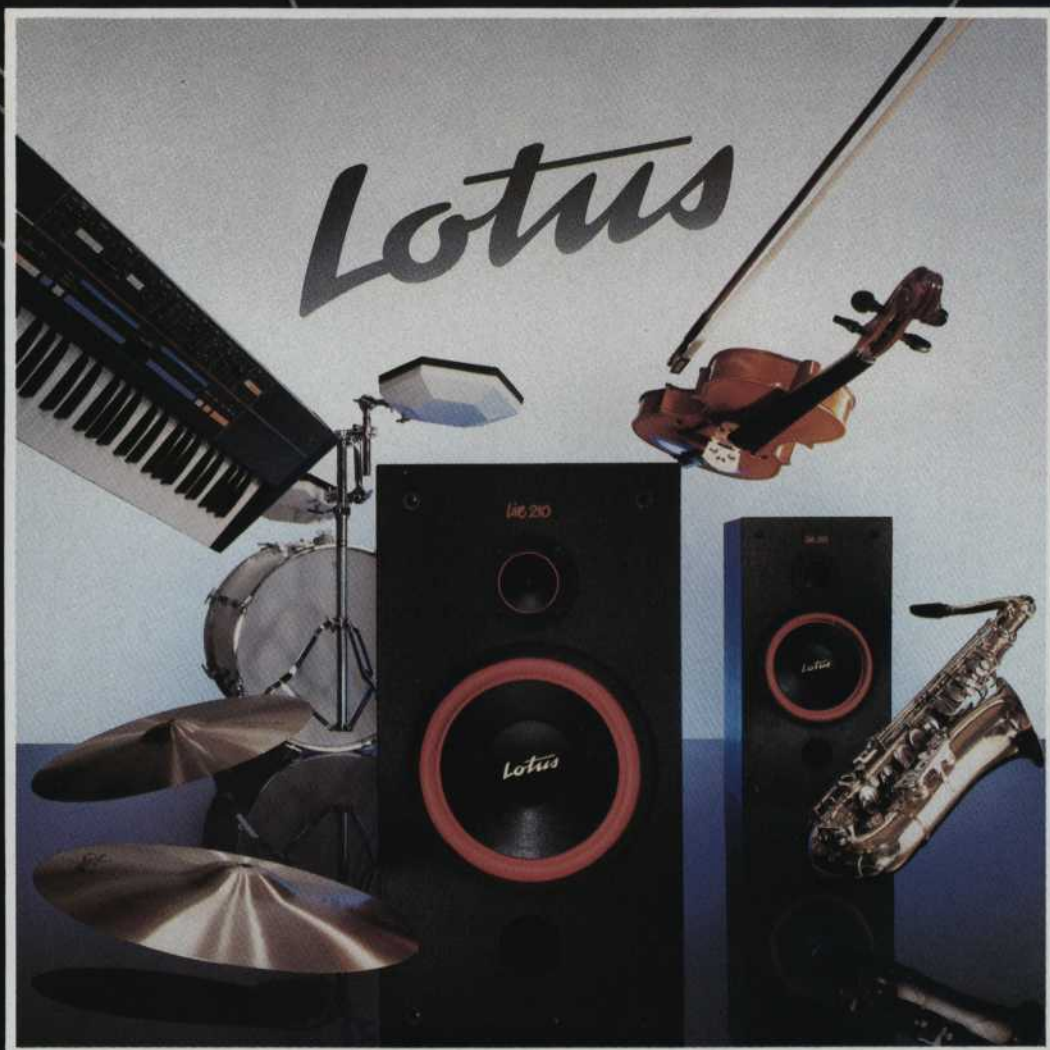


chem

98 ROCK



FM • MONTRÉAL



Live

Les enceintes acoustiques «Live» de LOTUS vous assurent d'une reproduction si près de l'ambiance «live»... que vous vous croyez là, à l'enregistrement, au beau milieu des instruments et des voix. Pas de voile, pas de distance entre vous et la musique!

Prenez la peine d'écouter les enceintes «Live». Goûtez les nuances et la transparence de la reproduction sonore; vous «verrez» littéralement l'image, la présence créée par les sons naturels et éclatants que vous entendrez.

Toutes les enceintes acoustiques de Lotus sont protégées par une garantie de cinq (5) ans sur les pièces et la main-d'oeuvre.

«Live», une polyvalence extraordinaire, une présence inégalée!

Avec LOTUS, pas de gadgets inutiles; juste des éléments soigneusement sélectionnés et parfaitement intégrés afin d'obtenir des performances optimales.

Les enceintes «Live» de Lotus ont été conçues pour rencontrer les normes de reproduction d'aujourd'hui, que ce soit pour les enregistrements conventionnels ou numériques. Vous pourrez ainsi écouter votre musique préférée, dans une définition parfaite, qu'il s'agisse de rock, de classique, de jazz, d'opéra ou de «dance music».

Offrez-vous une séance d'écoute comparative chez votre distributeur Lotus. Vous entendrez immédiatement la différence... et la qualité de la présence «Live».


Lotus
ACOUSTIQUE LTÉE

Night Life

Mode et musique: le couple idéal de notre époque. Pour son numéro de fin d'année, Québec Rock vous propose ce mariage de plus en plus répandu et qui plaira autant à elle qu'à lui. Vitaines des conceptions avant-gardistes des concepteurs de mode les plus célèbres, les rock stars n'en savent pas moins aussi s'habiller sans trop Lourse délier. Car, la nuit, tous les châles sont gris... quel que soit leur prix.

Voir adresses à la page 66.

ELLE: Un deux-pièces, comprenant une petite veste courte très cintrée et une jupe moulante assortie de soie brute (Mousseline); collier (Enrico); long gant vert (Pleasant Pheasant); bandeau (Enrico); bonnet de bain (Sports Experts); bracelets (Maya); escarpins (Marco Rozzi).
LUI: Blazer violet (Bronx); pantalon cavalier, imprimé brocard violet et royal (Bronx); gants magenta (Pleasant Pheasant); loafers de cuir verni (Quinto); boucle lushia (Enrico).



ELLE: Un deux-pièces, comprenant bustier et mini-jupe moulante en tricot de coton noir (Esprit); Bandeau satiné (Enrico); long gant de cuir souple (Mousseline); bracelet de fantaisie (M. Jean); ceinture de métal massif (Aux Éléphants); broche (Univers International).

LUI: Robe de chambre en soie (Quinto); écharpe assortie (Quinto); montre (Moug); culotte de boxeur en coton (Eaton).



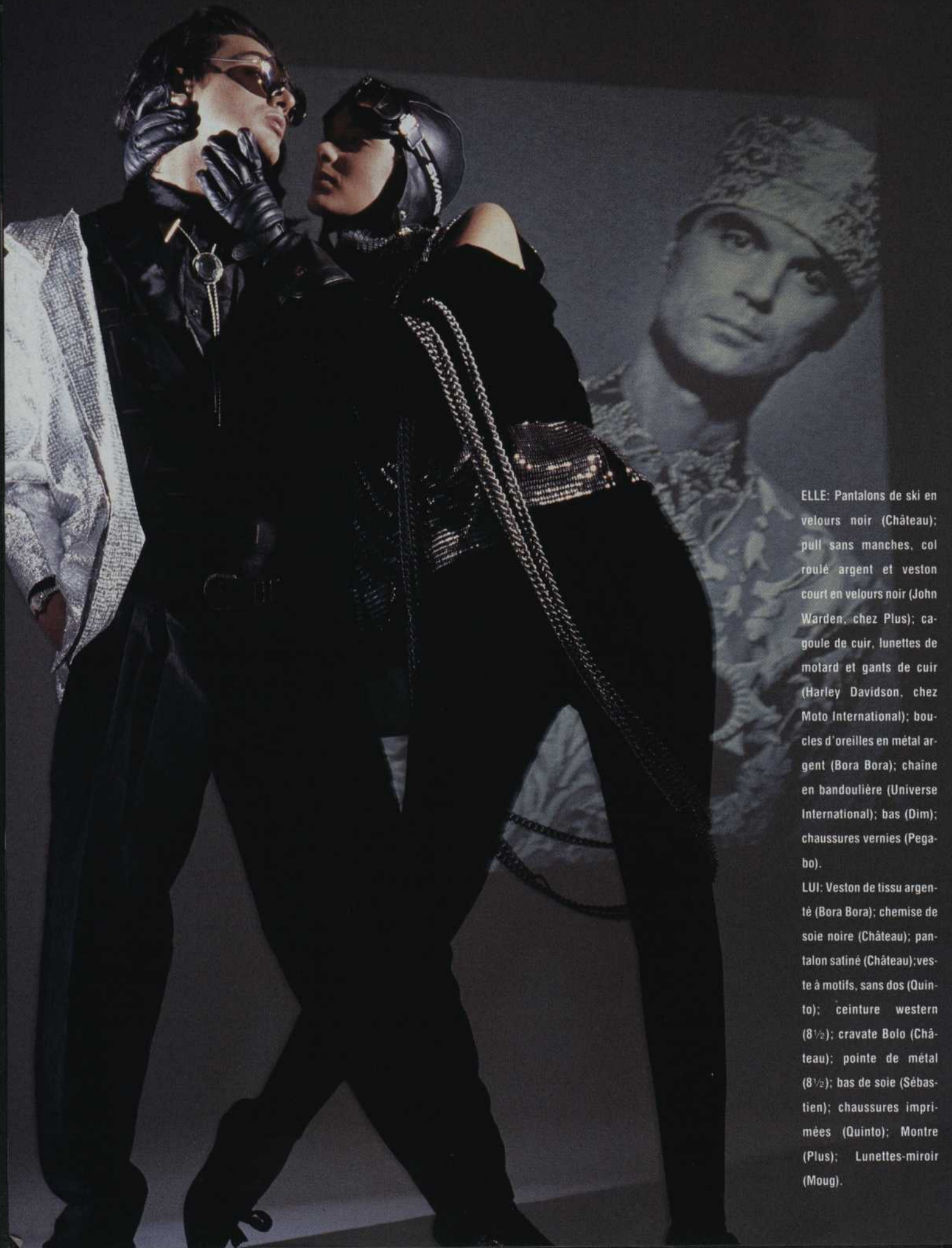
ELLE: Robe en tissu léger et métallique vert et noir (Bronx); longs gants noirs (Pleasant Pheasant); bracelets en pierre de rhin (Universe International); broche en pierre de rhin (Universe International); bonnet de bain (Sports Experts); boucles d'oreilles de fantaisie en métal massif et strass (Beverly Hamburg); chaussures de suède noir (Marco Rozzi).

LUI: Pantalon de coton satiné noir (Bronx); chemise chamarrée émeraude (Bronx); veste en lainage vert et noir (Bronx); loafers verts en cuir souple (Quinto); ceinture noire (Enrico); brassard et noeud papillon de soie, impression cachemire (Quinto).

ELLE: Robe moulante de tricot doré et à col coulé (Jag); longs gants dorés métalliques (Pleasant Pheasant); chaîne autour des hanches (Château); bracelets (Universe International); boucles d'oreille (Maya); escarpins dorés (Marco Rozzi).

LUI: Tuxedo noir en laine (Bleu, blanc, rouge); pantalon de satin imprimé tons sur tons (Château); chemise impression cachemire, couleur riche (Sébastien); broche de la statue de la Liberté (Château); foulard (Joëlles Importations); montre (Plus); loafers (Quinto); chapeau de feutre (Kates).





ELLE: Pantalons de ski en velours noir (Château); pull sans manches, col roulé argent et veston court en velours noir (John Warden, chez Plus); cagoule de cuir, lunettes de motard et gants de cuir (Harley Davidson, chez Moto International); boucles d'oreilles en métal argent (Bora Bora); chaîne en bandoulière (Universe International); bas (Dim); chaussures vernies (Pegabò).

LUI: Veston de tissu argenté (Bora Bora); chemise de soie noire (Château); pantalon satiné (Château); veste à motifs, sans dos (Quinto); ceinture western (8 1/2); cravate Bolo (Château); pointe de métal (8 1/2); bas de soie (Sébastien); chaussures imprimées (Quinto); Montre (Plus); Lunettes-miroir (Moug).



ELLE: Ensemble style Chanel, de coton blanc (Château); foulard à la taille (Joëlles Importations); boucles d'oreilles (Sébastien); bonnet de bain (Sports Experts); bandeau or (Joëlles Importations); escarpins de soie satin (Quinto); bas (Wonder Bra).

LUI: Spencer de cuir blanc (Orphée); chemise à plastron (Orphée); bretelle (Orphée); pantalon de lainage (Château); loafers noirs (Quinto); foulard doré (Joëlles Importations).

ckoi 97 fm
LE SON DE MONTREAL



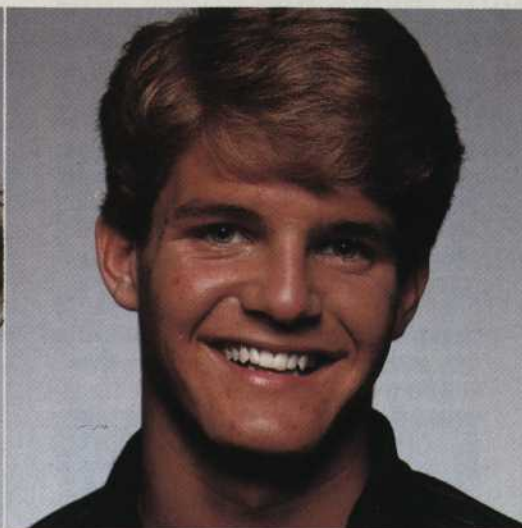
M. Piquet

*joyeux
noël*

Pourquoi ces jeunes sourient-ils même s'ils ont des boutons?



Julie : « Je me dirige en éducation spécialisée pour travailler avec les enfants handicapés. »



Denis : « Je travaille pour obtenir mon brevet de pilote de planeur. »



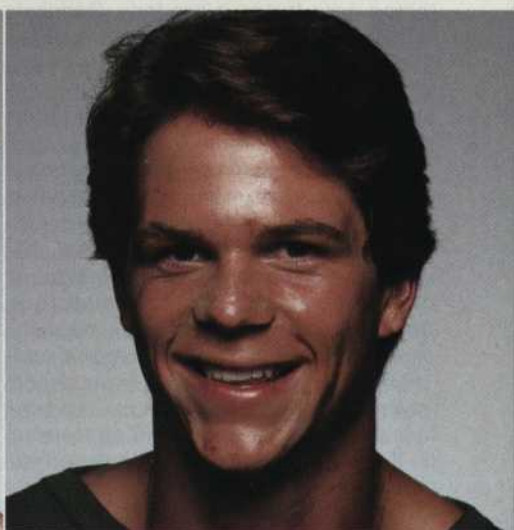
Louise : « En tant que présidente de l'association étudiante, je veux faire un excellent travail. »



Patrick : « Je me prépare à jouer au hockey professionnellement. »



Sonia : « J'ai l'intention d'entrer en sciences pures pour devenir médecin. »



Pierre : « Après ma graduation, je vais jouer au tennis, puis faire mon droit. »

Ils sourient parce que l'avenir leur sourit. Ils vont apprendre, s'épanouir, réussir. Bien sûr, leurs problèmes de peau sont ennuyeux. Mais ils ont confiance en leurs lendemains.

Ils n'ont pas à se soucier de leurs problèmes cutanés parce que la crème Clearasil les aide à poursuivre leur petit bonhomme de chemin.

La crème Clearasil s'avère efficace

depuis des générations et agit de trois façons pour aider à enrayer les boutons d'acné. Elle pénètre les boutons, combat les bactéries pour empêcher les boutons de se propager et enfin, aide à les guérir et à les dessécher rapidement.

La crème Clearasil est la solution médicamenteuse contre l'acné la plus populaire qui soit.

Elle vous aidera à poursuivre sans souci vos rêves d'avenir.



L'avenir est clair.

LIVRES

PAR PIERRE LEROUX

Et pourtant... Depuis que le rock a pris l'allure d'être la culture de cette fin de siècle et génère une industrie idolâtre et richissime en dollars, les éditeurs ont voulu prendre leur part de ce gâteau de noceurs et multiplient par dizaines les ouvrages, dictionnaires et biographies, qui viennent allonger les rayons de bibliothèque des «rockfiles».

Deux obstacles majeurs gênent cependant l'épanouissement de ce volet livresque du rock. D'une part, l'éphémérité de la gloire des rockers et de l'autre, la longueur des délais nécessaires pour publier un texte valable sur le sujet concerné. Ainsi, à l'apogée de la popularité de Michael Jackson ou de Culture Club, par exemple, les éditeurs ont senti tout de suite la chaleur de la soupe et ont voulu inonder le marché au moment même où ces rockers faisaient la pluie et le beau temps dans le cœur des fans. Résultat: très peu de matériel original ou significatif dans toute la foison de plaquettes imprimées sur eux. La culture rock évolue au rythme des accords de guitare et la maison d'édition qui, aujourd'hui, consentirait une grosse somme pour la publication d'un ouvrage important sur le dieu Boy George, ferait preuve d'un masochisme chronique. Ce sont souvent, hélas!, des malins adorateurs du veau d'or qui diffusent ces brochures, tandis que beaucoup d'éditeurs sérieux boudent encore le monde excessif du rock'n roll.

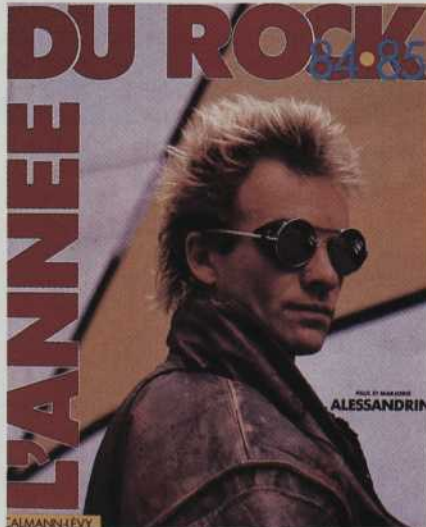
De plus, le vocabulaire français du rock prête souvent à rire, et Lou Reed serait sans doute heureux d'apprendre qu'il est classé sous la rubrique «proto-punk» par l'Encyclopédie du rock (Ed. Cil).

Enfin, soulignons que si les rockers chantent souvent la rumeur du pavé et les chambres d'hôtel à quatre dollars (Tom Waits), leurs biographies ne partagent pas tous cette poésie de l'indigence et leurs livres se vendent souvent à des prix astronomiques (même pour des stars!) de 20\$, 30\$, 50\$ ou plus...

DOCTEUR ÈS ROCK'N ROLL

Il n'a pas fallu attendre les doctes de Harvard ou d'Oxford pour que l'on soit abreuvé de traités savants, de dictionnaires et d'encyclopédies retraçant l'exégèse du rock. Déjà, de nombreux ouvrages de répertoire existent et les rééditions forcées par l'évolution frénétique du sujet, pleuvent sur les comptoirs des librairies.

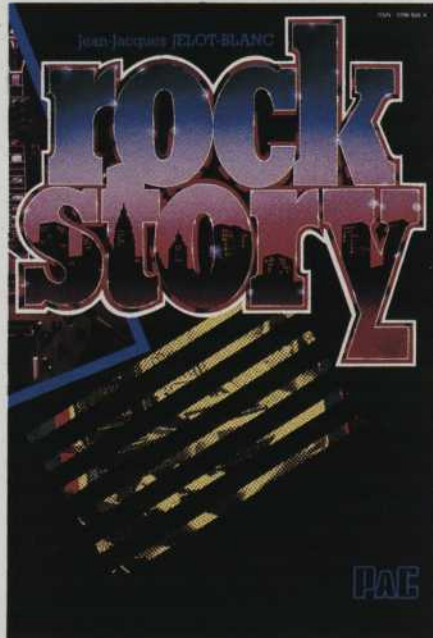
Traduction d'un ouvrage publié chez Hennerwood Publications en 1983, **L'Encyclopédie du Rock**, rédigée par un collectif d'auteurs et préfacée par Phil Collins, propose une synthèse romancée des principaux épisodes de l'histoire de la musique maudite par tous les parents depuis les fifties... Du skiffle de Lonnie Donegan au «nouveau romantisme» de Duran Duran, tout y passe, mais l'absence de Madonna, Cyndi Lauper, Lionel Richie, des Canadiens Corey Hart, Platinum Blonde et Bryan Adams, de même que la minime importance accordée à Michael Jackson, témoignent d'un certain retard entre la publication et l'actualité; problème que nous avons évoqué plus haut. La présentation de cette encyclopédie est par ailleurs fort soignée et s'accompagne, en plus de légions de photographies, d'un louable chapitre sur la panoplie du parfait rocker et l'industrie qui gouverne en sourdine le show-business.



Pour la troisième année consécutive, l'éditeur Calmann-Lévy publie un excellent bilan du dernier calendrier avec **L'année du Rock 84-85** de Paul et Majorie Alessandrini. Aussi complet que possible, le livre retrace les faits marquants de la campagne en évoquant les succès de Sting, les derniers disques de The Cure, le retour de Bob Dylan ou la résurrection des Pretenders. Des rubriques insolites et un coup d'oeil sur les vidéo-clips étayent cette édition abondamment illustrée et conçue comme un hyper-magazine. Un seul regret: puisqu'il s'agit d'une oeuvre française, la chronologie des événements n'est pas toujours fidèle à l'activité nord-américaine, de même que plusieurs références (notamment le court chapitre sur les émissions de radio) perdent toute acuité ici.

Empreint de lyrisme, **Les Ténors du Rock**, signé par Philippe Lacoche et Jean-Yves Legras dans la collection «Best» de l'éditeur Jacques Grancher, livre une collection de 12 portraits: de David Bowie à Peter Wolf, en passant par

Bob Dylan, Jacques Higelin, Tom Waits, Bruce Springsteen, Rod Stewart et les autres, en plus d'un court abécédaire, se voulant être le Who's Who du rock à deux couilles. Multipliant les clichés et les anti-clichés, l'oeuvre entre de plain-pied dans la légende du rock, se gardant bien, toutefois, d'en écorcher trop l'image, malgré la vocation-choc proclamée par les auteurs.



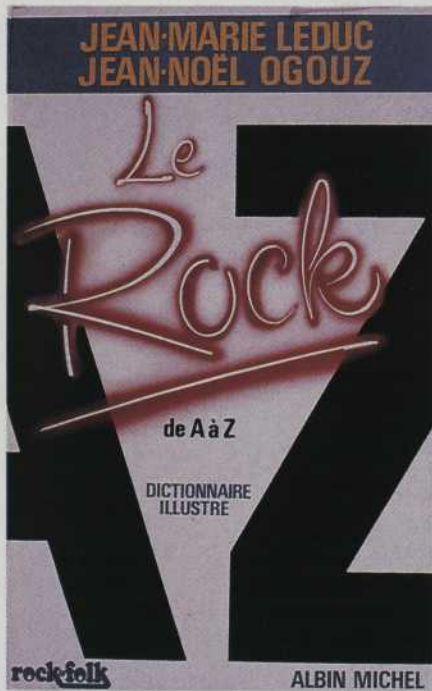
Présentée comme une méga-bible, **Rock Story** de Jean-Jacques Jelot-Blanc, aux éditions PAC, expose un amalgame ambitieux mais aucunement à la hauteur du format (315 pages) de cette incursion dans l'univers de cuir et de jeans des musiciens rock. Pendant des chapitres entiers, on se borne à faire la nomenclature des membres des groupes cités; données qui se retrouvent en caractères filiformes dans n'importe quel répertoire sérieux. Prolifique auteur, Jelot-Blanc jette de façon anarchique d'insipides renseignements qui se perdent épars, en raison de l'absence d'index. On menace de vous divulguer le lieu de naissance d'Elvis Presley et la nationalité de Bruce Springsteen... Si vous ne le savez pas déjà, il y a peu de chances que ça vous passionne de l'apprendre... Coup nul!

Le meilleur dictionnaire reste à nos yeux **Le rock de A à Z**, publié en 1984 dans la collection Rock & Folk d'Albin Michel. Les références de Jean-Marie Leduc et Jean-Noël Ogouz sont solides, le texte précis, les brèves discographies précieuses. Hélas! On attend encore une réédition qui permettrait à l'ouvrage de se rajeunir au rythme du jour. Beaucoup d'absents qui n'ont pas toujours tort...

Enfin, dans la vague des dictionnaires, on peut signaler un condensé estimable pour les amateurs de Jesse Fuller, B.B. King et Peppermint Harris, la **Nouvelle Encyclopédie du Blues** de Gerard Herzhaft. D'une façon excessivement dense,

le Rock ENTRE LES LIGNES

ce recueil rassemble l'essentiel des tuyaux de base pour le fervent de blues.



DES LIVRES...STERLING!

Incubateur de la plupart des nouveaux courants musicaux, le royaume de Sa Majesté est aussi le premier à nous avoir fourni les classiques et les traditions du rock. La chose n'a pas échappé aux historiens de la révolution qui décuplent avec appétit les biographies consacrées aux mauvais garçons de l'Empire...

Deux livres de valeur dessinent en plusieurs angles, le portrait de David Jones, alias David Bowie. **David Bowie Artiste-Musicien-Acteur-Superstar** (Éditions Calmann-Lévy) dévoile certains aspects litigieux de la carrière de Bowie, accusé tantôt de piquer les idées de ses rivaux ou modulant ses métamorphoses au gré de ses envies. Conçu avec intelligence, le livre fournit surtout une admirable vue

Disons-le sans se fâcher: question références culturelles, imaginer les délicats rockers d'un groupe comme Pink Floyd ou ZZ Top allongés sur un canapé Empire, occupés à lire «La Princesse de Clèves» ou «A la recherche du temps perdu», est un effort qui mérite à lui seul le cachet de cette chronique... C'est un peu comme si je vous disais que Stevie Wonder est devenu un grand amateur de peinture impressionniste ou si Madonna s'inscrivait en lice demain matin pour le Championnat du monde des échecs... Non, bien sûr, il n'y a pas que des rockers béotiens. Brian Ferry a fait les Beaux-Arts, Mick Jagger sait très bien compter jusqu'à 42, mais il faut bien avouer qu'en fait de lectures, il y en a une sérieuse collection qui se limitent à celle de leur contrat et encore, se demandent où il faut mettre leur «X»...

d'ensemble des multiples talents de Bowie. Pour sa part, **David Bowie-Une histoire**, dans la collection Best de Jacques Grancher rapporte sous la forme de feuilleton, les étapes de l'ascension de Bowie au firmament des rockstars. Truffé de péripéties personnelles, le livre est l'un des meilleurs panégyriques consacrés à Bowie. Mais comment pourrait-on rater l'éloge de Ziggy Stardust?

Un peu moins récents, mais toujours d'une louable utilité, deux ouvrages brossent habilement le miroir de la vie des immortels Beatles. Rédigé par Steven Gaines et Peter Brown, ancien gérant des enfants terribles de Liverpool, **Yesterday les Beatles** (éd. Robert Laffont) ne néglige aucune zone secrète de la vie du quatuor le plus mythique de l'épopée rock. Des virées vénériennes à Hambourg aux imbroglios financiers du groupe, le livre met à jour la vie controversée des quatre B. Moins exhaustive, la plaquette **Lennon-McCartney** (Coll. best) retrace néanmoins les grandes dates des penseurs du groupe.

MICHEL, FRANK, GERRY ET LES AUTRES...

«Pessimiste optimiste», Michel Jonasz est peut-être la réponse au mot de Gertrude Stein, dans les années 20: «Vous êtes tous une génération perdue». Le portrait qu'en dresse Brigitte Kernel dans le 51^{ème} titre de la collection Poésie et Chansons de Seghers, nous fait pénétrer dans l'univers «gris tendre» de ce gentil-gentil Bruce Springsteen français. La publication des textes de Jonasz permet en outre un plongeon rapide dans son oeuvre et sa poésie...

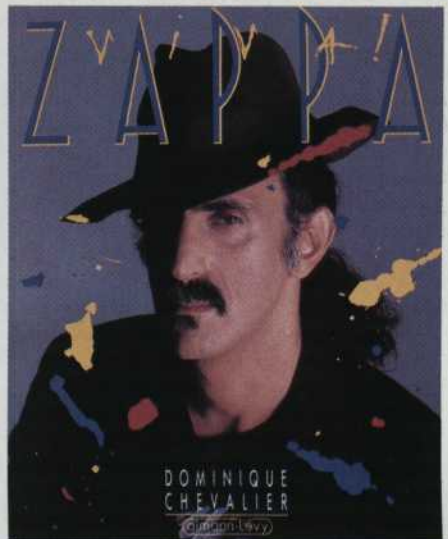
Frank Zappa, le turbulent imaginaire de Baltimore n'est pas mort et survit avec grâce sous la plume de Dominique Chevalier qui en dépeint toute l'alchimie dans **Viva Zappa**, publié chez Calmann-Lévy.

Enfin, deux livres d'amis, ceux que l'on garde pour le dessert, parce qu'ils vous

font plaisir et que ça n'arrive pas si souvent.

Le premier intéressera les férus de jazz. **Le Cas Coltrane** du romancier français Alain Gerber (Une rumeur d'éléphant, Les jours de vin et de roses, Le lapin de lune) découvre le voile sur la légende de Coltrane, sans doute l'un des plus mythiques personnages de l'histoire du jazz. Avec science et une des plus belles plumes de la littérature française actuelle, Gerber saisit au lasso le personnage fuyant de Coltrane.

Le second, consacré à Gerry Boulet, l'éminence barbue du groupe Offenbach, est signé par la journaliste Manon Guilbert, critique au Journal de Montréal. Coïncidant avec la dissolution du groupe à l'issue du concert d'adieu le 1^{er} novembre au Forum devant 14 000 personnes, la sortie de **«Gerry D'Offenbach-La voix que j'ai»** invite à une nostalgique récapitulation de l'épopée turbulente d'un des premiers groupes rock québécois. Étouffé d'entrevue et d'illustrations qui appellent au souvenir, l'ouvrage de Mlle Guilbert porte en quelque sorte le testament collectif d'Offenbach. ■



comment
ÉCONOMISER

sur son budget de cadeaux de Noël?

fiez-vous à *Virgin* et économisez chez *Sam the Record Man*

à temps pour que ces grands disques puissent se retrouver sous votre sapin de Noël.



SIMPLE MINDS
Once Upon a Time

Suite à leur tournée nord-américaine à guichets fermés, mettant en vedette le simple « Alive and Kicking ».



O.M.D.
Crush

Incluant le simple « Secret ». Maintenant en tournée avec les Thompson Twins.



UB40
Little Baggarriddim

Mettant en vedette les 45-tours « Don't Break My Heart » et « I Got You Babe ».


Virgin

RECORDS CANADA



NOIR CLASSIQUE. THORENS CLASSIQUE. Le nouvel appareil Thorens TD318 maintient la tradition Thorens: entraînement par courroie isolé, bras de lecture qui se marie superbement, précision d'horloge suisse et robustesse pour durer toute une vie. Si c'est là votre idée d'un tourne-disques de qualité, renseignez-vous sur le nouveau TD318.

THORENS Incroyablement meilleur. Plus que jamais.

 Tri-Tel associates limited

105 Sparks Avenue, Willowdale, Ontario, Canada M2H 2S5/Telephone (416) 499-5044



Le
Roommate™
Stéréo
pour tous et...
partout

Une autre innovation de BOSE, la compagnie qui depuis 25 ans est à l'avant-garde de l'audio.
Le RoomMate™ stéréo: une ingénieuse enceinte compacte avec amplificateur incorporé.
Le RoomMate stéréo transforme instantanément votre walkman, votre télévision ou encore votre radio en un super système haute fidélité.
Ecoutez dès aujourd'hui le RoomMate chez votre revendeur BOSE. Vous ne pourrez pas résister à l'emporter...partout.

RoomMate pour tous et...partout.

BOSE

Roommate™
Stéréo

21 Bradwick Drive, Unit 20, Concord, Ontario L4K 1K6



INXS

L'EXIL ET LA GLOIRE

L'exil des rockers a toujours eu quelque chose de fascinant. Qui n'a pas déjà rêvé à ce palace de Gstaad où David Bowie, recyclé en jeune cadre dynamique, coule des jours paisibles et s'apprête à vivre une retraite dorée, ou encore au somptueux appartement newyorkais dans lequel Mick Jagger tente de parfaire ses talents de père de famille?

À travers ces exemples, un fait demeure, invariable: l'abandon de la mère patrie pour des pâturages plus verdoyants est une conséquence directe du succès. Le chemin inverse, l'exil avant la gloire, est beaucoup plus tortueux, et seuls les casse-cou se risquent à l'emprunter. C'est pourtant ce qu'a fait INXS en 1978. Aujourd'hui, le groupe est l'un des porte-étendard de la musique australienne, et ne pense qu'à une seule chose: résister à l'appel des sirènes et rester basé en Australie.



PAR FRÉDÉRIC TOMESCO

Le Canada et l'Australie ont plusieurs points communs: d'abondantes ressources naturelles, des populations relativement peu nombreuses, une américanisation marquée, et surtout d'immenses étendues territoriales. Si INXS était un groupe canadien, ses tribulations l'auraient peut-être mené jusqu'au Yukon... ou presque.

«En 1978, nous venions de terminer l'école à Sydney, rappelle le guitariste Tim Farriss. Nous jouions ensemble depuis un certain temps, mais nous hésitions à nous impliquer corps et âme dans le groupe, qui s'appelait alors les Farriss Brothers. Finalement, nous avons opté pour la solution la plus radicale: déménager à Perth. Le reste a suivi, lentement mais sûrement».

Ce saut de puce de 5 000 km permet à la formation de six membres (dont les trois frères Farriss) de prendre forme, lui insufflant une confiance en soi qu'elle n'a pas perdu depuis. A coups de répétitions intensives (9h par jour) et de concerts quasi-quotidiens, INXS parvient à développer un son et une énergie qui lui sont propres. «Tout le monde pensait qu'on avait perdu la tête. Musicalement, les choses se passent dans l'axe Melbourne-Sydney, et transférer nos pénales à Perth nous isolait automatiquement. Or, c'est précisément ce que nous recherchions; nous voulions avoir la paix, pour pouvoir croire au rythme qui nous convenait».

Le groupe passe une année complète dans l'ouest du pays, et revient de cette «Sibérie australienne» armé d'une solide expérience scénique, qui devient rapidement sa force majeure. Tels des galériens en mal de rames, les musiciens reprennent du service à Sydney en se produisant dans les pubs locaux.

Loin de prendre l'allure d'un cercle vicieux, cette tournée des bars permet au contraire à INXS d'aller de l'avant: c'est sur la base d'un concert donné dans l'atmosphère enfumée du Manly Vale Hotel, devant une centaine de personnes, que RCA décide de leur offrir un contrat d'enregistrement. «L'année passée loin de Sydney nous a donné cette confiance nécessaire pour brûler les planches. À son tour, celle-ci nous aide énormément quand vient le temps d'entrer en studio», déclare le chanteur Michael Hutchence.

Mais la réussite n'est pas exactement fulgurante. Les deux premiers albums, INXS (1980) et Underneath the Colours (1981), produisent chacun un tube (*Just Keep Walking* et *Stay Young*), sans ren-

verser quoi que ce soit sur leur passage. La carence de ces disques est simple: un manque de finition qui frise l'amateurisme. INXS y démontre néanmoins de belles qualités (la reprise du hit australien des années soixante, *The Loved One*, est un classique du genre), que seul le temps pourra polir.

Le déclin se produit à la fin 1982: après s'être donné six mois de réflexion et avoir changé de compagnie de disques, le groupe décroche enfin la timbale avec Shaboo Shoobah, son premier 33-tours à mériter une distribution internationale. En prenant des poses lascives sur la pochette intérieure, les musiciens affirment clairement leur volonté de se mettre à nu...

Leur rock rythmé, infusé de funk, fait une large place aux guitares, et des pièces comme *Don't Change*, *To Look at You* et *Soul Mistake* proclament haut et fort au monde entier ce qu'une bonne partie de l'Australie savait déjà: INXS est un «guitar band». Plus travaillé que sur les microsillons précédents, le son du groupe est désormais accessible aux oreilles américaines, ce à quoi contribuent ses vidéos, très prisés à MTV.

Quant aux spectacles, leur effet est encore plus grand: une participation au US Festival et des tournées avec Adam Ant et les Kinks donnent l'occasion aux «Aus-sies» d'accroître leur public. Jouant sur son pouvoir de séduction considérable, Hutchence se dandine comme un paon sur scène, s'approchant juste assez de sa cohorte d'admiratrices pour qu'elles puissent à peine l'effleurer. Comme Jagger, il n'hésite pas à se trémousser ou à tomber à genoux, sous l'oeil amusé de ses collègues, qui le laissent volontiers à l'adoration de ses fans.

Conquis par un de leurs concerts, Nile

te, *The Swing* (1984), qui renforce la dimension internationale du son du groupe. INXS y fait preuve d'une grande aisance à louvoyer entre les styles, passant sans encombre du funk le plus pur (*Burn for You*) au rock le plus dur (*The Swing*).

«Essentiellement, affirme le guitariste et saxophoniste Kirk Pengilly, la diversité de ce disque, et de tout ce que nous avons fait en général, s'explique par la variété de nos influences. Tim aime le rock bien carré, Jon (Farriss, le batteur) préfère le funk et, pour ma part, j'écoute surtout du jazz. Quant à la controverse entourant *Original Sin*, je n'ai qu'une chose à dire: les textes ont leur importance, mais je ne crois pas que musique et politique devraient aller de pair. Nos thèmes favoris ont toujours été la jeunesse et le plaisir, et nous encourageons les gens à ne pas prendre la vie trop au sérieux».

Ce que démontre le nouveau 33-tours, *Listen Like Thieves*. Mélangeant une nouvelle fois rock et funk agressif, cet album n'apporte cependant rien de nouveau. Tout au plus peut-on y déceler une certaine évolution dans la prise de son. Dixit Michael Hutchence: «Comme bien d'autres, nous évoluons par cycles. Shaboo Shoobah était un disque plutôt émotif, tandis que *The Swing* avait un caractère beaucoup plus politique. Pour celui-ci, nous ne nous sommes pas posés trop de questions: nous voulions avoir du plaisir et l'exprimer simplement... Tant pis si ce microsillon n'a pas de sens caché! *Listen Like Thieves* n'a pas été construit petit à petit comme nous le faisons autrefois. Au lieu d'adopter une approche électronique, nous avons suivi une démarche rock: le résultat est un disque presque *live*, en tout cas qui se rapproche de notre performance sur scène.

UNE NOUVELLE APPROCHE

Rodgers propose à INXS de les produire: en résulte le très dansant *Original Sin*, sur lequel Michael Hutchence rompt avec le passé en y allant de son commentaire sur les attitudes qui divisent les races. Mal reçue par les programmeurs radio américains (et par une certaine partie du public, qui va même jusqu'à menacer les musiciens), la pièce n'en marche pas moins partout ailleurs.

Idem pour l'album dont elle est extrai-

ne. C'est beaucoup plus honnête ainsi».

La présence de Chris Thomas (Elton John, Sex Pistols, Pretenders) n'est sans doute pas étrangère à ce changement. Manipulant avec dextérité les commandes, le vieux renard a réussi à accentuer l'aspect commercial du son d'INXS. Et si, tout d'un coup, *This Time* ou *What You Need* achevaient de consacrer leurs auteurs stars planétaires, que feraient-ils? «En ce qui me concerne, estime Tim Farriss, je suis fortement influencé par mon environnement immédiat. Parfois, il m'arrive même inconsciemment de prendre l'accent local! C'est pourquoi j'aime vraiment m'identifier au fait que nous sommes Australiens. C'est ici que nous avons appris à jouer, conclut-il, et, si nous voulons conserver l'optique originale d'INXS, nous devons rester ici». ■

DE L'ÉNERGIE À REVENDRE

Comment tout extraire de vos disques. Peu importe le prix.



Sous les 50\$. Le standard de diffusion au Canada — les stations de radio et les studios d'enregistrement ont choisi Stanton dans une proportion de 3 pour 1 plutôt que n'importe quelle autre marque. Pourquoi? Le rendement — y compris une réponse linéaire de 20 Hz à 22 KHz et une élasticité améliorée. À ce prix, il n'y a aucune excuse à choisir moindre que Stanton.



Sous les 110\$. La nouvelle L747 allie plus de caractéristiques dans une seule cellule que plusieurs manufacturiers le font dans une gamme entière: le dessin à enfichage P pratique (des adaptateurs sont disponibles pour montage standard), la pointe Stereohedron exclusive et la construction à quatre bobines anti-ronnement. Écoutez-la et écoutez toute la musique délaissée par les autres cellules. D'autres cellules enfichables sont disponibles de 30\$ à 109\$.



Sous les 300\$. Rien de moins que révolutionnaire, le EPOCH II de Stanton offre une extraordinaire batterie de caractéristiques: force d'appui de seulement 1/4 gramme, masse de l'aiguille ultra-faible, levier à rigidité de diamant, pointe Stereohedron II et calibration individuelle. Si vous avez la chaîne appropriée, la EPOCH II possède tout le rendement requis pour extraire TOUTE la musique de vos disques. De 115\$ à 299\$.

STANTON

LE CHOIX DES PROFESSIONNELS. MD

POUR PLUS D'INFORMATIONS, VOYEZ VOTRE REVENDEUR STANTON OU ÉCRIVEZ À:



Tri-Tel associates limited
105 Sparks Ave., Willowdale, Ont. M2H 2S5

Night Life

ADRESSES DES PAGES 50 À 57

EATON
Tous les magasins

VAG
2010, Maisonneuve
Montréal
Tél.: 849-2955

Vag Argenti
Ridcau Center
Ottawa
Tél.: 236-5240

BLEU, BLANC, ROUGE
1454, rue Crescent
Montréal, H3G 2V6
Tél.: 844-5797

ORPHÉE
1243, rue Ste-Catherine O.
Montréal, H3G 1P3
Tél.: 842-0691

1378, rue Ste-Catherine O.
Montréal, H3G 1P8
Tél.: 866-6266

1062, rue Laurier O.
Montréal, H2J 1G6
Tél.: 271-9475

Centre Commercial Rockland
2305, chemin Rockland
Ville Mont-Royal, H3P 3E9
Tél.: 739-8124

3997, rue St-Denis
Montréal, H2W 2M4
Tél.: 845-7905

MOUG
1441, rue Crescent
Montréal
Tél.: 844-6844

BRONX
4077, rue St-Denis
Montréal
Tél.: 844-8385

4278, rue St-Denis
Montréal
Tél.: 843-7470

PLEASANT PHEASANT
Vendu dans les meilleures
boutiques et grands magasins

SPORTS EXPERTS
Disponible dans toutes les
succursales

WONDER BRA
Vendu dans tous les grands ma-
gasins

DIM
Vendu dans tous les grands
magasins

MOUSSELINE
883, rue Ste-Catherine O.
Montréal
Tél.: 844-8784

1228, rue Ste-Catherine O.
Montréal
Tél.: 878-0661

ESPRIT
(En vente à partir de mars 86)
La Baie
Tous les magasins
Maya
Toutes les succursales
Ca Clique
Sherbrooke
Eaton
Tous les magasins

MOTO INTERNATIONAL
1200, rue Sanguinet
Montréal
Tél.: 288-6631

ENRICO
Vendu dans toutes les bonnes
boutiques de mode

**UNIVERSE
INTERNATIONAL**
Vendu dans tous les bons
magasins

CHÂTEAU
Toutes les succursales

PLUS
1465, rue Crescent
Montréal
Tél.: 844-PLUS

BORA BORA
1001, rue Laurier O.
Montréal
Tél.: 271-5265

PEGABO
Toutes les succursales

QUINTO
1225, rue Ste-Catherine O.
Montréal
Tél.: 288-4379

MARCO ROZZI
1229, rue Ste-Catherine O.
Montréal, H3G 1P3
Tél.: 843-3728

8 1/2 (TOP WESTERN)
377, rue Rachel
Montréal
Tél.: 843-6069

SÉBASTIEN
1200, rue Ste-Catherine O.
Montréal
Tél.: 288-5975

ÉLÉGANT
1300, rue Ste-Catherine O.
Montréal
Tél.: 866-5075

M. JEAN
Les Terrasses
Complexe Desjardins
Place Bonaventure
Centre Rockland

LUNDI 30 DÉCEMBRE À 21h30 FESTIVAL ROCK DE LA ROSE D'OR DE MONTREUX



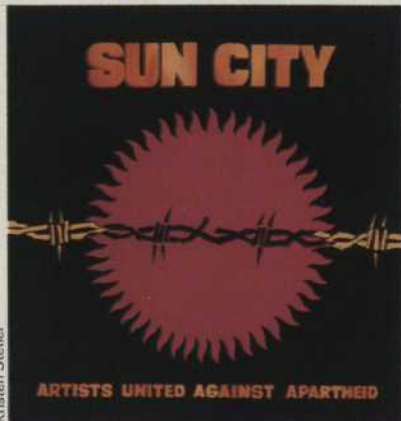
Avec Duran Duran, Pointer Sisters, Voyez les choses...
Culture Club et bien d'autres... autrement!

Radio
Québec
L'autre télévision

SunCity



BONO DE U2



Kristen Stetler



David Seelig

MILES DAVIS

La plus récente — et peut-être la meilleure — chanson-bénéfice à faire son apparition sur les ondes radio est *Sun City*, un hymne anti-apartheid percutant qui est l'oeuvre de Miami Steve Van Zandt. Ce dernier, autrefois membre du E Street Band de Bruce Springsteen, est maintenant leader de son propre groupe, les Disciples of Soul. Il a composé la pièce en question suite aux deux voyages qu'il a effectués en Afrique du Sud plus tôt cette année.

Lieu de villégiature assez cossu, Sun City est située au Bophutatswana, une des régions autonomes où sont relocalisés les Noirs sud-africains.

Parmi ceux qui participent à la chanson et au vidéo, on relève les noms d'artistes aussi différents que: Lou Reed, Ruben Blades, Bono (U2), Run-D. M.C., Peter Garrett (Midnight Oil), Clarence Clemons, Joey Ramone, Miles Davis, Bruce Springsteen, Daryl Hall, Ringo Starr, Pat Benatar et, naturellement, Bob Geldof.

Toutes les royalties seront versées au Fonds Africain, un organisme qui appuie les prisonniers politiques et leurs familles, les besoins en éducation et culturels des exilés sud-africains et de leurs familles, ainsi que les groupes anti-apartheid aux États-Unis.



David Seelig

BRUCE SPRINGSTEEN ET LITTLE STEVEN



David Seelig

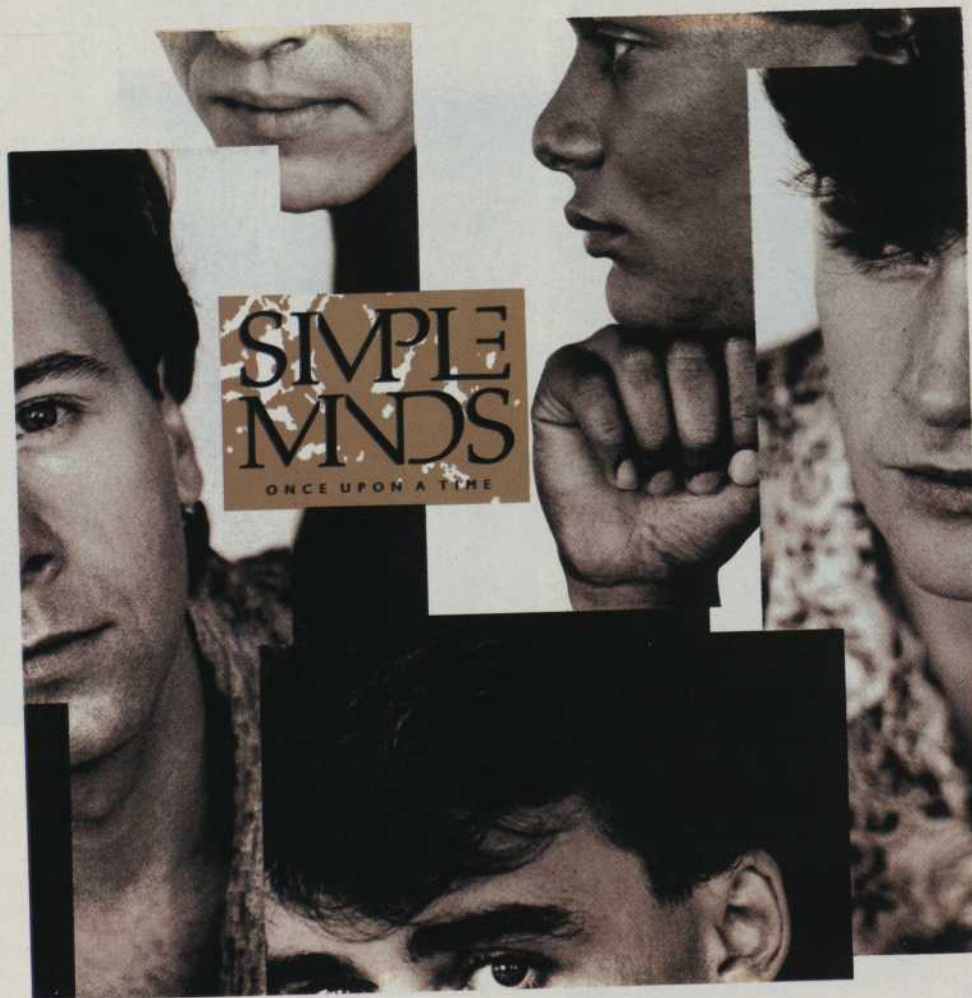
RUBEN BLADES



Chase Roe

LOU REED

DISQUES



SIMPLE MINDS

Once Upon a Time

Virgin VL 2342

Comment ne pas se sentir revigoré et tout chaud en-dedans à l'écoute de *Alive and Kicking*? Une telle énergie, une telle force de l'âme s'en dégagent qu'il est difficile d'y résister.

Une surprise, ce septième album des Simple Minds. L'échec de *Sparkle in the Rain* aux USA aurait pu laisser croire à un retour vers l'époque de *New Gold Dream*. Mais le succès inattendu de *Don't You (Forget About Me)* est venu brouiller les cartes, et les Minds se sont retrouvés à une croisée des chemins dans leur carrière: il faut tourner la page...

A ce point-ci, les fans de longue date demeurent fidèles ou décrochent... Et une nuée de nouveaux disciples vient s'imposer...

Parce que cette fois, les Simple Minds sont déterminés à gagner. Les réalisateurs américains Jimmy Iovine (Bruce Springsteen, Tom

Petty et Julian Lennon) et Bob Clearmountain (Springsteen, Bryan Adams et Hall & Oates) ont su canaliser l'énergie musicale du groupe en un courant plus accessible, moins obscur.

Les guitares de Charlie Burchill et la voix de Jim Kerr sont projetées à l'avant, alors que les claviers de Michael McNeil et la basse de John Giblin (qui remplace Derek Forbes de façon plus effacée) servent de toile de fond. L'addition de la chanteuse Robin Clark donne plus de chaleur à certaines chansons, une dimension plus humaine, si on veut.

Les textes, par-conte, risquent d'en dérouter plusieurs. Visionnaire, Kerr se lance dans un discours spirituel et croit fermement qu'un monde meilleur est là, à nous attendre et ce, malgré la décrépitude des villes et les malheurs du monde (*Ghost Dancing* et *Oh Jungland*). Le message est optimiste, la musique frôle un nouveau genre de gospel (*I Wish You Were Here* et *Sanctify Yourself*). Serait-ce là le *Peace and Love* des années 80? M-CG.

RUSH Power Windows

Anthem AMR 1-1049

Après presque vingt ans de tournées et plus de quatorze disques, Alex Lifeson et Geddy Lee sont toujours ensemble et Rush est probablement la formation la plus productive que le Canada ait vu naître depuis les débuts du rock.

Mais en 1985, Rush décide de faire peau neuve. Non par sa formation, ni par sa direc-



tion musicale, mais plutôt en changeant de studio et de producteur. Ainsi, cette fois, Rush a délaissé Morin Heights pour enregistrer au Manor et à l'Abbey Road de Londres, et au Air Studio à Montserrat dans les Caraïbes. Leur plus récent travail, *Power Windows*, fera penser à Police pour les guitares, à Simple Minds et à Ultravox pour les claviers. L'inspiration anglaise se trahit aussi par une utilisation quasi-suffocante des synthétiseurs, par les exercices de haute-voltage de la voix et les techniques très complexes de la batterie.

Power Windows se veut, comme à l'habitude, un album concept. Composé de huit pièces qui semblent se suivre et se compléter pour former un grand tout invisible et pratiquement indéchiffrable, ce disque surprend en offrant un contenu plus politique et une approche musicale moins facile d'accès. Rush est-il donc plus méchant des groupes progressifs ou le plus sophistiqué des gangs de hard-rock? Fausse question car le charme du groupe réside précisément dans cette ambiguïté et cette incertitude de fond. Rush est devenu un groupe étonnamment mûr capable de finesse mélodique, de profondeur musicale. À l'écoute de *Power Windows* on garde en tête un intense bonheur et une étonnante impression de chatoyance et de pureté. C.B. et G.L.

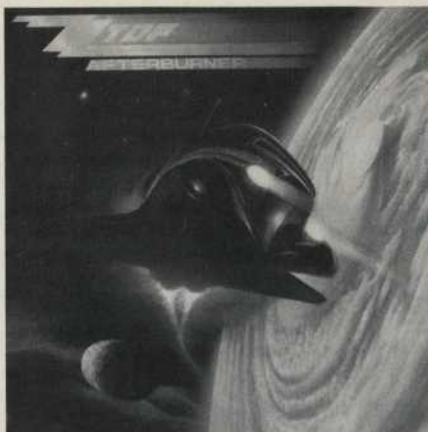
ZZ TOP

Afterburner

Warner Brothers 92 53421

Il y a très très longtemps de cela, ce groupe texan savait et prouvait déjà, mais personne n'écouterait, ce qu'aujourd'hui tout le monde se tue à crier sur les toits: le blues est la seule forme musicale qui appartienne à l'Amérique seule.

Féru de blues et de boogie, Gibbons, Hill et Beard s'accordent à dire, et cela sans honte, qu'ils n'écrivent pas de musique. Ils disent jouer et raffiner un genre aux structures minimales et au contenu libre qui n'a pas changé à travers les âges. ZZ Top n'est donc pas un groupe original: ces trois barbus aux allures de sextagénaires qu'on a surnommé les Howard Hughes du blues et les Raspoutine du rock, ont enfin sorti un nouvel album des sou-

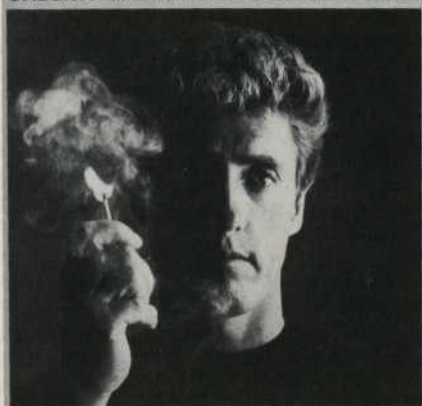


ROGER DALTREY Under A Raging Moon

Atlantic 78 12691

Under A Raging Moon s'ouvre avec *After The Fire*, de Pete Townshend, où la phrase «After the fire the fire still burns» pourrait s'appliquer autant à la vie-après-The-Who pour Roger Daltrey qu'à ses impressions de rocker de quarante ans. Le niveau d'énergie brute n'a pas baissé même si l'accompagnement, grâce à une foule de musiciens émérites du

UNDER A RAGING MOON ■ ROGER DALTREY



calibre de Stewart Copeland ou Carl Palmer, est plus raffiné que l'appui classique du célèbre trio. Que ce soit la voix rebelle de Daltrey, dont la chaleur dans *Fallen Angel* rappelle par instants Jim Morrison, la guitare bluesée de Robbie McIntosh dans *The Pride You Hide*, ou l'harmonica super-swingnant de Mark Feltham dans *Move Better in the Night*, toutes les couleurs jaillissent comme des fusées traçantes dans une nuit d'orage.

Daltrey n'a pas quitté les hautes sphères du rock. F.J.

INXS

Listen Like Thieves

Atlantic/WEA 78 12771

Avec *Listen Like Thieves*, INXS est bien loin de suivre la voie entreprise avec *Original Sin*, qui avait été réalisé par Nile Rodgers. Mais que l'on ne prenne pas ça comme un changement d'orientation. INXS demeure fidèle à ses racines.

Ces racines appartiennent au rock'n'roll, au



country. En fait, INXS ne fait que véhiculer son héritage australien. Les guitares sont énergiques, les percussions supportent la musique avec force.

Listen Like Thieves passe à un rythme effréné. Les pièces sont relativement courtes. Mi-

chael Hutchence, le chanteur, donne tout ce qu'il a.

Il ne s'agit pas là d'un disque exceptionnel, mais il est honnête. En plus, INXS possède le sens de la mélodie. Des chansons comme *Bitting Bullets* et *This Time* accrochent. M.-C.G.

THE ALARM

Strength

I.R.S. IRS-5666

Dans la série combat rock, venant de l'Angleterre et ses périphéries, voici The Alarm, groupe gallois à la Big Country ou U2 au début. Un peu bête comme message: amour, espoir, force. Rock adolescent qui devrait plaire à ceux-ci. Des guitares, des guitares et encore des guitares, bien ancrées dans une sec-



tion rythmique qui marque le pas de la grande marche vers la libération des opprimés, travailleurs, étudiants, pauvres, enfants, etc.

La musique de The Alarm est fidèle au titre de l'album, Force. Elle fonce comme un coup de poing sur la gueule. D'où le problème: sur la gueule de qui? Personne. Personne pour le recevoir, personne à qui le donner. Combat à coup de guitares comme au bon vieux temps des Clash alors qu'il y avait effectivement un ennemi commun. Maintenant, qui veut entendre des adolescents attardés chanter «Si je reste à la maison paternelle, les rêves de mon esprit vont me tuer»? Je regrette parfois de ne plus avoir seize ans et quelques illusions... L.S.

WIRE TRAIN

Between Two Words

CBS FC 40129

Dans la longue lignée des clones de U2 et de Simple Minds, ce groupe de San Francisco est loin de faire figure de proue. En effet, Wire Train déplace beaucoup d'air pour ne pas dire grand-chose. Les compositions de Kevin Hunter et Kurt Herr sont agréables mais pas mémorables; la production de Peter Maunu (Group 87 et Peter Wolfe) est confortable mais jamais inventive.

Agréable et confortable sont ici les deux mots-clefs qui dépeignent parfaitement cet album trop facile à oublier, en somme trop américain pour plaire aux Anglais et trop anglais pour plaire aux Américains.

Wire Train a le grand défaut de se vouloir un groupe poétique, artistique et sensible: La voix ne convainc guère et les guitares, quoique bien pensées, demeurent malheureusement à l'arrière-plan, manquant parfois de vitamines. *Between Two Words*, démontre beaucoup de potentiel; mais en attendant, l'ankylose et la monotonie n'arrivent pas à re-

tes de leur Ford 1934 reconditionnée.

Afterburner perpétue la tradition. De nature simple, mais pas stupide, pure et honnête, mais jamais prétentieuse, Afterburner possède une rigueur qui s'apparente à la conviction religieuse des habitants du Lone Star State. Le guitariste Billy Gibbons n'a pourtant pas hésité à relever le tout d'une production très moderne qui fera passer les dinosaures du rock pour des mangeurs de yaourt. C.B.

THE REPLACEMENTS

Tim

Sire Records 92 53301

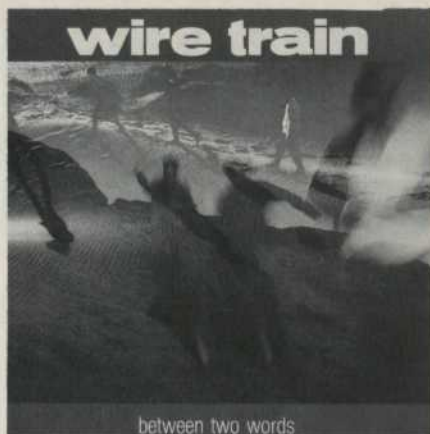
Le 22 mai 1974, le célèbre journaliste et critique Jon Landau déclarait: «...J'ai vu le futur du rock'n roll et son nom est Bruce Springsteen...» L'ex-producteur du MC5 avait vu juste. Dix ans plus tard, le Boss porte le flambeau plus haut que n'importe qui. Mais, en 1985, le futur du rock'n roll est devenu une aberration.



tion: le terme a perdu sa signification profonde, et depuis, tant de modes ont déferlé.

L'avenir, donc, ce n'est plus chez Springsteen qu'il se trouve, mais bien du côté des groupes underground américains comme Hüsker Dü ou The Replacements.

Sans vouloir se poser en sauveurs messianiques (à la Clash) d'un style en voie de disparition, The Replacements demeurent un de ses pratiquants les plus engagés et les plus prometteurs. Leur nouvel album, le premier à sortir sur étiquette connue (Sire), se veut une étape marquante dans leur saisissante évolution. Sur ce dernier, ils prolongent le changement de cap radical amorcé par *Let It Be*, en ajoutant aux guitares-tronçonneuses, une écriture pop qui s'apparente parfois à celle des Beatles, de Dylan, des Byrds et de Big Star. Avec Tim, The Replacements déversent encore sarcasme et nihilisme, prouvant qu'on est pas idiot parce qu'on est voyou. C.B.



hausser certains beaux climats. Bon groupe de «rock nouveau», Wire Train ne déparera pas le département new-wave des grands magasins. En cela, il est symptomatique d'une jeunesse qui ne sait pas trop où elle va ni ce qu'elle cherche à dire. C.B.

DAVID BYRNE

Music for the Knee Plays

ECM 25022-1

David Byrne, leader des Talking Heads, m'avait énormément déçu lors de la sortie de Little Creatures. J'ai trop attendu, trop espéré pour un petit disque sans grande envergure. En ne voulant pas mettre tous ses oeufs dans le même panier, Byrne nous avait concocté une petite entrée avant de finalement casser



ces damnés oeufs pour nous faire une splendide omelette qui s'intitule Music for the Knee Plays, bande sonore d'une pièce de Bob Wilson.

Ce plat, c'est de la nouvelle cuisine pour cuivres (beaucoup), percussions (pas mal), et voix (un peu). Byrne s'efface devant l'ingéniosité de sa musique. On oublie le passé de Byrne, les Talking Heads, le duo avec Eno, l'Afrique, le country, le funk. Musique indéfinissable jouant sur la pureté des sons, la répétition, l'évolution du thème. Voici tout ce que vous aimez d'une fanfare sans les mélodies niasses et les costumes ridicules. *Byrne is alive and well and living in NY.* L.S.

DEXY'S MIDNIGHT RUNNERS

Don't Stand Me Down

Vertigo VOG-1-3348

L'humour domine Don't Stand Me Down, le troisième album de Dexy's Midnight Runners, la satire se glisse dans les paroles comme dans la musique avec un entrain zappesque.

En plus c'est du cousu-main, très peu d'instruments électroniques à l'horizon. Un son parfois country, parfois urbain, au-dessus



duquel Kevin Rowland chante avec la drôle de voix veloutée d'un Elvis de province pince-sans-rire.

L'enregistrement, direct en général, entremêle aux chansons des conversations impromptues entre Rowland et le guitariste Billy Adams. L'effet est d'une spontanéité presque archéologique à notre époque, puisque la plupart des disques «live» subissent de nombreuses retouches en studio. Le tout s'enchaîne pour former une sorte de fable aciculée sur l'Angleterre actuelle. F.J.

TOM WAITS

Rain Dogs

Island ISL-1965

Tom Waits, c'est le meilleur raccourci possible entre la tête et le ventre. Point d'appareil digestif. Juste un cerveau (brillant, bouillonnant), un coeur (franc, rancunier, tordu) et un ventre (bas, impulsif). Rain Dogs est un petit bijou acoustique et téméraire. Les collabos célèbres: Keith Richards, John Lurie (Lounge



Lizards), Tony Levine (Gabriel, King Crimson), Bob Quine (Lou Reed), etc.

Histoires de bas-fonds d'un Hollywood en plywood recréé dans un Midwest américain vide de fantaisies clinquantes. La délinquance devient déliquescence magnifique comme seuls les citoyens au-dessus de tout soupçon peuvent apprécier. Il fera bien d'écouter Rain Dogs dans les salons outremontais cet hiver. La voix rauque et nicotinisée de Tom Waits rugit la douleur de vivre sur des musiques inétequables. Des cuivres à profusion, du banjo, de la guitare, de l'accordéon. Pas de quoi faire un maxi-simple remixé par Arthur Baker. Juste bon pour un album. Touchant, nocturne et nécessaire. L.S.

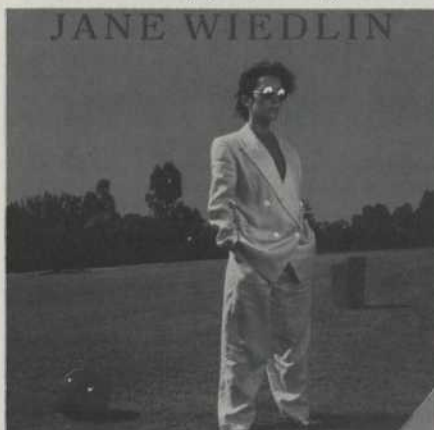
JANE WIEDLIN

Jane Wiedlin

IRS/MCA IRS-5638

Chose certaine, Jane Wiedlin n'a pas quitté les Go-Go's à cause de différends artistiques. En fait, Jane avait plutôt envie de chanter elle-même les chansons qu'elle écrivait. Alors, chose dite, chose faite.

Ceux qui s'ennuyaient des Go-Go's seront comblés. Tout est joyeux, d'une gaieté telle-



ment gaie que ça peut agacer... Et puis, c'est inoffensif. Wiedlin manque de caractère.

Aucun doute, Wiedlin trouvera un public à la mesure de sa musique: très jeune. Il y avait longtemps qu'on n'avait pas entendu quelque chose d'aussi *bubble-gum*; Madonna passe pour une vraie hard-rockeuse à côté de l'ex-Go-Go.

Remarquez que ce n'est pas pour la descendre complètement: l'effort est louable, et la réalisation se prête bien au genre. Mais on a l'impression que la génération élevée à coups de Springsteen et d'Adams n'embarquera pas tout à fait... M.-C.G.

THE LUCY SHOW

...Undone

A&M 5088

Un bijou! Undone ravit les oreilles. La musique glisse doucement, se laisse savourer avec aisance.

The Lucy Show, dont deux de ses quatre membres sont originaires de Calgary en Alberta, promet beaucoup avec ce premier album. On serait tenté de les classer chez les



néo-psychédélics à cause des guitares. Et ce ne serait pas faux. Mais le son appartient définitivement aux années 80. La réalisation de Steve Power et Steve Lovell (réputé pour son travail avec Teardrop Explodes et Julian

Cope) est impeccable. Elle nous fait entrer dans un monde de rêves.

S'il est un disque qu'il faut s'offrir pour entamer la nouvelle année, que celui-ci soit *Undone*. Avec des chansons comme *The Twister*, *Better on the Hard Side* ou encore *Ephemerat*, on ne peut se tromper. Alors, allez-y sans peur!

M.-C.G.

UZEB

Between the Lines

Paroles et Musique WL-027

Quatrième album pour le groupe québécois le plus populaire en Europe. Toujours le jazz-fusion à la fine pointe de la technologie bien millésimé 1985. Michel Cusson, à la guitare, a fait d'énormes progrès, il a apprivoisé ses synthétiseurs de guitares et sait maintenant s'en servir avec brio. Le changement de claviériste (Michel Cyr est remplacé par Jean St-Jacques) a été bénéfique: jamais guitares et claviers n'ont été aussi unis, aussi précis.

Uzeb en a fini avec les démonstrations de virtuosité. Les meilleurs instrumentistes du Québec n'ont plus rien à prouver de ce côté.



Leur musique est de plus en plus énergique, l'approche est plus rock dans le sens carré du terme. *Between the Lines* est une opération de dépoussiérage bien réussie. Je n'ai qu'un seul regret, mais il est de taille. Pourquoi avoir menotté l'excellent bassiste qu'est Alain Caron?

L.S.

PHANTOM, ROCKER AND SLICK

EMI ST 17172

Dans l'univers plutôt peuplé des rock bands, beaucoup sont efficaces et vous apportent sans compter ces orgies de feu roulant dont nous avons tant besoin. Mais rares sont ceux qui parviennent au-delà de la mai-



trise de leurs ruades à imposer une personnalité vraiment palpable, à être plus que des amuseurs d'un soir, à devenir presque des amis.

Ce groupe ne fait pas partie de ces quelques privilégiés. Il n'y a rien de bien révolutionnaire ni de particulièrement décoiffant dans le rock présenté tout au long de ces deux faces. Les riffs sonnent avec vigueur mais sans surprise, tout se produit là où on l'attend, des refrains, entonnés à pleins gosiers virils jusqu'aux soli à une ou deux guitares, chez ce groupe cela provoque l'ennui.

Ce qui ne va pas? Ils ne possèdent pas l'originalité dans leurs atouts. Un répertoire qui est un peu faible, on ne peut pas dire qu'ils se soient beaucoup fatigués, ça a dû leur prendre beaucoup de temps. Arrangements vulgaires, pas une chanson pour rattraper l'autre! La pochette: beurk! Je vous laisse le soin de faire la différence entre le son et la musique.

G.L.

THE FALL

This Nation's Saving Grace

Vertigo VOG 1 3361

Malgré son titre ironique, *This Nation's Saving Grace*, et la pauvreté toute volontaire de la musique, cette production post-punk, post-moderne, post-industrielle et post-quelqu'esthétique que ce soit ne réussit pas à échapper à sa propre monotonie. C'est le risque couru par une approche minimaliste, ou misérabiliste.



Comme bande sonore d'un documentaire sur l'apocalypse polluée qui nous guette, une sonorité de fond de ruelle pourrait être efficace, mais toute seule, elle évoque un peu trop les jams de garage et l'enthousiasme tannant des jeunes acheteurs d'une première guitare électrique.

Tout le fun est pour ceux qui jouent, et encore on peut en douter.

F.J.

THE DEL FUEGOS

Boston, Mass.

Slash Records 92 53391

Plusieurs tendances composent l'école divisée des critiques de rock: il y en a pour situer son épurement à New-York via le Velvet Underground; d'autres à Los Angeles via les Doors; à Détroit via les Stooges; et enfin, les plus lunatiques de tous, à Boston via les Standells et plus tard les Real Kids.

En effet, Boston est une ville qui a vu naître les groupes les plus anarchiques, ou du moins les plus marginaux, et donc les plus purs. Pour preuve, songeons à la dissolution des Real Kids ou de DMZ, à l'exil de Willie «Loco» Alexander en France, à l'obscurité qui entoure



encore Jonathan Richman and the Modern Lovers et les Lyres, puis finalement à la fermeture du meilleur club de rock au monde, le Rat Club sur Commonwealth Avenue.

Malgré toute cette indifférence dans laquelle le rock (le vrai, le dur, le pur) baigne de nos jours, les frères Dan et Warren Zanes continuent leur combat en enregistrant des «tranches de vie» joyeuses et indispensables. Le son des Del Fuegos se construit autour d'une caisse claire qui résonne comme une gifle dans un film de série B, et de deux guitares qui hachent les riffs avec la hargne d'un bulldog. Toute cette verve, empruntée au rhythm and blues, est un vrai miracle dans l'église trop tranquille de nos petites vies.

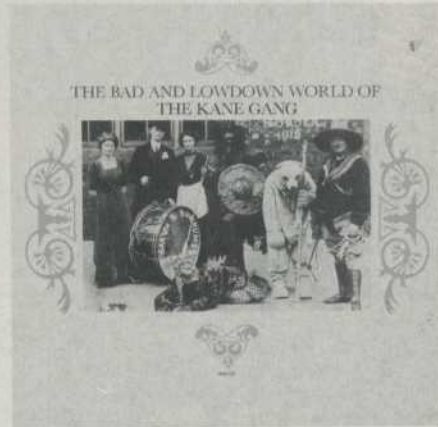
C.B.

THE BAD AND LOWDOWN WORLD OF THE KANE GANG

London LON 110

Malgré sa personnalité en partie empruntée à l'imagerie américaine, *The Bad and Lowdown World of the Kane Gang* émerge du flot de clichés habituels avec des thèmes où les refrains solides résumant les propos riches en contenu des couplets.

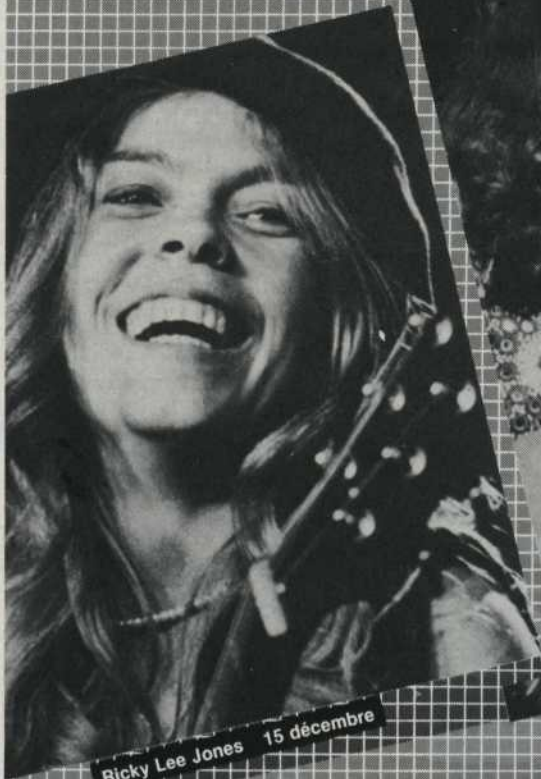
Sans abuser des constats sociaux gauchi-



sants, les chansons reflètent une maturité certaine, teintée d'un côté «cool» à la Steely Dan pour l'énergie et l'émotion. C'est un premier disque, sous le signe à double tranchant de la diversité, mais la maîtrise des moyens d'expression pop, rock, country et new wave témoigne d'une expérience considérable et d'une pré-production méticuleuse. Selon le procédé connu, la face A contient le matériel le plus rythmé, on y relève une excellente version du *Respect Yourself* des Staple Singers. La face B comprend quelques ballades dont un bijou: *Closest Thing to Heaven*.

Les dimanches
à 19h30

PLEIN SON



Ricky Lee Jones 15 décembre



Doobie Brothers 1er décembre



Randy Newman
8 décembre

Voyez les choses...
autrement!

L'autre
télévision



Radio
Québec

Pour une coupe
qui siera à votre
personnalité,
faites
confiance à nos
professionnels.



SALON DE COIFFURE
POUR HOMMES

PLACE VERSAILLES
7275 Sherbrooke est
(Place Versailles, face au Steinberg)

352-1290

- COUPE
- MISE EN PLIS
- PERMANENTE
- TEINTURE, etc.

DISQUES, LIVRES ET
CASSETTES USAGÉS

CHOIX & QUALITÉ

3694 SAINT DENIS
MONTREAL
849 1913

3850 WELLINGTON
VERDUN
761 7457

L'ÉCHANGE

POUR CEUX ET CELLES QUI SONT CRÉATIFS. LE STUDIO D'ENREGISTREMENT MULTI-PISTES PORTATIF.

TASCAM
Produits Teac Production

MINISTUDIO



TASCAM "MINISTUDIO"
THE PORTA ONE

Pour plus d'informations, voyez votre vendeur TASCAM ou écrivez à TASCAM, TEAC CANADA LTD, 3610 Mashua Dr. #1, Mississauga, Ontario L4V 1L2

 **BOSS**

Sound Innovator

“Merci au monde entier”



Pour célébrer notre trois millionième exemplaire

 **Roland**

Roland Canada, 6691A Elmbridge Way, Richmond, B.C. V7C 4N1

Alive and Kicking. Comme un enfant qui naît. Comme l'on peut se sentir lorsque la lumière apparaît enfin au bout du tunnel. C'est l'exaltation, l'exubérance. On a envie de le crier à la face du monde. Et c'est justement ce que les Simple Minds accomplissent avec leur dernier album, Once Upon a Time.

PAR MARIE-CATHERINE GIGUÈRE

Pourtant, il en aura fallu du temps pour arriver au succès. Et, ironie du sort, c'est une chanson composée par Keith Forsey (réalisateur de Billy Idol) qui atteint le sommet des *charts* et met finalement le groupe sur la carte mondiale du rock. Les Américains succombent enfin à l'hymne optimiste de *Don't You (Forget About Me)*, tiré du film *The Breakfast Club*. Mais la gloire demande sa rançon et les Minds sont prêts à la lui donner.

Aujourd'hui, les puristes crient à qui veut bien les entendre que les Simple Minds ont vendu leur âme au diable: le groupe est devenu commercial.

Mais lorsque six albums ne suffisent pas à convaincre le grand public, il faut bien se plier aux exigences de ce dernier si on ne veut pas demeurer dans l'ombre toute sa vie.

Beaucoup d'illusions ont dû voler en éclats depuis 1978, année marquant la première parution des Simple Minds, *Life in a Day*. Originaire de Glasgow, Jim Kerr recrute sa bande de copains pour former un groupe. Influencés par la vague punk qui prend son essor en Angleterre, ils se donnent le nom peu flatteur de Johnny and the Self-Abusers. «Simple Minds» leur vient à l'idée en écoutant *Jean Genie* de David Bowie.

Fortement influencés par Bowie, Peter Gabriel et le mouvement électronique allemand, les Minds se détachent tout de suite de la masse punk. Davie Bowie leur donne le premier coup d'envoi. Bowie et Kerr chantent sur *Play It Safe*, tiré de l'album d'Iggy Pop, *The Soldier*. Puis, Peter Gabriel décide de s'en mêler: les Minds font la première partie de ses spectacles donnés en Angleterre. Mais après, le groupe doit apprendre à voler de ses propres ailes... Ce qui ne sera pas facile.

Avec *Empires and Dance*, le troisième disque, les Simple Minds trouvent enfin la voie musicale à suivre. Le filon est exploité à fond avec *Sons and Fascination*, duquel est tiré *Love Song*, premier hit

Simple Minds

LA FIN JUSTIFIE LES MOYENS



Alpha Diffusion

Simple Minds: Charles Burchill, Mel Gaynor, Jim Kerr, Michael McNeil et John Giblin.

substantiel du groupe au Canada. La basse est mise à l'avant, Kerr écrit des textes qui vacillent entre l'ironie et le pessimisme. *New Gold Dream* devient plus léger, on espère vraiment briser la glace aux USA. Peine perdue...

On décide alors de mettre le paquet avec *Sparkle in the Rain*: Steve Lillywhite, à l'origine du succès de Big Country et de U2, est engagé. La critique américaine leur rit pratiquement au nez. Les Simple Minds sont comparés à U2, et on va même jusqu'à affirmer que les Minds tentent de copier la formation irlandaise... Il y a de quoi pleurer, surtout quand l'on sait que U2 a débuté bien après les Minds!

Au printemps 1984, Jim Kerr épouse Chrissie Hynde, à la surprise de tous. Quelques mauvaises langues parlent d'un *stunt* publicitaire... En fait, c'est un pas vers le renouveau...

En 1985, une série d'événements précipite les Minds à l'avant-scène du show-biz mondial: il y a le hit avec *Don't You*

(offert préalablement à Brian Ferry, que le crooner de Roxy s'empressa de refuser), le départ du bassiste Derek Forbes alors que le groupe devient célèbre, et la naissance de Yasmine, premier enfant de Kerr et Hynde. L'inspiration frappe...

Jouant le tout pour le tout, les Minds engagent deux réalisateurs américains: Jimmy Iovine (Bruce Springsteen), et Bob Clearmountain (Bryan Adams). Kerr réalise enfin qu'il ne pourra gagner le public nord-américain que s'il crée une musique au goût du jour. L'optimisme et la joie de vivre doivent donc prévaloir. Finis les textes à caractère socio-politique, si présents sur *Sons and Fascination*. Kerr va plus loin: il se fait assister par une chanteuse noire à la voix riche, ce qui donne une dimension plus humaine à la musique.

Les Simple Minds ont vendu leur âme au diable? Non, le groupe a tout simplement su s'accommoder du marché. Les puristes décrochent, mais comme dit la maxime, «un de perdu, dix de retrouvés!»

YAMAHA

DX100

SYNTHÉTISEUR NUMÉRIQUE PROGRAMMABLE ALGORYTHMIQUE

Voici le membre le plus récent et le plus compact de notre série de claviers révolutionnaires DX. Le DX 100 est l'instrument de performance parfait pour le claviériste qui compte peu d'expérience dans le monde de la synthèse numérique.

Maintenant, grâce au DX 100 de Yamaha, vous avez la possibilité d'explorer une toute nouvelle galaxie sonore.



Prix de détail suggéré:
649\$

DEPUIS 1887

YAMAHA au fait de la musique

Yamaha, 9563 Côte-de-Liesse, Dorval H9P 1A3 (514) 636-5121

X-DAY

YAMAHA DIGITAL FAIR

TORONTO; 11 ET 12 JANVIER

MONTRÉAL; 25 ET 26 JANVIER



pf80
PIANO ELECTRONIQUE

JOUR X II



DX27
SYNTHÉSEUR NUMÉRIQUE
À ALGORITHMES PROGRAMMABLES

VENEZ FAIRE AUJOURD'HUI L'EXPÉRIENCE
DES SONS DE DEMAIN

Voici votre chance d'entendre la musique informatisée de haute technologie et d'essayer la spectaculaire gamme d'instruments Yamaha, comme par exemple les DX, RX, QX, TX, KX, CX et nos nouveaux pianos FM à affichage numérique, qui seront joués par des professionnels.

Les conseillers Yamaha seront présents et vous pourrez pratiquer sur les instruments.

Venez les essayer.

Les billets sont disponibles chez votre détaillant Yamaha ou à la porte. Premier arrivé, premier servi.

PRÉSENTÉ par
YAMAHA MUSIQUE DU CANADA

TORONTO

Au Delta Chelsea Inn,
coin Yonge et Gerrard.

Heures de démonstration:

11 janvier; de 10 à 22h.

12 janvier; de 10 à 18h.

Mini-concerts donnés par le
groupe **FM**, invité spécial.



MONTRÉAL

Hôtel du Parc, 3625, ave. du Parc
(coin Prince Arthur).

Heures de démonstration:

25 janvier; de 10 à 22h.

26 janvier; de 10 à 18h.

Mini-Concerts donnés par
Michel Lemieux,
invité spécial.



**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

Québec Rock

**Page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)**

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en
ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone **1-800-363-9028**

PAR ALAIN DENIS
& LANCELOT L'ÉPICIER

■ Il ya quelques mois, John Travolta signait un article pour un important bimensuel musical américain (pour ne pas le nommer). Il écrivait qu'une seule chose l'avait véritablement hanté lors du tournage de **Perfect**, l'histoire vraie d'un journaliste du magazine **Rolling Stone** chargé d'enquêter sur le phénomène des clubs de santé aux Etats-Unis. Son obsession? Baiser ou ne pas baiser avec Jamie Lee Curtis, sa partenaire d'entraînement dans **Perfect**. Pour la réponse, louez, achetez ou touchez cette nouveauté.

■ De la suite dans les idées. Un doublé heureux pour la période des fêtes et pour

VIDÉO FILMS

subit une transformation au cours de laquelle il devient lui-même Aden.» Rigolo et succulent n'est-ce pas? Ou dément et dégueulasse? Si vous doutez, Arrabal vous guette. Visionnez **J'irai Comme un Cheval Fou**. Après, les grandes questions existentialistes ne vous effraieront plus.

■ L'Entreprise, ça marche! Enfin, celle du capitaine Kirk. Pour Noël, évitez la transbordation indésirable d'une galaxie à l'autre. Faites heureuse provision des quarante-neuf nouveaux épisodes de la populaire série américaine **La Patrouille du Cosmos**. Ils s'ajoutent aux trente premiers déjà mis sur le marché en début d'année. A 30,00\$ l'unité, ne froncez surtout pas les sourcils, tendez plutôt l'oreille... à Spock.

■ Les trois géants au box office en 1984: **Beverly Hills Cop**, **Ghostbusters** et **Gremlins**. Ce dernier a rapporté à lui seul un peu plus de 300\$ millions dans les coffres de la Warner Bros. Pis encore, **Gremlins** est le film qui a le plus rapporté à la famille Warner de toute l'histoire du cinéma... plus que Superman, Exorcist, Pale Rider et même tous les Eastwood. Une étude hilarante des anomalies et des monstruosité de notre charmante société. Pour les amateurs de tétralogie... poilus, hideux et méchants, mais pas trop. Un must!



Go West, jeune homme! Beverly Hills Cop, ou la cavalcade californienne d'Eddie Murphy.

Duran Duran. De Bond à Barbarella! La cinquième parution des héros animés de la scène rock... attendez un peu, oubliez la sacro-sainte cassette-vidéo rock. Duran Duran nous propose cette fois une comédie musicale délibérément moderne, **Arena**, mettant en vedette le légendaire Milo O'Shea, l'original vilain Duran Duran dans Barbarella. En deux mots: Milo, alias Duran², tente de se venger des cinq jeunots qui lui ont piqué son nom une décennie plus tard. Réussira-t-il? Une réalisation de Russel Mulcahy.

■ Roger Moore annonce qu'il en assez. C'est terminé. Merci! Il ne sera plus James Bond. À 57 ans, le pépé se fait vieux. Mais déjà, les commandes initiales pour **A View To Kill** dépassent la marque record établie avec **Live And Let Die** paru originalement en 1972. Courez vite à votre club et exigez le dernier Bond. Vraiment le dernier... avec en boni Duran Duran et la féline Grace Jones.

■ «...Aden amène Marvel à Paris pour lui faire connaître la civilisation. La police ayant abattu Aden, Marvel ramène le corps de son ami au désert et le mange. Il



Portrait de famille des Têtes Parlantes (à l'exception de Jerry Harrison), dont le superbe **Stop Making Sense** vient de sortir en cassette vidéo.

LA CAMÉRA QUI EST AUSSI UN MAGNÉTOSCOPE.



Voici la nouvelle caméra VHS Movie, de Hitachi. La première caméra vidéo à vous offrir plusieurs caractéristiques que les autres caméras ne possèdent pas, et la plupart des caractéristiques que les autres magnétoscopes eux, possèdent.

Hitachi a réussi à intégrer à sa caméra vidéo un magnétoscope doté de toutes les fonctions d'enregistrement et de lecture. Cette caméra vous permet non seulement de réaliser vos propres



Très polyvalente, la caméra VHS Movie peut enregistrer de votre téléviseur ou d'un autre magnétoscope.

films, mais aussi d'enregistrer à partir de votre téléviseur ou de regarder votre long-métrage préféré.

La caméra VHS Movie comprend un réglage automatique du blanc, qui contrôle l'intensité des couleurs pour vous offrir des teintes plus riches que jamais. Et un système de

mise au point automatique à rayons infrarouges pour des images plus claires, plus nettes. Même les problèmes de faible éclairage sont diminués grâce à sa luminance de 7 lux.

Et la caméra VHS Movie vous offre jusqu'à 160 minutes de temps d'enregistrement. Toutes ces caractéristiques vous donneront des résultats d'une qualité professionnelle... et Hitachi a trouvé le moyen de les réunir dans un appareil qui ne pèse que 2,8 kg (6,2 lb).

Passez donc voir la nouvelle caméra VHS Movie chez votre marchand Hitachi. Avant qu'il y ait foule.



HITACHI

LA SCIENCE AU SERVICE DES SENS

CINÉMA *Commando* SUPER-ARNOLD À LA RESCOUSSE

PAR MARIE-CHRISTINE ABEL

Ma séquence préférée: un vilain maigrichon est empêché de tomber tête baissée dans le vide grâce à sa cheville qui tient entre le pouce et l'index de l'infiniment colossal Arnold Schwarzenegger. «Tu t'souviens quand j't'ai dit que j'te tuerais le dernier?» demande le colosse. «C'est vrai: tu l'as dit, tu l'as promis!» supplie le suspendu. «Je... mentais!» avoue un Schwarzenegger impassible. Et il lâche prise.

De retour à la voiture, la belle et exotique Cindy (Rae Dawn Chong) lui demande ce qu'il est advenu du vilain (David Patrick Kelly). Toujours pince-sans-rire, Schwarzenegger répond qu'il l'a «laissé partir». Inutile de dire qu'il n'en faut pas plus pour que tous les spectateurs partent à s'esclaffer. Et avec raison.

Vraiment, on se demande bien pourquoi Hollywood n'a pas exploité davantage jusqu'à maintenant le talent humoristique de ce monsieur bodybuilding. Grandement aidé en cela par Rae Dawn Chong qui réplique sur le même ton coupant tout en gardant son quant-à-soi — **Commando** apparaît comme une bouffée d'air frais au milieu de la jungle de films qui tablent sur l'image du surhomme se prenant très, très au sérieux. Remarquez qu'Arnold Schwarzenegger lui-même a la réputation d'être très drôle dans la vie.

«Hollywood n'aime pas prendre de risques, a-t-il expliqué en interview. On m'a vu dans **Conan** être ce gars sérieux, obsédé par sa vengeance, son combat, ses prouesses physiques et l'aventure; et on a vu que **Conan** avait marché auprès du public. Alors on préfère m'engager pour jouer des personnages qui ne débordent pas trop de ce cadre-là. Les gros bonnets prétendent qu'ils ne sont pas certains que les Américains souhaitent absolument voir un Arnold amusant.»

Que s'est-il donc passé pour qu'on rigole un peu cette fois-ci? «Avec **Commando**, j'ai eu la chance de tomber sur un producteur (Joel Silver) qui est jeune, ouvert et beaucoup plus flamboyant que les vieux loups résignés du métier, conti-

nue Arnold. Il aimait l'idée de me présenter sous un angle humoristique. Ceci dit, quand les patrons de la 20th Century Fox ont eu accès à la pellicule, ils ont insisté pour que plusieurs séquences comiques soient remplacées par du matériel plus sérieux, plus intense.»

Et du matériel intense, il y en a. C'est l'histoire de John Matrix (Arnold Schwarzenegger) — leader à la retraite d'un commando de forces spéciales qui a jadis apporté son aide au coup d'état pour évincer le dictateur d'une contrée sud-américaine. Mais maintenant, l'«ex-dictateur» qu'est le général Arius (Dan Hedaya) veut reprendre le pouvoir. Avec la collaboration de Bennett (Vernon Wells), il kidnappe la fille de Matrix. S'il veut la retrouver, Matrix devra retourner à Val Verde où il est un héros de la révolution et tuer le président qui a été démocratiquement élu.

Ah, mais Matrix n'est pas si bête. L'avion est en train de décoller. Il casse le cou de son cerbère à tête humaine et saute de l'avion. Dès lors, le compte à rebours est déclenché: il dispose de 11 heures (la durée du vol jusqu'en Amérique du Sud) avant que le général Arius n'apprenne sa fuite et tue la petite Jenny (Alyssa Milano). Des circonstances fortuites lui feront rencontrer une hôtesse de l'air (Rae Dawn Chong) qui a quelques notions de pilotage. Et c'est elle qui le conduira jusqu'à l'île dans un avion qu'elle décrit avec désespoir comme «un canot avec des ailes».

Si proche de sa fille captive, Schwarzenegger devient comme de raison une véritable machine à tuer. Tout saute, explo- se, pète, éclate, brûle, roussit grâce aux



Cindy (Rae Dawn Chong), le pilote de Matrix.

grenades, bombes, balles de fusils, balles de mitraillettes balancées par le héros. Un héros qui ne lésine pas non plus sur les tâches manuelles: gorges artistiquement étranglées ou sportivement tranchées. Seul contre des centaines de soldats sud-américains, il s'en tire avec quelques égratignures.

Je vous dirai que je me suis bien amusée en visionnant **Commando**. Dans son genre, c'est un film bien interprété où le rythme est rapide, les dialogues non-redondants et les plans de caméra honnêtement variés. Et pourtant, il y a quelque chose d'inhérent à ce film qui m'a laissée inconfortable, mal à mon aise; quelque chose qui a constamment dérangé ma concentration. C'est quoi?

Ce n'est pas la multiplicité d'armes spectaculaires que manipule John Matrix avec une si grande dextérité qu'on regrette l'invention des armes nucléaires qui ne demandent que l'habileté d'appuyer sur un bouton (une habileté accessible à n'importe quel médiocre). Au contraire, j'ai été impressionnée par le nombre et la puissance de cette artillerie et la scène où Cindy fait sauter le panier à salade grâce à un bazooka évolué lourd de 27 kilos m'a paru plutôt mignonne: «Comment as-tu réussi à utiliser ce truc?» demande le viril Matrix. «J'ai lu le mode d'emploi» répond la frêle créature. Si ce n'est pas le spectacle de l'artillerie, alors qu'est-ce qui m'a dérangé?

Ce ne sont pas les invraisemblances. Par exemple, il n'est pas possible — dans la réalité — que Schwarzenegger/Matrix saute sans parachute d'un avion en plein vol et s'en relève avec un moins grand choc que celui d'une personne ordinaire qui tombe en bas de son futon. Lors du tournage de cette scène où Arnold n'a pas sauté mais a tout de même eu le courage de se tenir sur le train d'atterrissage d'un avion qui roulait à 65 milles à l'heure, l'acteur musclé s'est même ramassé avec une épaule disloquée et des points de suture à la main et au coude. Mais le cinéma existe pour nous faire rêver et pourquoi pas prétendre que

les surhommes sont construits en acier. Alors qu'est-ce qui m'a dérangé?

Ce n'est pas non plus la violence. Les politiciens qui veulent censurer les films le veulent avec une telle... violence que ce sont eux qui sont les plus à craindre. Le cinéma ne fait que traduire la réalité émotive de la société: c'est donc de la société qu'il faut extirper la violence en premier. Et encore faudrait-il aimer vivre dans une société où tout le monde est sur le Valium. Qu'est-ce qui m'a donc dérangé?

C'est simple, c'est le manque d'esprit sportif de **Commando**. Un manque d'esprit sportif spécifiquement envers les Sud-Américains auxquels on n'accorde absolument aucune crédibilité combattante. En fait, le seul duel digne de ce nom a lieu entre Matrix et Bennett — un ancien des Forces spéciales qui a trahi pour des raisons qui ont tout à voir avec sa jalousie envers Matrix et rien avec l'Amérique du Sud. Quant aux fascistes de Val Verde, le film en fait des soldats plus stupides que vils. A la limite, si Schwarzenegger ne les faisait pas sauter à la dizaine, on peut penser que ces monstres maladroits auraient de toute façon individuellement dégoupillé par erreur les grenades qui leur auraient sauté dans la face. Le surhomme ne peut pas s'abaisser à affronter un Sud-Américain en combat singulier!

Les Américains ont tous les droits d'être nationalistes chez eux et d'exploiter le cinéma pour donner raison à Reagan qui ne rêve que d'envoyer un commando nettoyer le Nicaragua. Mais ils ne peuvent pas nous obliger à être dupes. Premièrement, quand est-ce que les Américains ont aidé à remplacer un dictateur latino-américain par un président démocratiquement élu? Deuxièmement, ils peuvent bien rêver qu'ils sont invincibles mais dans les faits, les milices fascistes comme celles de guerilleros sont-elles si démunies? Troisièmement, on peut peut-être partager leur opinion sur les sud-Américains, qui sait; mais d'un autre côté, les Américains qui sont nationalistes dans l'âme ont-ils une meilleure opinion du Québec — eux qui ne viennent tourner des films ici que quand ils ont besoin de figurants qui ont l'air catholiques et arriérés?

Vraiment, on s'ennuie des vieux films où les Américains avaient la décence d'accorder un peu d'intelligence à l'ennemi allemand (ce qui ne les empêchaient nullement de gagner héroïquement la guerre à la fin). Personnellement, mon fantasme c'est de voir un jour un film qui mette en scène les alliances, les trahisons, les luttes à mort et l'esprit sportif de héros tous plus grands que nature, mais au moins tous de force égale. Un film où on verrait Rambo, Remo, Red Sonja et Chuck Norris kidnapper Clint Eastwood et Charles Bronson — lesquels pourraient ultimement être sauvés par Mad Max et Arnold Schwarzenegger. ■



Arnold Schwarzenegger: si la formule a marché avec Rambo, pourquoi ne marcherait-elle pas avec Commando?

Bruce McBroom

After Hours LA FAUNE NOCTURNE DE SOHO

PAR MARIE-CHRISTINE ABEL

J'ai rencontré cette fille. Il fallait que je connaisse cette fille. Elle m'avait donné son numéro de téléphone. Dans le taxi qui me conduisait chez elle, tout mon argent s'est envolé par la fenêtre. Et là, quand j'ai mieux connu la fille, je dois dire qu'elle ne me plaisait plus du tout. Alors je suis parti. J'ai voulu prendre le métro mais le prix du passage avait augmenté. Vous saviez, vous, que le métro avait augmenté ses tarifs justement ce soir?!!! J'ai passé une horrible, une horrible nuit. Horrrible, vous comprenez?..."

Le jeune scénariste qui a aujourd'hui 27 ans (et continue d'écrire pour l'écran) a lui-même eu l'occasion d'habiter SoHo, le quartier où Paul (Griffin Dunne) passe son horrible nuit à rencontrer des individus tous plus bizarres et schizophrènes les uns que les autres. On comprend que Minion, qui est originaire d'une petite ville du New-Jersey, ait probablement été surpris par la faune hétéroclite qui hante SoHo. Son talent aura été de transporter ses observations, de colorer ses personnages et surtout, d'accumuler les bribes qui tombent sur la tête de son héros — ou plutôt de son anti-héros — Paul, avec un rare bonheur.

After Hours n'est pas une comédie qui fait sourire, qui même provoque un éclat de rire de temps à autre. *After Hours* fait rire tout le temps! Et sans enlever quoi que ce soit au mérite des acteurs (Griffin Dunne, présent dans toutes les scènes est absolument fabuleux) et des autres artisans du film, je reste persuadée que le secret d'*After Hours* réside dans le jeune d'âge de son auteur. Tant pis pour le cliché mais il y a définitivement dans ce film un regard neuf, une gratuité que les écrivains comiques de métier perdent à mesure qu'ils gagnent l'expérience des «formules qui marchent auprès du pu-

Si l'année internationale de la jeunesse se conclut en ayant porté chance à une seule personne, vous pourrez dire qu'elle a jeté son dévolu sur Joseph Minion. Il a 25 ans quand il écrit l'histoire de *After Hours* pour son cours de scénarisation à l'université Columbia. Et voilà qu'avec un budget de 4 millions, ce qui fut d'abord un travail scolaire est porté à l'écran par un réalisateur aussi important que Martin (*Taxi Driver*, *New York New York*, *The King of Comedy*) Scorsese.



Linda Fiorentino et Griffin Dunne: les sado-masos de SoHo.



Paul (Griffin Dunne) est fasciné par les étranges créatures newyorkaises comme Marcy (Rosanna Arquette).

blic», ou à mesure que, comme Woody Allen, ils ressentent le besoin légitime de rendre le comique plus signifiant, donc plus complexe et moins gratuit.

Après Woody Allen justement, Martin Scorsese est sans doute le cinéaste qui a le plus traduit, montré, décortiqué, haï et chéri New-York. On n'a qu'à se rappeler **Mean Streets**, **Taxi Driver** et **New York New York** où la ville, son mythe et le poids même de ce mythe tenaient tout autant la vedette que Robert DeNiro. Ceci dit, on peut s'étonner qu'un réalisateur de son envergure, réputé pour surveiller chacun de ses projets de la conception à l'accouchement sur les écrans, ait consenti à prendre une chance sur le premier script d'un jeune auteur.

On devine que Scorsese n'a pas été motivé par l'arrivée prochaine (le film a été tourné en 84) de l'année internationale de la jeunesse. «Je n'avais jamais lu quoi que ce soit d'aussi original et intrigant qu'**After Hours**, explique-t-il. J'étais fasciné par ce qui se produisait au fur et à mesure de l'histoire. C'était comme un casse-tête chinois. De plus, les dialogues sont écrits sur un ton si juste: la langue est exactement celle que les gens parlent dans la vie de tous les jours.»

Mais dans la vie de tous les jours — ou plutôt de toutes les nuits — les habitants de SoHo sont-ils aussi étranges que la suicidaire Marcy (Rosanna Arquette), la maniaque des rats et des portraits Julie (Teri Garr), la vendeuse de crème glacée aux farces de mauvais goût Gail (Catherine O'Hara) ou la sculptrice de papier mâché sado-maso Kiki (Linda Fiorentino)? Il est certain que Paul, tellement classe moyenne, tellement 9 à 5, tellement straight-normal-ordinaire, n'a pas eu de chance de les affronter toutes dans la

même nuit sans sommeil. Il est plus que probable toutefois, que ces personnages existent tels quels. Quoique de moins en moins à SoHo.

SoHo est l'abréviation de South Houston Street. Quand les manufacturiers ont déserté le quartier pour des édifices plus modernes dans les banlieues industrielles, les propriétaires se sont mis à convertir les entrepôts en studios à loyer modique afin d'attirer peintres, écrivains et autres marginaux qui ne pouvaient plus s'offrir le luxe de Greenwich Village (exactement ce qui s'est passé sur notre boulevard Saint-Laurent).

Ajoutons que la clientèle artistique goûtait d'autant plus l'appellation même

After Hours fait rire. Mais, comme l'année internationale de la jeunesse, il est sans conséquences.

de SoHo qu'elle faisait référence au Soho de Londres, Angleterre. En effet, la version originale londonienne est synonyme de prostitution autant que de casier postal pour les industries du disque, du film et de la publicité. Par surcroît, le Soho de Londres revêt l'auréole supplémentaire d'avoir servi de refuge à des écrivains célèbres tels que William Blake et Karl Marx. Enfin, le terme lui-même tire son origine d'un vieux cri de chasse: soooooooho! Un cri, admettons-le, qui correspond parfaitement à l'atmosphère du SoHo newyorkais d'**After Hours**.

Mais comme Greenwich Village il y a des années, SoHo est à son tour un quar-

tier récupéré par la mode depuis récemment. Les jeunes professionnels et courtiers frais moulus de Wall Street se sont mis à rénover afin de demeurer près de la Bourse. Ceci a amené l'établissement de restaurants et boutiques de bon goût et surtout, augmenté les loyers (précisément ce qui est en train de se passer sur notre boulevard Saint-Laurent). Bref, les marginaux quittent de plus en plus le quartier et les lieux se transforment. A tel point que Scorsese et son décorateur (Jeffrey Townsend) ont parfois été obligés de filmer à l'extérieur des frontières de SoHo pour retrouver l'ambiance décrite par le jeune scénariste.

Une autre malédiction s'abat sur Paul: Julie, déçue de ce qu'il n'ait pas consenti à demeurer avec elle, a dessiné son portrait puis l'a photocopié à plusieurs dizaines d'exemplaires en y ajoutant la mention «recherché pour vol». Puisqu'il y a pratiquement une photocopie par poteau de téléphone, le malheureux et épuisé Paul est désormais poursuivi par un hétéroclite comité de citoyens. Est-ce que leur détermination enragée pour attraper le prétendu voleur n'est pas inusitée?

Le pire, c'est que non. Le pire, outre le fait que Paul est injustement accusé au nom de l'effet comique, c'est que la réalité newyorkaise oblige presque la formation de ces étranges comités de voisins qui rendent justice eux-mêmes. Car la réalité newyorkaise, c'est 675 000 vols et 13 000 viols entre 1978 et 1982 — c'est-à-dire à l'époque où Joseph Minion vivait dans SoHo. Et ces chiffres ne tiennent compte que des crimes rapportés. Mais ces statistiques ne sont rien en comparaison du fait suivant: on se souvient que New-York a été sauvée in extremis de la faillite et qu'on cherchait à rogner sur les dépenses. On a donc regimbé sur la protection du citoyen en diminuant le nombre de policiers qui est passé de 31 000 en 1973 à... 18 195 en 1982. Inutile de mentionner qu'ils auront été plusieurs filous à entonner le même refrain que Liza Minelli: New York, New York!

Quand même, pour incarner les rôles des filous dans **After Hours**, nous avons la joie d'avoir le célèbre duo Cheech and Chong (dont la dernière comédie s'intitulait **The Corsican Brothers**, 1984). Ceux-ci ont accepté ces rôles secondaires pour la simple et unique raison qu'ils ne voulaient pas rater l'opportunité de travailler avec Martin Scorsese. En tout cas, ils ne peuvent guère se plaindre puisque ce sont eux qui, à la fin, font office de *deus ex machina*...

Finalement, **After Hours** est une production cinématographique à l'image de cette année internationale de la jeunesse qui s'achève: sans conséquences. De son côté, le pauvre Paul ne souhaite rien d'autre que ce que demande l'année internationale qui s'annonce: la paix. A voir absolument. ■

Exclusif Entrevue avec
GUY FOURNIER
Loi 109:

DU SANG NEUF?



Harold Beaulieu

PAR MARIE-CHRISTINE ABEL

Croyez-vous qu'on va au cinéma au Québec comme on y va en France ou aux États-Unis? Non. D'un territoire à l'autre, l'âge minimum requis change, la langue dans laquelle le film est présenté varie, puis les recettes du guichet vont dans cette poche-ci plutôt que dans celle-là. Tout dépend de la loi du pays. Ici, cette loi porte le numéro 109. Elle est toute neuve et son impact est si spectaculaire qu'Hollywood a même menacé de boycotter le Québec...

Pour connaître les conséquences de cette loi sur nos soirées aux p'tites vues, Québec Rock a interviewé Guy Fournier. Il est l'auteur des téléromans **Jamais deux sans toi** et **Peau de banane**. Il est le directeur de la programmation du Réseau Quatre Saisons, cette nouvelle station de télévision francophone qui va faire compétition à Télé-Métropole et Radio-Canada dès septembre 86. Mais surtout, il a été le vice-président de la Commission d'étude sur le cinéma et l'audio-visuel. Il a été chargé de négocier avec Hollywood; et il a eu l'oreille de l'ex-ministre des Affaires culturelles, Clément Richard, parrain de la loi 109.

Québec Rock: Pour commencer, expliquez-nous quel était le mandat confié à la Commission que vous avez présidée?

Guy Fournier: C'est simple: nous avons le mandat de réviser tous les règlements concernant le cinéma, lesquels jusqu'alors se retrouvaient par segments dans toutes sortes d'autres lois — sur la

censure, la taxation, etc. Par la suite, notre rapport a été la pâte qui a servi à modeler la loi 109.

Q.R.: Par cette loi, le gouvernement a créé deux organismes: la Société générale du cinéma et la Régie du cinéma. Quel est leur rôle?

G.F.: La SGC est, à toutes fins utiles, une sorte de banque, de société d'aide financière aux activités cinématographiques. La Régie, par ailleurs, est en charge de la réglementation et son autorité va de la classification des films (18 ans et plus) au piratage des vidéo-cassettes, en passant par la sécurité dans les salles de cinéma, la qualité des projections et la taxe de 2 \$ prélevée sur la vente de chaque cassette vierge dont une partie est redistribuée dans l'industrie. Ceci dit, il ne faut pas croire que la loi a tenu compte de toutes nos recommandations.

Q.R.: Qu'est-ce qui vous a déçu?

G.F.: Je ne suis pas très content de ce qu'on a fait de la Régie du cinéma. Nous avons recommandé qu'elle ait un rôle beaucoup plus large, notamment en ce

CINÉMA

qui concerne la protection de la propriété intellectuelle: royautés pour les auteurs, les producteurs, les interprètes.

Q.R.: Qu'est-ce qui vous a réjoui?

G.F.: En particulier, le fait qu'il y a moins de censure. Avant la loi 109, chaque annonce publicitaire dans le journal, chaque affiche qui serait placardée sur les murs de la ville devait recevoir le sceau d'un bureau de surveillance. C'est fini ça.

Q.R.: Une affiche érotiquement suggestive, comme celle de **Péril en la demeure** par exemple, aurait été interdite?

G.F.: On ne peut pas en présumer. Ce qui est certain, c'est qu'elle aurait dû être approuvée. Un autre aspect de la loi qui me réjouit, c'est que la catégorie «14 ans et plus» a disparu, c'est-à-dire que, si on le mentionne, c'est seulement à titre indicatif. Et un jeune de 13 ans à qui on demanderait sa carte d'identité n'a qu'à refuser de la montrer — à moins qu'il ne s'agisse d'un film pour 18 ans et plus, une catégorie qui existe toujours.

Q.R.: Il y a deux points dans cette réglementation qui ont fait hurler les parties intéressées de part et d'autre: la distribution des films par des Québécois plutôt que par des filiales d'Hollywood et le délai de deux ou trois mois avant l'arrivée de la traduction française des films américains. D'abord, pourquoi ce délai?

G.F.: Parce que le doublage se fait en France et que, là-bas, les bonnes saisons pour le cinéma ne sont pas les mêmes qu'en Amérique. Je m'explique. Un film comme **Back to the Future** par exemple, va marcher très fort à Montréal comme dans toutes les villes américaines pendant toute l'été; mais à Paris, il va sortir dans une ou deux salles, en version sous-titrée. Les cinémas sont vides à Paris pendant l'été, alors on ne se dépêche pas pour post-synchroniser le film avant l'automne...

Q.R.: Est-ce que le Québec ne pourrait pas obtenir les droits de traduction?

G.F.: Les Français n'acceptent pas de versions doublées ailleurs qu'en France: ce serait coûteux et on ne pourrait pas les exporter.

Q.R.: La loi 109 sur le cinéma va désormais exiger que la version originale ne soit présentée que dans un cinéma va désormais exiger que la version originale soit présentée que dans un cinéma et qu'ailleurs, ce soient des versions sous-titrées en français en attendant le film post-synchronisé. Ce sera encore un long délai?

G.F.: Si la version post-synchronisée n'arrive pas en-dedans de 2 mois, le film en anglais sera retiré de l'affiche pour une période de 6 mois — ce qui n'est pas dans l'intérêt des compagnies qui seraient alors obligées de recommencer leur campagne de publicité.

Q.R.: L'autre point épineux, c'était la distribution des films par des maisons québécoises. Vous-même avez négocié avec les *majors* (MGM/UA, Universal, Paramount, etc.): y a-t-il eu compromis?

G.F.: J'ai négocié pendant un an et ensuite, je me suis retiré du dossier parce que je sentais que le compromis vers lequel je me dirigeais n'avait pas le soutien du milieu québécois. Moi, je voyais ceci. D'un côté, on laisse les Américains continuer de distribuer eux-mêmes tous les films qu'ils veulent: de toute façon, plusieurs ont déjà des ententes avec des sous-distributeur (notamment les films de 20th Century Fox qui sont sous-distribués par Astral). Par contre, pour tout ce qui est film européen, on dit aux *majors* «don't touch!».

Q.R.: Finalement, ce n'est pas cette solution qui a été adoptée puisque le distributeur René Malo a déploré publiquement que les droits du film italien *Macaroni* d'Ettore Scola aient été acquis par un *major* — qui s'est par le fait même accaparé des droits pour le Canada et le Québec...

G.F.: Effectivement. Je pense que la loi a toutes les allures d'une victoire spectaculaire sur les Américains; mais qu'au bout du compte, ce ne sera pas payant pour nous. On a raté une belle occasion de se négocier des avantages à long terme.

Q.R.: Pour l'instant en tout cas, certains *majors* (Universal, Walt Disney Prod.) ne sont pas contents du tout. Prenez-vous au sérieux leurs menaces de boycott?

G.F.: Non. Ce qui m'inquiète le plus c'est que sans perdre d'argent, ils peuvent avoir recours à des représailles disons, psychologiques. Par exemple, des contacts moins agréables avec les media québécois.

Q.R.: Par exemple, pour citer encore le cas du film *Macaroni*, Ettore Scola et Marcello Mastroianni qu'on transporte d'Italie jusqu'à Toronto sans les faire passer par le Québec. Est-ce que Montréal ne risque pas de devenir une ville de seconde zone sous l'angle du cinéma?

G.F.: Sur le plan économique, probablement; mais ça a plus à voir avec le fait que le centre des affaires est Toronto. Sur le plan culturel, il y a peu de chances que ça arrive dans un proche avenir: les Américains ne s'intéressent pratiquement qu'à eux-mêmes et même New-York ne présente pas une palette de films étrangers aussi diversifiée qu'ici. Montréal, capitale américaine du cinéma international: c'est déjà ça. Il n'empêche que la loi 109 est à l'image de l'histoire récente du Québec. Qui gagne en principe... ce qu'il perd dans les faits! ■

Bas DE NOËL

Depuis qu'on verrouille les portes des églises, il n'y a plus qu'un endroit où l'on puisse se réfugier et c'est le cinéma. Spécialement dans le temps des fêtes il gèle à pierre fendre, on a enfin le temps, on a épuisé tous les sujets de conversation avec la visite encombrante, on préfère se fondre dans le noir étant donné les horribles poches qu'on a sous les yeux ou encore, Saint Nicolas n'a pas livré les skis espérés. Examinons donc dès à présent les alternatives à la méditation devant la crèche en jetant un coup d'oeil furtif au contenu du bas de Noël cinématographique.

D'abord Santa Claus — The Movie. On prétend qu'il s'agit de la version définitive de l'histoire du Père Noël; qu'il résume tous les films qu'on a fait dans le passé sur le sujet; qu'il décourage tous les efforts qui viseraient à en faire un autre dans l'avenir. Produit par l'équipe de *Superman* au coût de 50 millions, il met en vedette David Huddleston dans le rôle du Père Noël. Naturellement, toute la publicité est faite autour de Dudley Moore qui y interprète un lutin qui conçoit une chaîne de montage adaptée aux besoins de l'ère moderne et surpeuplée. Par malheur, il se rendra compte que les jouets fabriqués en série ne sont pas de même qualité que le travail artisanal.

On conserve de Santa Claus une impression étrange. Car sous l'enveloppe de la technologie cinématographique la plus récemment inventée, Santa Claus — The Movie est paradoxalement nostalgique des premières heures de l'ère industrielle, cette époque horrible où les enfants de 8 ans allaient travailler dans les usines au rythme de 15 heures par jour en échange de quelques sous. Mais les petits lutins du film eux, se réveillent tous en même temps et ils sont ravis d'aller travailler à la chaîne sans gaspiller une minute pour même déjeuner. Les scénaristes se sont également émus à la pensée de l'époque où les riches pouvaient encore faire la charité aux pauvres. Quant au méchant capitaliste, même les petiots le trouveront primitif. Bref, on peut aimer croire au Père Noël mais en plein XXe siècle, il n'est pas possible de regretter les valeurs démodées du XIXe. Espérons qu'il ne s'agit pas vraiment de la version définitive de l'histoire du Père Noël.

Après le grand succès de *La guerre des tuques* l'an dernier, décembre 85 inaugure le Conte pour Tous numéro deux: *Opération beurre de pinottes*. Cette fois, il s'agit d'une comédie fantastique dans laquelle un petit garçon de 12 ans aperçoit quelque chose qui lui fait tellement peur

qu'il en perd tous ses cheveux. Parmi les jeunes acteurs, on pourra reconnaître Patrick St-Pierre — le délicieux Daniel Blanchette de Victoriaville dans *La guerre des tuques*. ■

POINT DE VUE

PAR MARIE-CHRISTINE ABEL

Remo Williams, The adventure begins: De tous les surhommes à la mode, celui-ci est le plus intelligent et le plus humain. Drôle mais surtout édifiante période d'apprentissage auprès d'un maître co-réen (un Joel Grey irrésistible) qui lui apprend à voler de ses propres pieds. Un divertissement que qu'on ne regrette pas. 4/6

Marie — A True Story: L'histoire classique d'une Mrs. Smith goes to Washington (d'ailleurs produit par le fils de Frank Capra qui avait fait Mr Smith...) qui ne nous apprend rien que l'on ne savait déjà sur les politiciens corrompus. Pourquoi ne pas avoir recours à la fiction quand l'histoire vraie est trop plate? Un film qui ne fera guère progresser la carrière de Sissy Spacek. Jeff Daniels par contre, est surprenant. 2/6

Sweet Dreams: Jessica Lange est épante en ce qu'elle n'hésite pas — contrairement à la plupart des «belles» actrices — à changer d'allure, de démarche, de classe sociale si ça sert le rôle. Un film de type «La vie passionnée de» qui déçoit. Parce que la chanteuse western Patsy Cline n'a pas eu une vie assez passionnante. 3/6

Mishima: Tout a le don d'impressionner dans cette production impeccable tant au niveau de la réalisation de Paul Schrader que du jeu de Ken Ogata. Mais la trop grande admiration qu'on témoigne envers cet écrivain japonais qui a toutes les caractéristiques d'un «Rambo intello» rend presque mal à l'aise. Disons que Mishima aura définitivement trouvé dans sa mort spectaculaire ce qu'il recherchait dans sa vie: épater l'Occident. 5/6

Police: L'un des excellents rôles de Depardieu dans un thriller qui pêche par quelques longueurs. La filière tunisienne de la drogue sert de prétexte au manque d'amour de ce flic. Et le réalisateur Maurice Pialat n'a en tout cas pas l'air d'aimer beaucoup les Arabes car son film n'en présente aucun qui soit le moindrement sympathique au spectateur. 4/6

Le baiser de la femme-araignée: Dans un pays faciste de l'Amérique du sud, deux prisonniers. Celui qui est homosexuel est chargé de «faire parler» celui qui est politique. Sa méthode? Il lui raconte des vieux films. D'une grande honnêteté de sentiments, d'une grande honnêteté intellectuelle, brillant par le jeu extraordinaire de William Hurt et Raoul Julia, juste par rapport au dilemme de l'engagement politique. 6/6

Des problèmes de rangement?



Une fois votre choix arrêté sur la chaîne stéréo ou le magnéscope de vos rêves, vous le rapportez fièrement à la maison, vous déballiez minutieusement chaque élément... et vous vous apercevez que vous n'avez pas de meuble pour le ranger!

Voyons les choses en face. Étudiant, vous vous contentiez de briques et de planches. Aujourd'hui, votre salon ne laisse aucune place à de telles improvisations. Finie la parfaite harmonie au sein du foyer si vos appareils de haute technologie ne conviennent pas aux meubles classiques que vous aimez tant tous les deux!


Jusqu'à présent, vous aviez le choix entre des étagères bon marché exécutées en panneaux de bois aggloméré recouverts de vinyle et celles qui auraient pu vous plaire mais dont le prix équivalait au premier versement sur une Porche... À partir d'aujourd'hui, fini ce dilemme! Les meubles FCI pour systèmes électroniques sont arrivés en ville. De beaux meubles en chêne et en acajou véritable pour le rangement de vos appareils électroniques, fabriqués en Europe, mais vendus à un prix qui convient à votre budget, car vous les montez vous-même. La facilité avec laquelle vous les assemblerez vous procurera presque autant de satisfaction que lorsque vos amis s'imagineront que vous les avez payé le double.

Pour obtenir tous les renseignements sur notre gamme complète de meubles en bois facile à monter pour systèmes stéréo, magnétoscopes, ordinateurs personnels, récepteurs à ondes courtes et **entertainment centre**, veuillez communiquer avec notre Service de mise en marché dès aujourd'hui.

FCI

FURNITURE CONCEPTS
INTERNATIONAL



 Tri-Tel associates limited

105, avenue Sparks, Willowdale, Ontario, Canada M2H 2S5 / Téléphone (416) 499-5044

Des meubles en bois véritable ... au prix du vinyle!

De Liverpool, New-York ou Los Angeles, John Lennon peut enfin regarder le monde se faire ou s'effondrer en toute tranquillité. Mais son oeil est de pierre: depuis cinq ans déjà, John a trouvé la paix. Et sa mort, ou plutôt son assassinat, aura du moins prouvé que des monuments peuvent encore, en 1985, être élevés à la mémoire d'un marginal irrécupérable, d'un visionnaire lucide et d'un rocker pur et dur.

PAR CHRISTIAN BELLEAU

John Lennon est sûrement le Beatle dont l'oeuvre et l'image ont le mieux résisté à l'épreuve du temps. Son humour cynique et grinçant savait indisposer les bourgeois et les politiciens; ses plaisanteries avaient une innocence d'enfant gâté («Nous sommes plus populaires que le Christ»); sa conscience des classes étonnait ceux pour qui les Beatles étaient avant tout de gentils garçons (en 1964 il dira, à l'occasion d'un concert devant la Reine-mère: «Ceux qui occupent les places les moins chères peuvent taper des mains; les autres, contentez-vous de remuer vos bijoux»); ses projets de paix et ses manifestations pacifistes étaient trop souvent pris pour des piteries de clown (lie-in, bed-in, son affiche «La guerre est finie... si vous le voulez»). Et pourtant, Lennon excita la colère des dirigeants de ce monde.

Et même menacé d'expulsion par le gouvernement Nixon, il n'en arrêta néanmoins pas un combat inégal et épuisant qui le mena, non seulement à une victoire personnelle, mais aussi à celle de la liberté d'expression sur l'oppression et de la poésie sur la politique.

Lennon ne fut pas qu'un des membres du groupe pop le plus populaire du monde. En plus d'avoir été un auteur-compositeur, un chanteur original et nuancé, un excellent guitariste rythmique et un pianiste remarquable, John fut un écrivain, un chef de groupe, un acteur, un cinéaste, un homme politique, une bête de scène et un magicien des studios.

John Winston Lennon est né le 9 octobre 1940. Fils d'ouvrier de Liverpool, il démontre rapidement son manque d'orthodoxie en désobéissant à l'école et en jouant au téméraire dans les rues. La personnalité de Lennon sera le fruit d'un mélange de respectabilité et de vulgarité. A l'époque du skiffle et du rhythm and blues, John devient, en 1956, un Teddy Boy amouraché de Presley et de Little Ri-

John Lennon

1940-1980

chard. Passionné de rock'n roll et de country & western, il fonde un groupe, The Quarrymen, qui, au gré des époques, s'appellera Johnny and the Moondogs, The Rainbows, The Nurk Twins, The Silver Beatles et, enfin, The Beatles. L'impact du groupe, et celui de Lennon, résidera dans son message d'espoir qui poussera les jeunes Anglais à refuser le carcan des classes. John se révélera, avec le temps, une force révolutionnaire capable de bouleverser le conformisme vis-à-vis de la réussite sociale. Son génie musical et le charisme de son personnage public seront toujours mis au service de la paix et de la vérité.

La créativité de John Lennon a toujours été fertile, sa production dense et complexe: en 1966, il rencontre Yoko Ono à Londres. Il passe l'année suivante aux Indes en compagnie du Maharishi Mahesh Yogi et de son groupe pour composer l'album blanc. Il écrit son premier livre, *In His Own Write*, et enregistre un collage abstrait de sons électroniques avec Yoko, intitulé *Two Virgins*. En 69, il se marie et passe sa lune de miel au Hilton d'Amsterdam à manifester au lit pour la paix. Le couple réalise un film, *Rape*

giste Instant Karma, puis Paul annonce la dissolution des Beatles. Sortie de John Lennon/Plastic Ono Band: en 71, il joue avec Zappa (*Power to the People*) et renoue avec les militants politiques de gauche. Après l'album *Mind Games*, en 73, John s'expatrie à Los Angeles. Mais en 74, il regagne New-York pour réaliser *Wall and Bridges*; l'année suivante, il co-signe *Fame* avec Bowie. Capitol précipite la sortie de *Rock'n'Roll*, une collection de vieux succès des années 50 produits par Phil Spector. La cour d'appel annule l'ordonnance d'expulsion dirigée contre Lennon, tandis que Yoko donne naissance à son premier enfant avec John, Sean Ono Lennon. Paraît ensuite *Shaved Fish*, une compilation de chansons de Lennon écrites entre 69 et 75. De 1976 à 1979, John se consacre surtout à sa femme, son enfant, aux voyages et à l'étude du Japonais. En 1980, il se remet à écrire. Il entre au Hit Factory de New-York et enregistre vingt-quatre chansons en six semaines. Sortie de l'album *Double Fantasy* et du 45 tours *Starting Over*. Le 8 décembre 1980, après avoir travaillé à *Walking on Thin Ice*, John retrouve Yoko devant ses appartements, le Dakota, où



(Film No 6), et un album, *Music No 2: Life with the Lions*. Il organise un Lie-In aux Bahamas, un Bed-in à Montréal où il enregistre *Give Peace A Chance* à l'hôtel Reine Elizabeth.

Sortie de *Cold Turkey*: on y apprend la dépendance de John envers l'héroïne. Après les parutions du *Wedding Album* et de *Live Peace in Toronto*, John renvoie sa médaille de l'O.B.E. (Ordre de l'Empire Britannique) à la reine. En 70, il enre-

un homme armé les attend. Mark Chapman tire sur Lennon sans aucune raison apparente. À l'hôpital Roosevelt, John est déclaré mort à son admission, à 23h07. Depuis, la légende de l'inventeur des Beatles s'est tissée au fil du temps qui passe, selon des mélodies qui ont su braver l'épreuve des modes et des années. Paul Mc Cartney ne devrait d'ailleurs pas s'en offusquer: John Lennon était un maître-chanteur. ■

gens DU PAYS

Jamais la différence d'envergure entre les industries du disque québécoise et canadienne n'aura été aussi évidente qu'en cette année 1985. D'un côté, le Gala de l'ADISQ était incapable de réunir la moitié de ses lauréats sur le même plateau, tandis que, de l'autre, les Junos parvenaient à attirer tous les gros noms, dont Bryan Adams, Corey Hart et même l'éternelle Tina Turner.

Il faut dire que, pour ces derniers, les chiffres de ventes se mesurent en termes de millions... alors que pour les premiers, on délire dès qu'on atteint la centaine de milliers d'exemplaires. Ce qui n'incite pas à venir réclamer son trophée... s'il vaut encore quelque chose en comparaison de ce qui se fait ailleurs.



Raj Rama

COREY HART ET L'ACTRICE CATHERINE O'HARA.



Harold Beaulieu

LE SOURIRE DE TINA.



Ponopresse

NATHALIE SIMARD.



Ponopresse

CÉLINE DION.



Raj Rama

BRYAN ADAMS, SAMANTHA SMITH (CBC) ET J. D. ROBERTS (MUCHMUSIC).



Ponopresse

JEAN-MARC PISAPIA (THE BOX).



Désormais, Sony transforme votre salon, votre auto et votre sac à dos en salle de concert.

Le principe de base d'un lecteur de disque n'a pas changé depuis son invention en 1877.

Jusqu'à aujourd'hui.

Aujourd'hui, Sony révolutionne la reproduction sonore en donnant au monde le premier lecteur de disque compact.

Le lecteur de disque compact remplace l'imprécision d'une aiguille phono lectrice par la précision d'un faisceau laser, les sillons imparfaits des disques par des codes d'ordinateur mathématiquement parfaits et les microsillons vulnérables par de petits disques résistants.

Le magazine High Fidelity le qualifie de «changement le plus fondamental en audio depuis plus de quatre-vingt ans».

Aujourd'hui, tandis que plus de 30 compagnies s'apprêtent à participer à la révolution, Sony en prépare deux autres:

Le lecteur de disque compact d'auto et le lecteur de disque compact portatif.*

Alors les gens qui recherchent la difélté d'une salle de concert n'auront plus à s'en passer.

Votre représentant autorisé de Sony du Canada se fera un plaisir de vous faire entendre ces merveilles de la technologie moderne.

LA SEULE ET UNIQUE SONORITÉ DE

SONY
SONY DU CANADA LTÉE

Montréal / Toronto / Ottawa / Winnipeg / Calgary / Edmonton / Vancouver

*Le modèle D-5A illustré est livré complet avec un adaptateur CA. Le contenant à piles, le casque et le sac à dos sont des suppléments facultatifs. Sony est une marque déposée de la Corporation Sony. Sony du Canada Ltée en est un utilisateur.

GUESS®

PARIS

WASHED



JEANS

THANE ENTERPRISES INC.

555 ouest, rue Chabanel, suite 1516
Montréal, Québec H2N 2H7 Tél.: (514) 383-0680